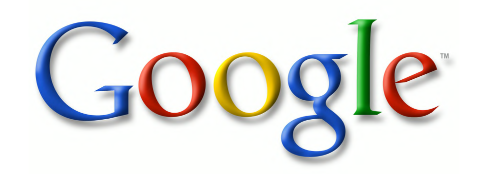
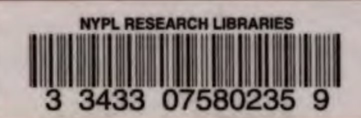
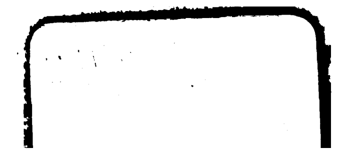

Google





MÉMOIRES

DE

SIR GEORGE WOLLAP;

Ses Voyages dans différentes parties du Monde; aventures extraordinaires qui lui arrivent; découverte de plusieurs Contrées inconnues; description des mœurs & des coutumes des Habitans.

PAR M. L. C. D.

TOME SECOND.

Ut Caneret paucis ignoto in pulvere verum.

Pierre Duplessis

A LONDRES,

Chez THOMAS HOOKHAM, Libraire, N°. 147., New-Bond-Street.

ET se trouve à PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1787.

CHAPITRE XXVII.

Retour du Contre-Maître John & de ses trois camarades ; fête magnifique que le Roi donne à Sir George Wollap.

1767.

Nous étions encore à table, lorsqu'on vint annoncer l'arrivée de John, & des trois matelots mes fidèles compagnons. Je fis de chacun d'eux un éloge qui dut leur être fort agréable, puisque le Roi, pour leur témoigner le cas qu'il faisoit de ma recommandation, leur offrit une maison, des femmes à leur choix, & leur promit en outre de leur procurer des occupations relatives à leur profession. John fut fait Capitaine de la Marine de sa Majesté Aprilienne; Rik, maître Charpentier de la Cour; Jac., Directeur d'une manufacture d'armes; & Will, Boulanger du Roi. Une pension de cent guinées qu'il leur assura, en leur formant un bien-être dont l'augmentation dépendoit

de leurs travaux, servoit en même-temps d'indemnité pour tous les objets sauvés du Winterton, dont le Roi se réservoit la propriété.

La caisse de papier, les fusils, la poudre & le bled, furent les objets qui lui firent le plus de plaisir. La caisse d'argent, celle de montre, & les deux de pendule, furent portées dans son trésor; il fit distribuer dans deux enclos la volaille qui nous étoit restée, en promettant à celui qu'il chargeoit d'en avoir soin, de lui donner par chaque poulet qu'il parviendroit à élever, une somme qui, quoique légère en elle-même, pouvoit progressivement devenir considérable: le bled & le maïs sur-tout fixèrent son attention. Notre récolte nous avoit produit de l'un sept sacs de quatre-vingt livres chaque, & quatorze de l'autre à-peu-près du même poids; le tout fut semé le mois suivant, & crut à vue d'œil dans une terre où les progrès de la végétation étoient surprenans; les autres articles, tels

que le bœuf, l'huile, la farine, &c. furent enfermés dans les magasins royaux.

La joie de revoir des compatriotes, celle de posséder une partie des choses qui formoient depuis long-temps l'objet de ses desirs, portèrent le Roi à nous donner une fête superbe; elle fut différée de quelques jours pour la rendre plus complette, & pour donner le temps aux Gouverneurs des villes de se rendre à Charles Hire. Ce fut dans le mois de Juin qu'elle fut célébrée au milieu d'un peuple immense, qui étoit accouru de tous les lieux voisins.

Le Canonier de l'industrie avoit préparé une quarantaine de boëtes, qui annoncèrent la fête dès le lever du soleil. On avoit construit un fort en bois au bout de l'avenue du palais; deux cents hommes y étoient renfermés, & le défendirent long-temps contre les attaques de six cents qui l'assiégèrent; dix matelots de l'industrie armés de fusils, ayant Jac notre Armurier à leur tête, paroissoient

au premier rang des assiégés, & firent un feu continuel pendant l'attaque. Les assiégeans tentèrent enfin l'assaut, & après avoir été deux fois repoussés, ils s'emparèrent à la troisième fois du fort, & y déployèrent le pavillon Anglois.

Une course à pied suivit. Cinquante jeunes Apriliens de vingt à vingt-deux ans, séparés en deux bandes, avoient à parcourir l'espace de six cents toises par des routes différentes qui aboutissoient au but: le premier qui y parvenoit gagnoit un prix, qui n'étoit autre chose qu'un anneau d'or donné par le Roi lui-même. Un dîner splendide suivit: la chasse & la pêche en firent tous les frais. On y servit de la bierre, & au dessert quelques bouteilles de vin de Bordeaux & de Madère mirent toutes les têtes en belle humeur. On avoit dressé deux tables chacune de quarante couverts, où s'étoient placés avec le Roi & ses quatre filles tous les Anglois avec leurs fils & leurs épouses. Plusieurs autres distribuées dans

l'avenue du palais, & occupées par les principaux Apriliens, furent également servies à l'ombre aux frais du Roi.

Le spectacle, où toute l'assemblée se rendit, fut très-brillant; j'eus beaucoup de peine à saisir le sujet Espagnol de la première pièce; tout ce que j'en pus deviner, fut qu'une jeune Demoiselle avoit fui de la maison paternelle pour joindre son Amant. En traversant un bois, elle avoit été rencontrée par des voleurs, qui la mirent nue; mais qui, frappés de l'éclat de sa beauté, se disputèrent la possession de ses charmes. L'Amant, qui étoit en marche pour venir au-devant de sa Maîtresse, tombe à coups de sabre sur les scélérats prêts à l'outrager, les disperse, les met en fuite, & couvrant de son manteau les graces naturelles de son Amante, chante avec elle un duo trop long, mais fort bien rendu. Au troisième acte, ils sont prêts d'aller à l'autel; & pendant qu'ils se jurent un amour qui doit durer autant que leur vie, le père survient, &

tue le suborneur de sa fille d'un coup de pistolet. Après cette action violente, il accable de menaces sa fille expirante de douleur, qui ne revient à elle que pour faire éclater ses regrets. La fureur du père, le désespoir de la fille, amènent une scène très-pathétique, qui se termine par un air qui fit généralement le plus grand plaisir. La seconde pièce fut le ballet de l'enlèvement des Sabines ; les accessoires n'en furent point négligés, & l'exécution fut parfaite. Au moment où les Romains enlèvent les jeunes femmes qu'ils veulent épouser, l'usage des caleçons n'étant point introduit à Charles Hire, la mal-adresse des fondateurs de Rome ne laissa rien à desirer à la curiosité des spectateurs.

Une salle préparée pour un bal, où les danseurs de l'Opéra vinrent exécuter différentes entrées, après lesquelles la danse devint générale pour tous les assistans, fut suivi d'un souper splendide, où bien des santés furent portées à l'hon-

neur de nos amis d'Angleterre. On se sépara très-tard, & fort content d'une journée où la variété des plaisirs les avoit rendus plus vifs.

Je fus plusieurs jours à réfléchir sur la proposition que Sir Charles m'avoit fait. Dans la situation où je me trouvois avec aussi peu d'espoir de revoir ma patrie, je devois regarder comme un bonheur qu'il voulût m'accepter pour gendre; mais aussi par cet engagement, je me trouvois lié pour toujours dans le lieu que j'habitois; d'un côté, avoir à-la-fois quatre femmes jeunes & jolies qui m'apportent pour dot un Royaume; & de l'autre, renoncer à tous les avantages auxquels ma naissance & ma fortune m'appelloient en Angleterre; choisir entre ces deux perspectives n'étoit pas une chose aisée, & je ne savois trop à quoi me déterminer. Les sollicitations du Roi, l'agrément que je trouvois de plus en plus dans la compagnie de ses filles, le pouvoir dont je jouissois, tout me portoit à conclure ce quadruple mariage,

que les circonſtances rendoient à bien des égards abſolument néceſſaires. J'étois encore dans l'irréſolution ; j'y aurois peut-être reſté long-temps, ſi une maladie que fit Sir Charles, rendue dangereuſe par ſon âge, ne m'eût, pour le tranquilliſer, fait donner mon conſentement à l'exécution de ſon projet.

Après avoir en Europe témoigné tant d'éloignement pour le mariage, avoir été ſourd aux prières de mon meilleur ami, n'avoir voulu même entreprendre de longs voyages que pour me ſouſtraire aux repréſentations de mon père, je cède ici aux premières inſtances qui me ſont faites, & ma parole, ſeul garant de cette union extraordinaire, en rend le lien à jamais indiſſoluble.



CHAPITRE XXVIII.

Maladie du Roi, son rétablissement, mariage de Sir George Wollap avec les quatre filles de Sir Charles Smith.

1767.

L'ÉTAT du Roi, après avoir été très-inquiétant, changea au bout de quelques jours. Sa convalescence étoit à peine commencée, qu'il donna des ordres pour qu'on fît les apprêts des fêtes, que le mariage de ses filles devoient rendre plus brillantes. Ce ne fut point au pied des autels que nous fûmes unis pour toujours; un Prêtre environné de toute la pompe sacerdotale, ne nous fit pas prononcer d'une voix tremblante l'arrêt irrévocable qui nous lioit ensemble; sa bénédiction ne cimenta pas nos nœuds, mais nos sermens mutuels à Dieu, au Roi & à la Nation, furent sacrés pour nous, & nos cœurs, d'accord avec notre bouche, n'hésitèrent point de s'engager.

Voulant mettre du mien dans une fête dont j'étois le héros, je fouillai dans mes malles pour trouver différens morceaux de musique, & plusieurs airs de choix que j'avois fait copier en Italie. J'entrepris de les adapter, aidé par M. Jarvis, à une pièce dont voici le canevas.

Le premier acte représentoit le cahos; à la voix du Tout-Puissant, chaque chose paroissoit s'animer & prendre une forme nouvelle; le soleil s'élevoit majestueusement du sein des eaux qui venoient de se séparer de la terre, qui fut bientôt couverte de verdure & de toute sorte d'animaux. Dans le second, Adam & Eve tels qu'ils sortirent des mains du Créateur, sentant l'un pour l'autre cet attrait irrésistible, qui devoit réunir & confondre leurs ames, mangèrent imprudemment du fruit défendu, & furent impitoyablement chassés du Paradis Terrestre par l'Ange exterminateur. Dans le troisième, couvrant une partie de leur nudité avec des guirlandes de fleurs, ils se consoloient

en caressant leurs enfans du malheur qu'ils venoient d'éprouver ; & par une préférence trop marquée pour Abel, firent naître dans le cœur de son frère tous les transports d'une affreuse jalousie. Dans le quatrième & dernier acte, Caïn devenu furieux, jure la perte de son frère ; celui-ci innocent & pieux, conduit à l'autel une brebis couronnée de roses dont il va faire le sacrifice à l'Eternel. Son ame, simple & ingénue, fait des vœux pour son frère ; sa voix touchante les répète, sans amollir le cœur du barbare qui l'écoute, & qui le renverse à ses pieds d'un coup de massue. Bientôt désespéré de son crime, il fait retentir l'air des cris de sa douleur ; son père, sa mère & ses sœurs désolées de la mort de ce fils chéri, viennent ensemble arroser de larmes son corps tout sanglant, & pousser de longs gémissemens sur cette perte cruelle.

Un ballet pantomime, dont le sujet étoit Diane surprise au bain par Actéon, qu'elle change en cerf, termina le spec-

tacle d'une manière fort agréable. Plusieurs jolies Nymphes de la suite de la Déesse nous étalèrent les charmes que la nature leur avoit prodigués, & nous laissèrent tout le temps de les contempler.

Plusieurs représentations qui furent données de suite, eurent un succès qui ne fut pas interrompu par les cris d'une cabale toujours prête à s'élever en Europe contre toutes les nouveautés; à Aprilis on ne vouloit que jouir, personne ne cherchoit à faire briller ses connoissances aux dépens d'un pauvre Auteur, aucun Journaliste ne dénigroit les ouvrages (a);

(a) Il est vrai que les critiques faites avec trop d'amertume peuvent décourager les Auteurs; mais sans elles les productions nouvelles, déjà trop foibles, le deviendroient encore davantage. J'attribuerai plutôt la médiocrité d'une grande partie des pièces dramatiques aux difficultés que leurs Auteurs trouvent à se faire jouer, & au temps qu'il leur faut attendre pour que leur tour vienne. Le Public aujourd'hui semble prendre plaisir à assister à une chûte; & la foule qui

& on s'amusoit bonnement de tout ce qui faisoit plaisir.

Ayant demandé à mon beau-père comment se tiroient d'affaire les Actrices lorsqu'elles devenoient grosses ? il me répondit que le cas ne pouvoit pas arriver ; qu'aucune fille ne s'exposoit à se mettre dans cet état sans être mariée, & qu'aussi-tôt qu'un sujet du Spectacle desiroit avoir un époux, elle quittoit le Théâtre, & devenoit maîtresse d'instruction pour les élèves de l'école. Par ce moyen, on étoit assuré d'avoir

---

s'empresse d'avoir place à une première représentation seroit souvent moins considérable, si l'espérance de voir siffler la pièce n'étoit une des raisons qui y attire cette affluence. On desire des nouveautés ; & le premier jour qu'elles paroissent, on s'arme d'une rigueur souvent excessive. J'ai vu les mêmes vers d'une pièce qu'on avoit huée à une première représentation, être applaudis à toutes les autres ; & aucunes pièces, même celles qui ont eu par la suite le succès le plus mérité, n'ont manqué d'éprouver plus ou moins ce jour-là les effets de la mauvaise humeur du Public. *Note de l'Editeur.*

toujours de jeunes filles très-bien faites, & dont toutes les formes avoient leur première fraîcheur. Dans le nombre qui se présentoit journellement pour être agréées, on avoit soin de faire un choix qui n'offrît que de beaux modèles aux yeux des spectateurs.

Charles Smith, aussi-tôt après mon mariage, remit entre mes mains les rênes du Gouvernement; il voulut que de son vivant je pusse commencer à exercer une autorité que sa mort devoit bientôt me laisser. Fanni, l'aînée de ses filles, égale en agrémens à Sara, Charlotte & Lucie ses sœurs, les surpassoit par l'élégance & la perfection de sa taille. Je les aimois toutes quatre; mais je sentois pour la première une affection dont je ne pouvois me défendre, & que j'eus toujours le plus grand soin de cacher aux yeux de ses aimables rivales. Le Roi enchanté de l'union qui régnoit parmi nous, rajeunissoit de joie, & se félicitoit de voir tous ses vœux accomplis.

Jac notre Armurier, voulant se signaler, avoit entrepris de fabriquer un fusil; sa première tentation ne fut pas heureuse : mais flatté des louanges que nous donnâmes à son zèle & à son industrie, il fit un second essai qui lui réussit un peu mieux : un troisième eut un succès complet ; ce qui l'ayant encouragé, il vint à bout, aidé de ses élèves, d'en mettre une douzaine en état d'être comparés, à peu de chose près, à ceux que nous avions retiré du Winterton. Nous eûmes bientôt un arsenal garni de fusils, de pistolets, d'épées & de sabres ; les longues piques, armées d'un large fer, avoient été jusqu'alors les seules armes des fantassins d'Aprilis. Nous levâmes un nouveau corps composé de six cents hommes, dont je me déclarai le Colonel, & qui ne devoit se servir que d'armes à feu : c'étoit mon régiment des gardes ; je le divisai en six compagnies de cent hommes chacune, qui devoient alternativement faire le service du palais. Je lui donnai pour Colonel-

commandant le fils aîné d'Edouard Burnel, qui céda à son frère le corps d'infanterie qui étoit sous ses ordres, & la ville dont il étoit Gouverneur. Ayant choisi les plus beaux hommes parmi les piqueurs en garnison à Charles Hire pour former ma troupe, je laissai le soin à leurs chefs de se completter par des recrues.

Henri Springle mourut à la fin de cette année 1767, âgé de soixante-dix-sept ans. Il laissa de son mariage avec cinq femmes quarante-trois fils ou petit-fils, & trente-deux filles. Cette nombreuse famille doit donner une idée de la rapidité avec laquelle la population croissoit à Aprilis. On étoit continuellement occupé à bâtir, & de nouveaux ménages s'établissoient bientôt dans les maisons qui venoient d'être finies. Un jardin de soixante arpens, placé derrière le palais, étoit susceptible de plusieurs embellissemens : je me chargeai de diriger les ouvriers. Je fis planter des arbres à fruits, je multipliai les allées couvertes, je fis pratiquer

de petits cabinets de verdure placés avec ſymétrie, où des bancs de gazon offroient des ſiéges commodes à l'abri des rayons d'un ſoleil ardent. On n'y voyoit, à la vérité, ni ruines, ni rivières, ni montagnes; mais un nombre varié de fleurs inconnues en Europe, mêlées à des touffes de jaſmins d'Arabie entourées des plus belles roſes, en confondant leur parfum à celui des orangers, répandoient dans l'air une odeur ſuave qui charmoit l'odorat.

Jamais l'affreux hiver ne venoit dans ce beau climat dépouiller les arbres de leur ſuperbe chevelure; une verdure éternelle ſe reproduiſoit ſans ceſſe, & des pluies douces entretenoient la terre dans une végétation continuelle. Les oiſeaux y trouvant toujours une température égale, n'étoient point obligés de voyager pour ſe procurer leur ſubſiſtance. On ne les empriſonnoit point dans des cages étroites pour jouir plus facilement de leur doux ramage; d'eux-mêmes ils venoient faire

entendre leur voix mélodieuse, & sembloient, en variant leurs chants, nous engager à les écouter plus long-temps.

Rarement le tonnerre grondoit sur nos têtes; si la chaleur du jour nous incommodoit quelquefois, nous en étions dédommagés par la fraîcheur des nuits. Le soleil se levoit toujours pur & sans nuage, & cet astre, à son coucher, nous offroit le soir d'un beau jour. Les arbres répandus dans les rues, y occupoient la place de ces ruisseaux infects qui les rendent si sales en Europe, & les habitans en foule venoient y respirer un air plus frais. Le paisible citoyen n'étoit pas obligé de précipiter sa marche pour éviter de tomber sous les roues d'un char, dont le conducteur imprudent auroit hâté la vîtesse. On marchoit tranquillement, parce qu'on n'avoit aucun danger à craindre, & que des rues spacieuses offroient une route facile, où nulle espèce d'embarras n'arrêtoit la circulation.

L'aspect hideux de la misère ne se

montroit nulle part ; personne n'étoit riche, & tout le monde jouissoit d'une honnête aisance ; chaque mère nourrissoit son enfant, & peu d'enfans mouroient, parce que rien ne peut remplacer la vigilante attention d'une mère sensible. Le vice n'auroit osé paroître à découvert ; le mépris qu'il se seroit attiré en eût été la seule punition, & elle devenoit suffisante pour en arrêter le frein. L'autorité paternelle, respectée & chérie, rendoit le chef de chaque famille l'arbitre souverain de tous les petits différends qui pouvoient naître parmi les membres qui la composoient : un peuple de frères n'auroit pas vécu dans une plus grande intimité.



CHAPITRE XXIX.

Sir George devient père de quatre enfans, & marche à une expédition à la tête de quatorze cents hommes.

1768.

DANS le courant de 1768, je me vis père de trois garçons & d'une fille: Sir Charles en eut une joie si vive, qu'il pensa en mourir de joie. Je voulus que ma fille portât le nom de Jenny; cela me rappelloit un souvenir que le temps & l'absence ne pouvoient affoiblir, & je voulois conserver la mémoire d'une personne qui m'avoit fait goûter les premières douceurs de l'amour & le bonheur de la paternité. L'aîné de mes garçons eut le nom de George; outre que c'étoit le mien, j'étois encore bien aise qu'il tînt dans mon cœur la place de celui dont j'étois malheureusement séparé.

L'augmentation de ma famille rendant

notre logement trop étroit ; je le fis augmenter de deux ailes qui, en se prolongeant de chaque côté du palais, lui donnoit l'air d'un ancien château. Nos deux canons montés sur de nouveaux affuts, devoient être placés à droite & à gauche sur une petite plate-forme, & tenir lieu d'un lion ou d'un sphynx, que par-tout ailleurs on n'auroit pas manqué d'y asseoir. Les deux ouvrages entrepris à-la-fois étoient poussés avec une ardeur qui répondoit à l'impatience que j'avois de les voir achevés sous peu. Jouir promptement est une double jouissance, & ce n'étoit pas à Aprilis qu'on pouvoit aisément se procurer cette satisfaction.

Aussi-tôt que je vis les ouvriers en train, je fis commencer des travaux derrière la salle du Spectacle, pour prolonger le théâtre de quatre-vingt pieds, afin que l'illusion fût entière, & que dans une pièce ou un ballet, une action quelconque se passant dans l'éloignement, ne fût pas, pour ainsi dire, portée sous le nez des

spectateurs par la petitesse du local. Ce défaut, que j'avois remarqué dans les Théâtres de l'Angleterre, de la France, & dans une partie de ceux de l'Italie, m'avoit trop choqué, pour que, pouvant y remédier à Charles Hire, je voulusse tarder à le faire.

Si un des mille Auteurs qui se disputent à Paris & à Londres les suffrages du Public, & qui s'impatientent si souvent & si justement des retards qu'éprouvent la mise de leurs pièces, étoit par hasard tombé des nues à Aprilis (*b*), fêté de la

(*b*) Il n'y a jamais eu en France un aussi grand nombre de gens appellés Auteurs que dans le moment actuel. Combien il y en a peu qui se distinguent de la foule! Le Public encore en est en partie la cause, On se prévient trop légèrement contre tel ou tel Auteur, & l'esprit une fois prévenu, on n'est guère porté à rendre justice à leurs productions dramatiques. M. de la H****, qui est certainement un de nos meilleurs littérateurs, loin d'être encouragé dans une carrière difficile où il ne cueille que de foibles lauriers, y éprouve des dégoûts qu'il

Cour,

Cour, chéri du Public, de quelle gloire ne se seroit-il pas couvert, & de combien d'agrémens n'auroit-il pas joui! Il auroit regné despotiquement, & l'indulgence

---

n'a point mérités. Pourquoi porter si loin l'injustice? Pourquoi ne pas oser convenir tout haut que son Philoctète est un modèle de style. — A propos de Philoctète, un particulier qui a traité en un seul acte ce même sujet pour l'Opéra, s'étant fait répéter aux Menus Plaisirs du Roi, n'a jamais pu parvenir à se faire jouer, quoique la musique eût été trouvée excellente, & cela, sous l'absurde prétexte qu'un acte où il n'y avoit point de danse ne devoit pas plaire aux spectateurs.

Si le Public savoit combien les Auteurs ont de tracasseries à essuyer avant que leurs productions paroissent au grand jour de la représentation, il seroit sans doute plus indulgent. J'ai vu un Homme de Lettres très-estimable, dont plusieurs succès à la Comédie Françoise ont établi la réputation, essuyer au Théâtre lyrique des désagrémens, dont l'être du mérite le plus ordinaire auroit eu raison de s'indigner. J'ai vu..... ma plume s'arrête..... *Note de l'Editeur.*

du bon peuple Aprilien lui auroit peut-être persuadé que le vrai goût y avoit fait plus de progrès qu'en Europe. Mais obligé d'y suppléer moi-même, il me manquoit, après tous les revers qui m'étoient arrivés, d'avoir le malheur de devenir aussi Auteur, & de faire, par la nécessité de varier mes amusemens, ce que je n'aurois jamais cru être dans le cas d'entreprendre.

Nous reçûmes cette année une ambassade d'un des Caciques de Sarcosa, île voisine de la nôtre, & dont les habitans venoient assidument commercer avec nous. Il partageoit la souveraineté de l'île avec un autre Cacique, & venoit d'être battu complétement par son compétiteur qui lui avoit déclaré la guerre. Il nous supplioit de lui accorder du secours pour rentrer dans ses domaines envahis. Nous lui fîmes réponse que s'il vouloit se présenter lui-même, & faire un traité avec nous, il nous trouveroit disposés à le venger.

Il parut bientôt; & après nous avoir offert des présens assez considérables en or, il nous détailla ses griefs. Son voisin étoit un turbulent qui lui avoit cherché une mauvaise querelle : il avoit long-temps patienté; mais enfin poussé à bout, il avoit marché contre son ennemi, & avoit été repoussé avec perte; il se voyoit même menacé d'être chassé de ses états, si nous l'abandonnions dans la situation où il étoit.

J'ordonnai que deux cents hommes du régiment des gardes se tinssent prêts; je leur joignis douze cents Apriliens armés de longues piques, tirés par détachemens des garnisons de nos différentes villes, & ayant tout disposé pour le départ, je me mis à la tête de ma petite armée. MM. Burnel, Springle, Jarvis & Cumingam, quatre jeunes gens pleins de bravoure, commandoient chacun trois cents hommes, & mes deux cents fusiliers formoient l'avant-garde. Je distribuai une paire de

piſtolets & une épée à chaque Officier, & des ſabres à tous les ſoldats.

Nous débarquâmes à Sarcoſa au lever du ſoleil tambour battant & drapeaux déployés : le Cacique vint avec toute ſa famille à notre rencontre ; il m'offrit toutes ſes troupes ; je n'acceptai que deux mille hommes, dont moitié devoit ſervir à porter nos vivres, & l'autre à préparer les chemins ſur notre route : nous marchâmes en droiture vers l'ennemi. Après avoir fait halte à midi, nous campâmes le ſoir dans une peuplade, dont tous les habitans nous cédèrent leurs logemens. Le Cacique, qui nous voyoit prendre ſes intérêts, marchoit à notre ſuite accompagné de trois mille hommes de ſes meilleures troupes armés d'arc & de maſſues.

Le lendemain, vers le milieu de l'après-midi, nous nous trouvâmes en vue de l'ennemi, qui, prévenu de notre arrivée, venoit effrontément à notre rencontre. Je

fis placer à la gauche les trois mille Sarcosiens commandés par le fils du Cacique, les douze cents Apriliens armés de piques à la droite, & j'occupois le centre avec mes deux cents gardes. Le petit nombre d'hommes dont les ennemis me virent entourés leur persuadèrent que c'étoit l'endroit le plus foible; ils s'y précipitèrent avec furie; mais recommandant à mes soldats de faire feu tous à-la-fois quand ils seroient à portée de fusil, ils furent si déconcertés par nos quatre premières décharges, qui en tuèrent plus de cent & en blessèrent un plus grand nombre, qu'ils reculèrent avec précipitation; mais bientôt après ils se jettèrent sur les Sarcosiens, dont les armes leur parurent moins dangereuses. Comme j'avois prévu leurs mouvemens, j'avois donné ordre à ceux-ci de tenir ferme, & aux douze cents Apriliens de leur couper le chemin de la retraite aussi tôt que j'aurois commencé mes décharges.

Se voyant arrêtés par la pointe des

piques, & fuſillés par mon détachement qui les ſuivoit de près, ils ſe diſpersèrent à droite & à gauche, & les Sarcoſiens en maſſacrèrent un grand nombre, qui tomba entre leurs mains. Le bruit & l'effet de nos armes à feu avoit produit une ſi grande terreur, que Pratimola envoya dès le ſoir même nous demander une ſuſpenſion d'hoſtilité. Nous engageâmes Bartoucha, notre ami, à faire un arrangement; & comme il ne demandoit pas mieux, la paix fut conclue ſur le champ de bataille à ſa grande ſatisfaction; il revint triomphant dans ſa Capitale, en nous promettant que dans peu nous recevrions des preuves de ſa reconnoiſſance.

Après cinq jours d'abſence, nous revînmes à Aprilis; & ayant jugé par l'expérience combien les fuſils nous ſeroient néceſſaires en cas d'attaque, je preſſai nos armuriers de m'en fournir inceſſamment le nombre qu'il m'en falloit pour armer mes ſix cents gardes. Voulant récompenſer ma petite armée, je lui diſtribuai

les présens que Bartoucha m'avoit fait accepter à mon départ, auxquels j'ajoutai une gratification.

Trois mois après, nous reçûmes du Cacique la somme de cent mille livres sterling en lingots ; il y avoit joint un très-grand plat d'or pesant environ quatre livres. A force de forger, un Aprilien apprenant la serrurerie, animé d'une noble émulation, étoit devenu orfévre; nous lui donnâmes tant d'encouragement, qu'il parvint à faire une paire de flambeaux d'or, qui, vue de loin, n'eût déparé la boutique d'aucun ouvrier Européen.

CHAPITRE XXX.

Ce qui se passe à Charles Hire en 1769.

Une récolte abondante nous ayant donné les moyens de semer deux vastes champs en bled & cinq en maïs, nous espérions dès l'année 1769, où nous en-

trions, recueillir une assez grande quantité de l'un & de l'autre pour occuper journellement notre boulanger; car le rapport en avoit été d'un à cinquante-quatre. Cette douceur nous paroissoit d'autant plus précieuse, que notre farine étant épuisée & nos barrils de bierre vidés, nous pourrions réparer nos provisions, & attendre avec plus de patience que le ciel voulût faire aborder sur nos côtes quelque bâtiment Européen.

Notre volaille avoit prospéré; nous avions plus de cinq cents poules, & nous commencions à faire servir de temps en temps sur notre table des œufs & des poulets. Des plaines immenses plantées en toute sorte de racines fournissoient au peuple, avec la chasse, la pêche & des poids, une nourriture abondante, à laquelle nous allions joindre bientôt le maïs. Nos matouchis multiplioient, & nous nous voyions sur le point de faire enclorre un autre espace dans le bois pour partager en deux le nombre que nous en

avions, déjà trop considérable pour être contenu dans le parc où nous les avions placés.

Au retour de mes visites aux atteliers d'armes ou de filature, je venois goûter le repos dans les bras de mes femmes, dans les caresses de mes enfans, & dans la conversation de mon beau-père; ma petite famille me présentoit le spectacle du bonheur, dont aucun évènement depuis mon séjour à Charles Hire n'avoit interrompu le cours. Nous perdîmes dans cette année trois de nos plus vieux matelots; & ce qui est presque incroyable, c'est que l'un d'entr'eux, qui n'avoit eu que deux femmes, laissoit cinquante-sept enfans ou petits enfans tous vivans.

La terreur de nos armes s'étoit si bien répandue dans l'île voisine, que loin de craindre aucune attaque de ce côté-là, nous étions devenus les arbitres des différends qui s'élevoient entre les habitans. Pour conserver cet avantage, il falloit tenir sur pied des troupes prêtes à re-

pousser la première insulte; & pour donner aux échanges une étendue plus considérable, encourager nos ouvriers non-seulement à perfectionner leurs talens, mais encore à faire des tentatives pour imiter ceux dont ils n'avoient point de modèle. Quoique dociles & intelligens, les Apriliens ne pouvoient d'eux-mêmes parvenir à faire ni un soulier ni un chapeau; leur en montrer la forme, leur expliquer la manière dont ils devoient s'y prendre pour l'imiter, étoient des moyens insuffisans, & trop isolés de toutes les possessions Européennes; nous ne pouvions leur donner des maîtres qui fussent en état de leur enseigner les métiers qu'avoient ignorés les matelots de l'Industry.

Deux fois la semaine, les femmes des principaux Officiers se rassembloient chez moi; mes jeunes épouses, qui trouvoient dans leur société tout l'agrément qu'elles auroient pu réunir dans une ville d'Europe, ne desiroient point d'aller chercher ailleurs des plaisirs qu'elles rencontroient

chez elles ; si elles alloient au spectacle, comme le soin de faire briller leur parure n'étoit pas plus ce qui les y attiroit que la curiosité d'apprendre l'anecdote scandaleuse du jour, elles y jouissoient sans ostentation du charme d'entendre une belle voix, ou de voir exécuter des danses toujours variées.

Sir George, qui ne vouloit absolument plus se mêler de tout ce qui avoit quelque rapport à l'administration de son Royaume, me laissoit faire tout ce que je jugeois à propos pour le bien général. Plus jeune, plus impatient que lui, & moins accoutumé aux privations, je sentois plus vivement combien il nous manquoit de genre d'ouvriers, que par aucun moyen possible nous n'étions en état de nous procurer ; dès-lors, à quelque prix que ce fût, si cela avoit été en mon pouvoir, je me serois embarqué pour aller en Europe faire une recrue qui ne nous auroit plus rien laissé à desirer. Il faut avoir été à ma place pour bien juger de mon dépit,

en réfléchiſſant aux difficultés que je rencontrois lorſque je voulois mettre à exécution quelqu'un des mille projets que je formois journellement.

Les proviſions retirées du Winterton étoient épuiſées ; nul pouvoir humain n'étoit dans le cas de me donner les moyens de remplacer ce qui, une fois conſommé, nous laiſſoit appercevoir un vuide dans les choſes dont il eſt preſque impoſſible de pouvoir ſe paſſer ; avec plus d'or qu'il n'en faudroit pour faire ſubſiſter un Royaume entier dans l'abondance, nous vivions en ſentant de plus en plus combien dans certaines circonſtances un métal auſſi précieux a réellement peu de valeur en lui-même. Lorſque Fanni ou Charlotte me voyoient trop préoccupé des réflexions qui venoient augmenter mes chagrins, elles s'empreſſoient d'avertir leurs ſœurs, & toutes quatre, en tenant leurs nourriſſons dans leurs bras, s'étudioient à faire diverſion à mes continuelles inquiétudes. La vue de mes

femmes, plus jolies les unes que les autres, celle de mes petits-enfans, en ſuſpendant pour quelques heures l'agitation de mon eſprit, me laiſſoit enſuite ſentir plus vivement combien il m'eût été doux de les voir complettement heureuſes.

Je me procurois de légères diſtractions en me tranſportant dans les différens atteliers ; l'exercice des troupes, & particulièrement du petit corps des gardes, les diverſes bâtiſſes que j'avois ordonnées, & dont je ſuivois les progrès ſenſibles, rempliſſoient une grande partie de mon temps. Si on ne peut trouver la guériſon d'un mal phyſique ou moral, c'eſt beaucoup que de parvenir à l'adoucir; le peu de philoſophie qui m'avoit ſoutenu dans les premiers jours qui ſuivirent mon naufrage, vint encore à mon aide dans la circonſtance actuelle.

Comme je voulois entretenir une correſpondance active entre la capitale & les villes de province, je fis choix de trois cents jeunes gens qui, après avoir eu des

prix à la course sur plus de mille de leurs camarades, me parurent propres à former un corps de coureurs qui devoient se transporter alternativement dans toutes les parties du Royaume, & rendre plus solides & plus multipliés les rapports qu'elles devoient avoir entr'elles.

J'essayai cette année de faire élever au palais trois petits matouchis, deux femelles & un mâle. On fut pendant près de dix jours à faire d'inutiles efforts pour les apprivoiser; ces petits animaux sentoient leur indépendance, & paroissoient ne pas vouloir se soumettre au nouvel esclavage que nous leur préparions. Ce ne fut qu'au bout de quelques mois qu'ils s'accoutumèrent à vivre au milieu de tout le monde; on commença alors à leur laisser prendre un peu plus de liberté, & conduits par un homme, ils alloient se promener dans la ville sans être effrayés par l'approche des passans.

En cherchant à me distraire, j'avois trouvé dans mes livres plusieurs pièces de

Corneille, de Racine & de Voltaire; leur lecture réveilla en moi le goût que j'avois toujours eu de préférence pour la littérature françoise. Je résolus, dans mes momens de loisir, d'en traduire quelques-unes en Anglois. Je commençai par Mithridate (*c*); mais à peine fut-elle achevée, que l'impatience de la voir représenter s'empara de moi; j'en fis distribuer les rôles, & voulus moi-même diriger les sujets qui devoient y jouer. Ce ne fut qu'après bien du temps & de la patience que je parvins à donner à chacun des Acteurs une connoissance parfaite du personnage qu'il devoit représenter. J'assistai

(*c*) Il est certain Auteur d'Opéra qui, s'il continue, aura bientôt parodié au Théâtre lyrique tous les chef-d'œuvres de la Comédie Françoise. Devroit-on permettre un pareil brigandage? Qu'un Homme-de-lettres traite un sujet qui a déjà paru, rien n'est plus naturel; mais celui qui ne donnant rien de neuf ne fait qu'échanger, & mutiler Corneille & Racine, ne jouira jamais que d'une réputation usurpée. *Note de l'Editeur.*

à plusieurs répétitions ; au bout de deux mois, je fis donner cette Tragédie. Celle qui étoit chargée du rôle du Monime, à l'aide de plusieurs leçons & de ses dispositions naturelles, s'en acquitta beaucoup mieux que je ne l'avois d'abord espéré.

Des habitans de Sarcosa nous apprirent vers la fin de cette année, qu'un très-gros bâtiment avoit passé à la vue de leur île, sans pouvoir nous instruire à quelle nation il appartenoit ; ils nous assurèrent avoir fait toute sorte de signes pour engager les gens de l'équipage à venir du côté d'Aprilis, mais que ceux-ci n'avoient fait aucun cas de leur démonstration. Je songeois aux moyens que je devois employer désormais pour les déterminer à s'approcher de nous, lorsque je reçus la nouvelle que le Cacique Patimola, encore effrayé du feu de notre mousqueterie, devoit venir nous rendre une visite, & demander notre amitié.

Au commencement de Novembre, il arriva à Charles Hire, & ayant su que

le présent que nous recevrions avec le plus de plaisir seroit celui de quelques lingots d'or, il se fit précéder d'une assez grande quantité de ce métal pour être assuré d'une bonne réception. Voulant donner à ce barbare une haute opinion de notre nation & de nos forces, je le fis recevoir au rivage par quatre cents hommes rangés en bataille la bayonnette au bout du fusil, & il passa à travers une file de deux mille Apriliens armés de piques, qui bordèrent la haie des deux côtés jusqu'au palais où il descendit; douze jeunes danseuses de notre spectacle, vêtues avec la plus grande élégance, vinrent lui porter dans des corbeilles des fruits & des fleurs de toute espèce, & exécutèrent devant lui différentes danses. Un dîner splendide pendant lequel on chanta plusieurs morceaux agréables, accompagnés par tout l'orchestre de l'opéra, & une vingtaine de boîtes qui furent tirées lorsqu'on porta les santés, lui donnèrent une idée bien avantageuse de notre puissance & de la

supériorité que nous avions sur lui : il fut promené par toute la ville jusqu'au soir, où un bal l'attendoit à son retour.

Le lendemain, nous fîmes faire des évolutions militaires par près de trois mille hommes ; il ne concevoit pas que tant de personnes pussent se mouvoir à-la-fois avec autant de précision. Un feu roulant que firent les six cents gardes lui inspira une frayeur que nous eûmes bien de la peine à calmer ; il assista le soir à un ballet pantomime en cinq actes, dont j'avois donné les dessins d'après ce que ma mémoire put me rappeller d'un opéra de Quinaut donné à Paris pendant le séjour que j'y fis : c'étoit celui qui représentoit l'amour d'Armide pour Renaud, & le départ de ce guerrier. Au quatrième acte, les séductions naturelles qu'employèrent les Nymphes envoyées par Armide pour arrêter les Chevaliers qui venoient lui enlever son Amant, les attitudes qu'elles prirent, les appas qu'elles dévoilèrent, émurent si fort Pratimola, que si on ne

l'eût pas retenu, il eût couru prouver aux danſeuſes qu'il étoit plus ſenſible à leurs attraits que les deux guerriers qu'elles ne purent fléchir.

Il retourna chez lui au bout de quelques jours, bien déſolé, à ce qu'il dit, de ne pouvoir pas paſſer ſa vie au milieu de nous. Je lui remis, avant ſon départ, une lettre ſans adreſſe écrite en Anglois & en François, pour faire porter à bord du premier bâtiment qui paſſeroit à la vue de Sarcoſa, en lui aſſurant que ſi par ſon canal un vaiſſeau Européen venoit mouiller à Aprilis, nous le regarderions comme notre meilleur ami. Un duplicata de cette lettre que nous fîmes parvenir à Bartoucha notre allié, en lui enſeignant l'uſage qu'il en devoit faire, ranima dans nos eſprits l'eſpoir preſque éteint de revoir quelques-uns de nos compatriotes, & de nous procurer les principales choſes qui nous manquoient.

Pour multiplier les moyens qui pouvoient nous découvrir le paſſage de quelque

vaiſſeau, nous réſolûmes de conſtruire une barque du port de cent tonneaux, qui iroit ſous le commandement de John notre contre-maître, croiſer pendant deux jours de chaque ſemaine au ſud & au nord d'Aprilis. Cette précaution nous garantiſſoit, qu'avant peu le haſard ou quelqu'accident combleroit nos vœux les plus ardens. Rik fut chargé de cette conſtruction; trois cents charpentiers mirent la main à l'ouvrage; les agrets que nous avions ſauvé du Winterton nous aidèrent à le mettre en état de tenir la mer. L'habileté de John nous donnoit la certitude que nos précautions ne ſeroient pas inutiles; & comme il connoiſſoit de quelle importance il étoit de nous aboucher avec nos anciens compatriotes, nous ne doutions pas de ſon zèle pour en accélérer l'inſtant.

Tout ce que la prudence humaine pouvoit nous ſuggérer pour améliorer notre ſort étoit bientôt mis en uſage; un Aprilien, de l'exacte fidélité duquel nous

avions plus d'une preuve, ſe rendoit tous les matins à trois milles de Charles Hire ſur une colline très-élevée qui dominoit ſur une grande partie de la mer; & à l'aide de la plus longue de nos lunettes, il parcouroit l'horiſon pendant une heure inutilement. Nous fîmes par la ſuite bâtir un petit belvedère dans cet endroit, d'où la vue ſe promenoit majeſtueuſement dans les environs à plus de trente milles.

CHAPITRE XXXI.

Proſpérité dont on jouit à Charles Hire; & ſatisfaction de Sir George, en voyant arriver un vaiſſeau Eſpagnol battu par la tempête.

1770.

CETTE année fut remplie d'évènemens heureux; nos magaſins ſuffirent à peine à contenir le bled & le maïs qu'une récolte plus qu'abondante nous fournit. Dès-lors on fut à même de ne ſervir que du pain

dans les principales maiſons, & je voyois approcher le moment où tout le monde indiſtinctement en feroit une conſommation journalière. Nous fîmes diſtribuer deux poules & un coq à chacun des cinquante principaux habitans de la ville, pour leur procurer une douceur de plus dans leur ménage, en les engageant de ne rien négliger pour en multiplier l'eſpèce.

Vers le mois de Juin, nous reçûmes de Sarcoſa un exprès qui nous apprit qu'un bâtiment en fort mauvais état venoit de toucher à Cachimi, réſidence de Bartoucha. Notre barque n'étant point encore finie, nous envoyâmes nos plus grands canots pour lui aider à gagner la rade de Charles Hire: c'étoit une gabare Eſpagnole de cinq cents tonneaux, partie des Philippines ſix ſemaines auparavant, & que le mauvais temps avoit détourné de ſa route. Un des Officiers de ce vaiſſeau, que le commerce avoit amené pluſieurs fois en Angleterre, entendit aſſez bien

l'Anglois pour servir d'interprête au Capitaine ; nous lui fîmes toute sorte d'amitié ainsi qu'à son Etat-Major ; nous lui fournîmes généreusement tout ce qui étoit en notre pouvoir pour réparer les dommages que les vents contraires avoient occasionnés à son bâtiment ; nous le fîmes aller avec tout son monde plusieurs fois au Spectacle, en les privant cependant de toute communication avec les femmes : l'or, que nous étalâmes à ses yeux avec profusion, tenta sa cupidité ; manquant lui-même de tout ce que nous desirions, il ne put se défaire que de fort peu de choses en notre faveur ; dix barrils de poudre furent l'objet le plus important qu'il nous livra ; nous les payâmes en or cent fois plus qu'ils ne valoient, à dessein de le déterminer à nous rendre le service que nous attendions de lui.

Après en avoir agi magnifiquement avec le Capitaine, & l'avoir comblé de politesses, nous convînmes qu'il garderoit le silence le plus absolu sur son relâche à

Charles Hire, pour qu'aucun de ſes compatriotes n'y vînt partager le bénéfice immenſe, que le commerce excluſif qu'il alloit faire avec nous pourroit lui rapporter. Nous fixâmes qu'il lui ſeroit payé deux cents livres ſterling par tête de chaque bête à corne qu'il nous apporteroit vivante, & cinq cents livres pour chacun des ouvriers de la profeſſion que nous lui indiquâmes qu'il conduiroit à Aprilis.

Auſſi-tôt qu'il eut fait de l'eau, réparé ſa voilure & rétabli ſon équipage, qui étoit ſur les dents, le Capitaine de la noſtra Signora della Satisfactione remit à la voile ſans pouvoir trop nous indiquer à quels degrés de latitude ſe trouvoit ſitué le fameux Royaume des Apriliens. Les obſervations que nous l'engageâmes à faire, en lui facilitant les moyens de connoître la route qu'il devoit ſuivre à ſon retour, devoient nous éclaircir en même-temps ſur le plus ou moins de diſtance où nous nous trouvions des établiſſemens Européens.

Dans

Dans le mois de Septembre, je devins père de deux garçons & d'autant de filles; ma petite famille, déjà composée de huit enfans tous jouiſſans de la meilleure ſanté, me promettoit une poſtérité qui devoit ſe multiplier dans les années ſuivantes; mes quatre aînés, âgés de deux ans, marchoient tout ſeuls, & par leurs petits jeux réjouiſſoient leurs mères occupées à allaiter leurs nouveaux nés. Si ma joie étoit extrême en me voyant au milieu de ces chers objets de la tendreſſe de mes femmes, celle de mon beau-père ne lui cédoit en rien; il ſe voyoit revivre dans les gages nouveaux de l'union de ſes filles, & béniſſoit le ciel de m'avoir envoyé partager avec lui les douceurs & les misères de la vie humaine.

Le deſpote le plus abſolu auroit trouvé plus de difficulté que je n'en rencontrois pour faire exécuter toutes ſes volontés. Quand le peuple eſt heureux, il eſt rare qu'il cherche à faire naître des obſtacles aux deſſeins & aux vues de ceux qui

veillent à son bonheur; tout ce que j'entreprenois avoit pour but le bien public. Je motivois dans un long préambule les raisons qui me déterminoient à faire telle ou telle chose, & je ne publiois sous le nom de Sir Charles aucune ordonnance nouvelle, sans bien considérer avant les effets qu'elle devoit produire, & sans consulter ceux qui pouvoient me donner des lumières sur la manière la plus avantageuse de la mettre à exécution. Accessible à tout le monde trois jours de chaque semaine, je renvoyois content ceux qui exigeoient de moi des services que j'étois flatté de pouvoir leur rendre.

Si par hasard mes occupations m'empêchoient d'aller au Spectacle, la joie en étoit bannie ce jour-là, personne ne s'y plaisoit, & tout le monde en sortoit mécontent. J'étois le père chéri d'une immense famille, qui voyoit en moi plus son ami que son maître. En parcourant la ville, je m'arrêtois à caresser les enfans encore attachés au sein de leur mère, tandis

que ceux qui étoient plus âgés, en pressant mes genoux, sembloient vouloir me faire ressouvenir de ne point m'éloigner sans leur donner une petite marque de la satisfaction que j'avois à les voir ; les mères attendries versoient de douces larmes sur mon passage, & tous les cœurs voloient au-devant de moi. Quel est l'homme sensible qui n'eût pas préféré mon sort à celui des plus grands Potentats de la terre, si une liaison suivie avec l'Europe, en vivifiant toutes les parties de mon Royaume, y eût versé par le commerce les objets d'utilité & d'agrémens dont nous étions privés.

Malgré toute la célérité que les charpentiers mirent à continuer notre petit bâtiment, il ne put être lancé à l'eau qu'à la fin de l'année. Ce fut un jour de fête à Charles Hire d'y voir pour la première fois un vaisseau national mouiller au milieu de la rade ; il fut appellé le Royal George, le roi ayant voulu qu'il portât mon nom.

CHAPITRE XXXII.

Perte dont est affligé Sir George, maladie du Roi, discours qu'il tient aux Grands de son Royaume, sa mort.

1771.

LE commencement de l'année fut marqué par des pertes bien douloureuses. M. Cumigam acheva sa longue carrière à l'âge de quatre-vingts ans, & quatre matelots des neuf qui restoient de l'équipage de l'Industry moururent accablés de vieillesse. Sir Charles, dont la santé s'affoiblissoit de jour en jour, voyoit avec une constance héroïque approcher le moment fatal qui devoit pour toujours nous séparer de lui; il avoit mandé les principaux naturels du pays répandus dans les villes & bourgades de l'île; & réunissant le peu de forces qui lui restoit, il leur tint un discours, souvent interrompu par nos larmes & leurs sanglots.

« Mes amis, leur dit-il, votre frère » touche à l'heure terrible où il va rendre » compte au Dieu tout-puissant de l'emploi » d'une vie qui lui avoit été donnée pour en » faire un usage qui ne lui laissât aucun » remord dans ses derniers instans. J'ai » vécu parmi vous pendant trente années; » si je ne suis point parvenu à vous faire » tout le bien que je desirois, j'ai au » moins travaillé à vous assurer un sort » bien différent de celui dont vous jouissiez. » Je vous laisse dans mon successeur un » fils chéri, un père compatissant, qui » déjà fait tous ses efforts pour consommer » l'ouvrage que j'ai commencé. Soutenu » par l'attachement que vous lui témoignez, » il passera bientôt votre espérance, & je » me repose avec confiance sur lui du » soin de votre bonheur; nos deux nations » réunies par tant d'alliances que le ciel » a bénies, n'en feront bientôt plus » qu'une; aimez-vous toujours comme un » peuple de frères, qui vit sous la pro- » tection du meilleur des pères. Respectés

» & craints de vos voisins, faites régner
» parmi vous cette douce harmonie, qui
» devient le lieu sacré qui unit tous les
» hommes. Vous serez toujours assez forts
» pour résister aux entreprises que vos
» ennemis pourroient tenter contre vous,
» tant que le démon de la discorde ne
» viendra pas de son souffle impur cor-
» rompre vos cœurs & aliéner vos esprits.
» Adieu mes amis, mes enfans: adieu;
» souvenez-vous quelquefois de celui qui
» ne vécut parmi vous que pour vous
» rendre les peines de la vie plus sup-
» portables ».

Il fit signe à tout le monde de se retirer; les Apriliens sortirent les yeux baignés de pleurs, en invoquant le soleil pour qu'il leur conservât une tête si chère. MM. Burnel & Jarvis restèrent avec moi auprès de lui; l'amitié qui l'unissoit à ces deux vieillards, les compagnons de ses travaux, lui fit desirer qu'ils fussent témoins de ces derniers instans.

Il passa encore huit jours à converser

avec nous, à nous donner des conseils, à nous recommander de continuer l'ouvrage qu'il disoit n'avoir qu'ébauché, & le neuvième jour, dans la nuit, il rendit le dernier soupir entre mes bras. Le lendemain 23 Mai, le soleil ne parut pas; les Apriliens, d'après leur première erreur, se confirmèrent dans l'opinion que cet astre partageoit notre douleur. Une tristesse profonde remplissoit Charles Hire; elle se répandit bientôt dans les provinces, pour ne présenter de toute part que le spectacle affligeant d'une désolation générale. J'avois demandé à Sir Charles où il desiroit être inhumé; il me répondit, que ce soit, je vous prie, auprès..... La parole lui manqua, & il ne put jamais achever la phrase, qui m'auroit fait connoître ses dernières volontés.

Mon premier soin, après avoir consolé mes épouses qui fondoient en larmes, fut d'ordonner des obsèques magnifiques pour rendre un juste hommage aux restes du meilleur des hommes. Son corps fut porté

sur un trône d'or couvert de toile noire ; à l'entrée du lieu où nous déposions ceux que la mort nous enlevoit ; un cercueil de fer le tint renfermé, en attendant que j'eusse fait élever à sa cendre un mausolée digne de conserver la mémoire de celui qui avoit opéré des prodiges si étonnans dans un si petit nombre d'années. Toute la ville assista à son convoi ; & pendant quinze jours que le Spectacle fut fermé, une sombre tristesse fut répandue dans Charles Hire.

On ne tarissoit point sur son éloge ; l'un louoit sa bienfaisance, l'autre sa douceur, sa générosité ; tous vantoient ses vertus, & les regrets que sa perte excita furent le plus bel éloge de ses rares qualités. Son ame aimante cherchoit continuellement à s'attacher tous ceux dont la façon de penser lui paroissoit avoir quelque rapport avec la sienne. Naturellement froid, ce n'étoit point par de grandes démonstrations qu'il témoignoit son amitié ; il sentoit vivement, mais son visage seul

exprimoit les ſentimens dont ſon ame étoit pénétrée. Eſclave en Ethiopie & Roi dans l'Amérique, il avoit éprouvé l'une & l'autre fortune ; à une action près de déſeſpoir où la rage & la douleur l'emportèrent, il ſut dans les fers, comme ſur le Trône, maîtriſer tous les mouvemens de ſon ame. Né avec une conſtitution foible, il eut ſoin, par une grande ſobriété, de ne lui porter aucune atteinte; il auroit pu même vivre encore plus long-temps, ſi ſes longues ſouffrances dans les déſerts de l'Arabie n'euſſent altéré ſa ſanté. Il ne s'étoit occupé, durant ſon ſéjour à Aprilis, qu'à aller au-devant des deſirs de tous ceux qui l'abordoient; jamais perſonne n'étoit ſorti mécontent de lui, & ſa manière d'obliger ajoutoit un nouveau prix à la reconnoiſſance que toute l'île avoit de ſes bienfaits. Avec plus de moyens, il eût pu faire de plus grandes choſes; mais ce qu'il fit avec le ſeul ſecours de ſon génie, étonnera la poſtérité qui aura peine à le croire.

Confident de ses plus secrètes pensées, j'ai pu lire souvent au fond de son cœur qu'il me montroit à découvert. La seule chose qui en ait quelquefois troublé la tranquillité, étoit la crainte qu'après lui un despotisme barbare n'écrasât sous le poid des fers, & ne livrât à un dur esclavage les infortunés qu'il regardoit comme ses enfans. Une fois rassuré sur mes vrais sentimens, il attendit la mort avec une tranquillité héroïque, & n'ayant jamais regardé la vie que comme un passage, il en vit approcher le terme sans effroi.



CHAPITRE XXXIII.

Sir George succède à Sir Charles Smith, & devient Roi d'Aprilis ; il fait construire un temple & des magasins.

1771.

LE pouvoir législatif & exécutif remis entre mes mains, me donnoit une autorité absolue sur près de cinq cents mille ames ; je ne m'occupois plus que de l'usage que j'en devois faire, en marchant sur les traces de mon prédécesseur ; qu'on se peigne un moment ma situation (*d*). A peine âgé de trente-deux ans, je me vois

(*d*) Elle est effectivement très-singulière ; il est tant d'hommes que la crainte d'être chargés d'une femme réduit au célibat, qu'on ne pourroit voir sans étonnement Sir George Wollap vivre content au milieu de quatre épouses, & entretenir parmi elles la paix & l'union : c'est un bel exemple à suivre ; mais il est plus aisé d'admirer sa conduite que de l'imiter.

quatre femmes à-la-fois, & déjà père de huit enfans; une Souveraineté qu'on me lègue à quatre mille lieues de ma patrie me rend l'arbitre des destinées de toute une nation soumise à mes loix.

Le premier usage que je fis de ma puissance fut de faire construire un temple superbe, en attendant que je pusse y placer un Ministre qui rempliroit les fonctions de son état. En matière de religion, je différois d'opinion avec Sir Charles; & n'ayant jamais voulu entrer en discussion avec lui sur ce point, je crus devoir après sa mort hâter une entreprise que je croyois nécessaire. Je choisis l'emplacement à l'un des bouts de la ville, parce que m'appercevant qu'elle prenoit tous les jours plus d'étendue, je supposois avec quelque fondement que ce qui en étoit actuellement l'extrémité en deviendroit bientôt le centre. Le réservoir qui étoit au milieu de la ville m'ayant paru trop éloigné du quartier où je faisois bâtir, j'en fis creuser un pareil auprès du temple qu'on élevoit,

& un canal de douze pieds de large dont les côtés étoient plantés d'arbre, devoit y conduire l'eau de la rivière, qui étoit à une trop grande diſtance, pour que les habitans puſſent habituellement aller y puiſer.

A l'autre bout de cette place & vis-à-vis le temple; un magaſin ſpacieux devoit ſervir de grenier public, & renfermer les grains que je tenois en réſerve pour prévenir les accidens qu'une diſette pouvoit occaſionner. J'en avois récolté cette année une ſi grande quantité, que pour faire partager à mes autres villes l'avantage dont jouiſſoit la Capitale, j'avois envoyé deux boulangers dans chacune, & une quantité ſuffiſante de bled & de maïs, avec ordre d'en ſemer une partie & de conſtruire des moulins pour moudre le ſurplus, & des fours pour le cuire.

Une cinquantaine de familles, formant enſemble trois cents dix perſonnes, vinrent de Sarcoſa me demander à s'établir à Aprilis, & à y vivre ſous les mêmes

loix. Je fixai pour leur résidence la partie qui avoisinoit les hautes montagnes, dont la prolongation séparoit l'île du nord au sud, auprès de la source d'une rivière qui passant à deux milles de Charles Hire, alloit ensuite traverser la ville de Burnel. Je leur confiai divers objets de culture; & pendant qu'ils élevoient des huttes pour se loger, je leur envoyai des ouvriers pour commencer à leur bâtir des maisons, & des Apriliens intelligens pour les guider dans la manière de semer & de recueillir. La légèreté, ou le desir de changer de domination, ou peut-être les deux causes réunies, portèrent successivement plusieurs Sarcosiens à venir me demander d'aller se réunir à leurs compatriotes, & de les recevoir au nombre de mes sujets.

Suivant le principe de Sir Charles, qu'il ne faut qu'un maître dans un Etat, un général dans une armée, un père dans une famille, je résolus d'augmenter mes forces, pour que rien ne pût balancer mon pouvoir. J'ajoutai cinquante hommes

de plus par compagnie à mon régiment des gardes, ce qui le porta à neuf cents hommes; je créai un corps de troupe légère de douze cents hommes, composé de jeunes gens de dix-huit à vingt ans, qui devoient être armés d'une épée, d'une paire de pistolets & d'un javelot, dont le fer auroit deux pouces de longueur de plus que celui des piques en usage à Aprilis. Non content de cela, j'ordonnai qu'il feroit levé un corps de deux mille cinq cents hommes fur le pied de la milice, qui devoient être partagés en cinq bataillons, & se rendre une fois par mois à une des principales villes qui feroit la plus proche de leur demeure, pour y apprendre l'exercice & y faire l'apprentissage de tout ce qui pouvoit être relatif au service. Je me trouvois par cette augmentation, avoir six mille cent hommes de troupes réglées, & deux mille cinq cents de milice; en tout huit mille six cents fantassins prêts à marcher au premier ordre.

Le commerce s'étoit fait jusqu'alors dans l'intérieur du Royaume d'une façon très-arbitraire ; l'Aprilien agricole se trouvoit toujours la dupe de l'Aprilien industrieux vivant du fruit d'un métier. Après avoir fixé le prix que les denrées devoient en tout temps avoir dans les marchés, je créai cinq charges sous la dénomination de *conservator*, qui devoient réunir les fonctions de Juge de paix à celle d'Intendant. J'en pourvus les fils des principaux mariniers de l'Industry, qui furent James Parkinson à Charles Hire, Thomas Jebb à Burnel, William Hogg à Spingle, François Billington à Cuningam, & John Chapman à Jarvis. Ils devoient assister à tous les marchés, qui se tiendroient deux fois par semaine, prononcer en première instance, assistés du Gouverneur, de tous les différends qui pourroient naître dans leurs départemens respectifs, me réservant le droit de juger en dernier ressort lorsqu'une cause seroit d'une nature assez grave pour que l'appel en fût fait à mon Tribunal.

Pour mettre encore plus d'ordre, & avoir des Etats qui me fiſſent connoître au juſte le dénombrement du Royaume, je nommai à cinq nouvelles charges ſous le titre de Préfet, des perſonnes dont la capacité m'étoit connue. Ils devoient réſider dans les villes, & placer un homme sûr dans chaque bourgade qui tiendroit un compte exact des mariages, des naiſſances & des morts, dont la liſte lui ſeroit envoyée tous les mois pour être couchée ſur ſon regiſtre ; il fut publié un réglement, qui enjoignoit à chaque famille d'inſtruire le Préfet ou ſon prépoſé du nombre dont elle étoit compoſée, & de le prévenir par la ſuite des accroiſſemens ou des pertes qu'elles feroient. Copie des cinq regiſtres devoit être remiſe à la fin de chaque année au Gouverneur de Charles Hire, pour que d'un coup-d'œil je puſſe être aſſuré du nombre d'individus dont mon Royaume étoit compoſé.

CHAPITRE XXXIV.

Retour du vaisseau Espagnol à Aprilis, qui vient y décharger sa cargaison, & amener quelques ouvriers.

1771 & 1772.

A la fin de Décembre, le bâtiment la Nostra Signora della Satisfactione, absent depuis dix-huit mois, parut à la vue de Charles Hire arborant le signal dont nous étions convenus, auquel il avoit joint celui de détresse. Le vigilant John, après m'en avoir fait prévenir, mit à la voile sur le Royal George, & se fit suivre en partant de plusieurs canots à rames qui remorquèrent le vaisseau Espagnol, & le firent mouiller en sûreté.

Le Capitaine me raconta qu'il y avoit trois semaines qu'il n'étoit occupé qu'à chercher mon île sans pouvoir la trouver; ayant cru la reconnoître il y avoit cinq à six jours, il s'étoit mis à louvoyer, en

exposant au haut du grand mat le pavillon que je lui avois indiqué; surpris de ne voir venir personne à son bord, il avoit voulu faire descendre du monde à terre pour prendre langue; mais au moment que sa chaloupe en approchoit, une multitude de femmes armées d'arcs & de fourches avoient lancé sur ses gens une si forte grêle de pierres & de flèches, qu'ils avoient été obligés de retourner sur leurs pas. Ne sachant plus que faire, le scorbut qui étoit sur son vaisseau le mettant hors d'état de manœuvrer, il avoit eu de la peine à remettre à la voile, & il alloit reprendre sa route pour retourner sur les côtes de l'Amérique, lorsqu'il avoit reconnu l'île de Sarcosa à dix lieues à l'est de celle où on l'avoit si mal accueilli; le vent le poussant entre cette île & Aprilis, il avoit heureusement été apperçu par les canots qui étoient venus l'aider à gagner le mouillage.

Il ne lui restoit plus que trois vaches & un taureau, deux jumens & deux éta-

lons, quatre brebis & un bélier, de près de ſoixante bêtes à corne qu'il avoit embarqué. Quoique j'eus l'air d'être mécontent du petit nombre de beſtiaux qu'il avoit, j'eus toutes les peines du monde à contenir ma joie en me voyant poſſeſſeur de ceux qui lui reſtoient. Il me remit deux grandes caiſſes où il avait planté des cannes de ſucre & des ceps de vigne, & pluſieurs ſacs remplis de graines de café, de melons, de lentilles & différens légumes; ſix grandes glaces, douze caiſſes de papier blanc, dix d'étoffes de ſoie de pluſieurs couleurs pour être employés au Théâtre, vingt ballots de groſſe toile, cent cinquante caiſſes de ſavon, autant de bougies, trente barriques de vin, ſix de ſucre, ſix barrils d'eau-de-vie, quarante de poudre, douze d'huile d'olive, & ſept de couleurs; il joignit à cela une truie & trois petits cochons, deux cents têtes de volaille, quatre paires de pigeons & une paire d'oie.

De tous les ouvriers dont je lui avois

indiqué le besoin, il n'avoit pu en amener que cinq ; un fondeur d'or, un metteur en œuvre, & trois tailleurs de pierre, encore étoient-ils tous Espagnols. Je ne les reçus qu'après leur avoir fait subir un examen rigoureux, qui me tranquillisa sur leur santé ; je commençai par poser une garde de vingt hommes vis-à-vis l'endroit où mouilloit le vaisseau, & je déclarai au Capitaine que personne de son équipage ne mettroit les pieds à terre qu'ils n'eussent une sentinelle à leur suite. Je craignois que ces nouveaux venus ne communiquassent à quelqu'Aprilienne ce fléau destructeur (*e*) qui a fait tant de ravage en Europe, & dont je voulois ga-

(*e*) Jamais précaution ne fut plus sage ; & s'il étoit possible d'établir un Lazaret à l'entrée de toutes les grandes villes en Europe, où on retiendroit jusqu'à parfaite guérison ceux dont la santé seroit équivoque, on parviendroit à extirper avec le temps jusqu'à la racine d'un fléau qui afflige si cruellement l'humanité, en affoiblissant les organes de la génération.

rantir les habitans de mon île. Les femmes, quelques ſages qu'elles fuſſent, avoient tant d'inexpérience, que je crus ne pouvoir trop multiplier les précautions qui remédioient à un pareil danger.

Je donnai ſix jeunes gens pour apprentif à chacun des ouvriers Eſpagnols, en leur preſcrivant de montrer leur métier avec douceur à ceux que j'avois choiſis pour l'apprendre. Je tranſplantai dans mon propre jardin les cannes & les ceps de vigne, & je fis ſemer dans un champ toutes les graines que je venois de recevoir; quant aux beſtiaux, on ſe doute bien de l'attention que j'eus de veiller à leur conſervation, & de ma vigilance à ſurveiller ceux qui en furent chargés : j'avois déjà une douzaine de matouchis auſſi familiers que des animaux domeſtiques, & près de cent dans mes deux parcs.

En faiſant multiplier ces différens quadrupèdes, j'étois à même de pouvoir, dans une dixaine d'années, procurer une

heureuse abondance aux habitans d'Aprilis. Les graines que j'avois semées, en offrant un nouvel objet de culture, servoient en attendant à garnir nos jardins potagers. Je me hâtai d'envoyer cinquante volailles dans chacune de mes quatre villes de province, en indiquant au Conservator la distribution qu'il devoit en faire, pour qu'on s'occupât à les multiplier.

Je fis le compte du Capitaine Espagnol ; d'après nos conventions, il lui revenoit cinq mille livres sterling, en outre des six mille provenans du montant des marchandises qu'il m'avoit vendues. Les onze mille livres lui furent remis en lingots, & j'en joignis quinze cents autres pour former la somme ronde de cent mille écus, afin de l'engager de plus en plus à faire une seconde tentative pour revenir à Aprilis avec la même cargaison. Ma générosité fut à pure perte ; car je ne l'ai plus revu, soit qu'il ait fait naufrage, soit, comme j'eus lieu de le présumer, par la visite hostile que je reçus quelque

temps après qu'il ait été trahi par quelqu'un de son équipage (*f*).

Desirant rendre aux Espagnols le séjour d'Aprilis aussi agréable qu'il m'étoit possible, je fis donner successivement plusieurs Opéra comiques suivis de ballets pantomimes. L'état où parurent nos danseurs fit un tel effet sur des gens qui avoient passé long-temps sur la mer, que la plupart d'entre eux trouvant à leurs goûts le climat & les usages du pays, me demandèrent la permission de s'établir à Charles Hire. Le Capitaine se seroit bientôt trouvé seul à son bord, si j'avois voulu les écouter ;

(*f*) Cela ne pouvoit être autrement ; un secret ne peut être gardé fidèlement par quarante personnes, qui ont chacune un intérêt plus ou moins grand de le divulguer. Du moment que Sir George ne pouvoit se contenter des productions indigènes de son île & de celles qu'il y avoit naturalisées, il devoit s'attendre, en cherchant à se les procurer, d'attirer sur lui & sur son Royaume des ennemis nombreux. *Note de l'Editeur.*

mais

mais leur départ m'étant plus utile que leur présence, je les refusai sous différens prétextes ; ils souffrirent pendant deux mois le supplice de Tantale, ma vigilance ayant toujours empêché qu'ils n'eussent aucune communication avec les Apriliennes, d'ailleurs trop prévenues pour ne pas les éviter.

Les Officiers, à qui je fis diverses questions sur leur route, me dirent qu'ils me croyoient à trois cents lieues de la Terre de Feu, sans pouvoir rien fixer de positif sur la situation d'Aprilis. J'avois plus d'une raison de m'en supposer à une distance plus grande (*g*), & le temps seul pouvoit me donner sur ce point des lumières que je brûlois d'acquérir. Le Capitaine, après m'avoir promis qu'il reviendroit dans un

(*g*) Cela n'est pas douteux ; mais puisque Sir George nous a paru avoir des raisons pour ne pas donner une situation exacte de son Royaume, il ne faut pas être surpris qu'il en cache la latitude, & cherche à nous donner le change sur sa véritable position. *Note de l'Editeur.*

an, s'éloigna avec empressement d'un lieu où il se promettoit de faire une fortune d'autant plus considérable, que n'y rencontrant aucune concurrence, il donnoit à ses marchandises telle valeur qu'il jugeoit à propos.

Je n'eus point de peine à marier mes cinq nouveaux ouvriers; ils épousèrent des Anglo-Apriliennes, & furent incorporés dans la colonie dont ils devenoient membres. Les deux orfèvres furent chargés de refondre toute ma vaisselle d'or & d'argent; & ayant à cœur de récompenser par une décoration extérieure ceux des Apriliens qui auroient fait preuve de mérite, je fis frapper plusieurs médailles d'or pour leur être distribués. Un côté représentoit la ville de Charles Hire éclairée par le soleil levant, avec la légende: *Sol nascens luxit Charles Hiro, anno Domini* 1750. Sur le revers on lisoit autour d'une corne d'abondance: *Virtutis & industriæ premium*. J'en remis une à chacun des Gouverneurs de mes

villes, au Commandant de mon régiment des gardes, & aux quatre Anglois compagnons de mon naufrage, qui depuis leur arrivée à Apriffs, s'étoient rendus plus utiles de jour en jour. Je décorai de la dixième un jeune Aprilien qui, après avoir fait des progrès étonnans dans le dessin, montroit pour la Peinture des dispositions particulières. Un large ruban bleu passé en sautoir tenoit la médaille suspendue sur la poitrine; j'excitai par-là l'émulation générale, en annonçant que toutes les personnes qui, par leur industrie dans la perfection d'un métier quelconque, se distingueroient de leurs compatriotes, pourroient prétendre à cette marque honorable de la reconnoissance publique & de la bienveillance du Souverain.



CHAPITRE XXXV.

Tournée dans l'île Aprilis, & description de chaque ville.

1771.

QUOIQUE j'eusse le plus grand desir de connoître l'île à l'est de Sarcosa, où le Capitaine Espagnol avoit été si mal reçu en voulant y aborder, je remis les éclaircissemens que je souhaitois acquérir à mon retour d'un voyage que je projettois dans toutes les parties habitées de mon Royaume. Cependant la réflexion que ni lui, ni aucun des gens de son vaisseau, n'avoient apperçu aucun homme sur le rivage, mais seulement des femmes armées, irrita ma curiosité, & me fit expédier deux Anglo-Apriliens fort intelligens, pour obtenir des Caciques Bartoucha & Pratimola quelques détails plus circonstanciés à ce sujet.

Au mois de Mai, je me mis en route accompagné de cent gardes pour parcourir

toute l'île. Une rivière navigable me transporta dans la même journée à Burnel ; j'eus le plaisir de jouir pendant tout le chemin de la vue des deux rives qui m'offroient de toute part une culture si soignée, que je ne pouvois la comparer, dans beaucoup d'endroits, qu'à celle du potager le mieux entretenu ; de temps en temps des plaines immenses semées en maïs., en pommes de terre & en yames, me paroissoient de vastes tapis de verdure, & par-tout le parfum de mille fleurs différentes répandoient dans l'air les odeurs les plus suaves.

J'eus la fantaisie en route de m'arrêter auprès de cet ancien Temple du soleil dont Sir Charles m'avoit parlé, & qui étoit le seul qui subsistât en entier dans l'île : je le trouvai encore en très-bon état ; un vieillard dont la barbe descendoit jusqu'à la ceinture s'étoit avancé au-devant de moi, suivi de dix à douze espèces de Derviches, ils me demandèrent ma protection pour l'entretien de la demeure de

l'aſtre lumineux dont ils deſſervoient le ſanctuaire. J'eus de la peine à leur faire bien comprendre, que l'emploi le plus utile qu'ils pouvoient faire de leur temps pour être agréable à leur dieu, ſeroit, au lieu d'importuner les paſſans, de faire beaucoup d'enfans à leurs femmes, de veiller à la conſervation de leurs familles, & de travailler conſtamment à la terre, qui ne reproduiſoit ſans ceſſe que par la chaleur que cet aſtre bienfaiſant répandoit ſur elle; que le temple d'ailleurs ne menaçoit pas ruine, & que quand cela arriveroit, je leur ferois connoître mes intentions. Je ne ſais s'ils furent contens de ma viſite; car ſi j'en dus juger par leur air, il ne me laiſſa voir que de l'étonnement.

Le Gouverneur Auguſtus Burnel me reçut à mon arrivée à la tête de ſa garniſon; dès le lendemain, je parcourus tous les quartiers de la ville, & je m'apperçus avec la plus grande ſatisfaction qu'un air d'aiſance y régnoit de toute

part. La propreté étant une des vertus favorites des Apriliens, il avoit été facile de l'entretenir parmi eux, & la blancheur de leur habillement, en flattant singulièrement la vue (*h*), avoit encore le mérite de ne point la fatiguer par son uniformité : c'est un des grands avantages que le blanc a sur toutes les autres couleurs. La rivière qui traversoit Burnel, plantée d'arbres des deux côtés, formoit une promenade d'autant plus agréable, que le voisinage de l'eau y entretenoit une continuelle fraîcheur.

La ville renfermoit aux environs de vingt-six mille ames, & par son étendue pouvoit figurer avec une de celles du troisième ordre en Europe. Le Conservator, dont on me fit le plus grand éloge, reçut une médaille d'or en récompense de son

(*h*) Tout un peuple vêtu de blanc doit faire un très-bel effet, à en juger par celui que produisent dans les promenades la plupart de nos jolies femmes qui ont adopté cette couleur.

zèle à remplir les devoirs de sa charge. Je fus affable envers tout le monde; & en parcourant les différens atteliers, je distribuai des gratifications, donnai des encouragemens, & promis des marques de ma bienveillance à tous ceux dont on me feroit par la suite une mention avantageuse; les rues ayant dans le milieu une rangée de gros arbres comme à Charles Hire, étoient remplies de petits enfans des deux sexes qui jouoient à l'ombre, & qui ne se disputoient jamais; chaque père de famille, souverain dans sa maison, partageoit avec ses femmes les peines & les agrémens du ménage au milieu de sa joyeuse postérité.

Après avoir séjourné dix jours à Burnel, j'en partis pour me rendre à Springle, distante de vingt-deux milles; il fallut faire cette route sur les épaules de dix Apriliens, porté à la mode du pays sur une espèce d'Ottomane couverte de rideaux de mousseline, où M. Burnel se plaça à côté de moi. Cinq autres voitures de ce

genre me suivoient, où étoient les gens de ma maison & le Commandant de ma garde, dont la troupe marchoit en avant; au milieu du jour la chaleur devint si excessive, que nous fûmes forcés de faire halte à l'entrée d'un bois & d'y camper: nous ne pûmes nous mettre en marche que le lendemain à cinq heures du matin, & arrivâmes entre dix & onze à Springle.

Cette ville, beaucoup moins considérable que la première, ne contenoit guère plus de dix-huit mille ames; mais sa situation pittoresque m'en auroit fait préférer le séjour à celui de la Capitale. Placée en amphithéâtre sur la pente douce d'une colline, elle formoit un triangle, dont la maison du Gouverneur, située dans l'endroit le plus élevé, se trouvoit un des points qui répondoit à droite & à gauche aux deux extrémités de la ville, où six allées d'arbres présentoient une promenade qui réunissoit tous les habitans dans leurs momens de loisir. Une très-petite rivière, mais suffisante à l'usage public, serpentoit

à un quart de mille, & arrosoit la campagne fertile qu'elle traversoit : tout m'y parut, comme à Burnel, dans l'état le plus heureux; les maisons entretenues avec soin, les citoyens occupés & contens, l'union la plus grande régnant entr'eux, & la satisfaction brillant sur les traits de tous.

Un parent assez proche de l'ancien Roi de l'île, à qui je fus faire une visite qu'il croyoit lui être légitimement due, m'ayant demandé avec assez de hauteur une médaille pareille à celle que portoit M. Springle, je fus sur le point de le refuser sèchement; mais persuadé que la douceur gagne plus aisément les hommes que la dureté, qui souvent ne sert qu'à les irriter, je lui en promis une, en l'assurant que l'objet de ma visite n'avoit été que pour lui en faire l'offre. Flatté de cette déférence, il vint le jour suivant me voir; & desirant mettre de l'appareil à la nouvelle décoration dont je voulois l'honorer, j'ordonnai que toute la garnison se mît

ſous les armes, & après trois décharges que firent mes cent gardes, je lui paſſai autour du col un large ruban, au bout duquel pendoit la médaille, objet de ſes deſirs. Un magnifique repas, dont on lui fit les honneurs, le rendit ſi fier & ſi content, que j'eus de la peine à lui perſuader de ne pas me ſuivre dans ma tournée, où il vouloit abſolument m'accompagner.

Quelques jours après, je partis pour Jarvis, ſituée à quarante-cinq milles au nord; nous nous arrêtâmes une journée entière à dix milles de Springle, dans un gros bourg où il pouvoit y avoir trois à quatre mille habitans. J'y réunis les principaux Apriliens du voiſinage, pour me plaindre de la négligence avec laquelle la campagne étoit cultivée dans tout le canton; un d'entr'eux, au contraire, qui donnoit tous ſes ſoins à entretenir ſes champs daus le meilleur état, reçut publiquement une médaille en récompenſe; & pour lui donner une nouvelle preuve de ma ſatisfaction, je le nommai Gou-

verneur de son village, qui se trouvoit dans le département de M. Springle ; je le fis manger avec moi, & le comblai d'amitié devant tous ses voisins, à qui je fis mille reproches de leur paresse & de leur négligence.

Nous arrivâmes le sixième jour à Jarvis, bâtie sur un des bords d'une très-grande rivière qui formoit un coude dans cet endroit ; sa population ne montoit qu'à seize mille ames, mais la civilisation étoit portée à un point étonnant. Le vieux Jarvis, qui avoit eu les mêmes goûts que Sir Charles, & qui lui avoit été d'un si grand secours pour créer le Spectacle de Charles Hire, n'avoit point négligé celui qu'il avoit formé dans son Gouvernement ; son fils, héritier de son amour pour les arts, s'occupoit chaque jour à les perfectionner. On ne représentoit que de mauvaises farces à Burnel & à Springle ; mais à Jarvis la danse & le chant étoient presqu'au même point que dans la Capitale. Un ballet entr'autres,

dont le sujet étoit Pigmalion amoureux de sa statue, me fit voir au naturel la plus belle femme qu'il y eût peut-être au monde. Agée de dix-sept ans, elle avoit cinq pieds six pouces de hauteur, & étoit faite dans les plus exactes proportions. Après avoir été animée par le feu du ciel, son Amant la couvrit d'une mousseline extrêmement claire; les Graces vinrent la couronner de fleurs, & Terpsicore lui montra une danse qu'elle exécuta parfaitement.

Les soins de M. Jarvis ne s'étoient point bornés aux choses agréables; la filature étoit aussi perfectionnée dans son Gouvernement, & on me présenta des pièces de mousseline aussi belles que celles qui viennent de l'Inde. A un mille de la ville, il avoit fait clore un parc où il avoit enfermé plusieurs matouchis, qui s'augmentoient par un grand nombre de petits, que des gens qu'il récompensoit lui amenoient de la campagne aussi-tôt que les femelles avoient mis bas: tout avoit prof-

péré sous les yeux du fils comme sous ceux du père, & je ne cessois de m'épuiser en éloge sur le zèle qu'il employoit dans son administration. Le Conservator John Chapman reçut une médaille pour l'engager à suivre de plus en plus le modèle qu'il avoit sous les yeux dans la personne du Gouverneur.

La rivière passant à Cunigam avant d'aller se jetter dans la mer, je m'embarquai avec tout mon monde sur une vingtaine de canots qu'on avoit préparé pour nous y transporter; le courant étant trop fort, nous fîmes soixante milles dans un jour en allant toujours plus au nord, & débarquâmes très-heureusement à cette dernière ville de mon Royaume, située à un demi-mille de la mer. Plus peuplée que Jarvis, elle jouissoit aussi d'un plus grand avantage; le poisson de mer & de rivière procuroit aux habitans une abondance & des douceurs dont ils pouvoient jouir toute l'année: vingt mille personnes au moins y vivoient dans l'aisance. J'avois craint

que la pêche ne leur fît négliger la culture ; mais je m'apperçus avec plaisir que quoiqu'elle ne fût pas aussi bien soignée que par-tout ailleurs, elle ne laissoit pas que d'être dans un état florissant.

Eu égard à son éloignement de la Capitale, j'engageai M. Cumingam à doubler le nombre de troupes qu'il avoit en garnison, en le portant à mille hommes. Comme sa situation l'exposoit à une descente, je voulus prévenir ce danger, en y laissant vingt hommes de ma garde qui devoient montrer chacun à dix Apriliens les manœuvres & l'exercice à feu, leur promettant d'envoyer incessamment des fusils pour armer leur petite troupe, dont je donnai le commandement à un des jeunes frères du Gouverneur. Ces deux cents fusiliers & les mille hommes de la garnison, joints aux cinq cents piquiers de la milice de la province, me parurent suffisans pour mettre la côte à l'abri de toute insulte.

Après dix-huit jours d'une route qui

ne m'offrit rien de remarquable, & qu'il fallut faire à travers les bois & quelques plaines très-cultivées, je revins à Charles Hire, dont j'étois absent depuis deux mois. La joie publique se manifesta à mon arrivée d'une manière qui me prouva l'amour que toute la ville avoit pour moi. Je fis des remercîmens au vieux Jarvis, en lui témoignant combien j'avois été satisfait des soins qu'il avoit apportés pour faire participer les habitans de Jarvis à tous les agrémens qu'on pouvoit rencontrer dans la Capitale, & pour avoir encouragé l'industrie dans toutes les branches de son administration. Le zèle de son fils, qui s'étoit toujours soutenu, m'annonçoit encore des améliorations qui ne pouvoient s'opérer qu'en continuant de marcher sur les traces d'un père si estimable.

Edouard Burnel, à l'âge de soixante-neuf ans, mourut quelques jours après; trois matelots & M. Jarvis étoient les restes de cent personnes qui avoient fait naufrage à Aprilis trente ans auparavant;

ils laiſſoient tous enſemble de leurs différentes femmes quatre mille deux cents dix-huit enfans ou petits-enfans, nombre qui paroîtra ſans doute prodigieux, ſi l'on ne réfléchit pas qu'ils avoient eu à-la-fois pluſieurs épouſes dont la fécondité faiſoit toute l'ambition. Parmi toutes les inſtitutions que nous devions à la ſageſſe de Sir Charles, la plus louable, à mon avis, étoit celle qui faiſoit dépendre la conſidération dont jouiſſoit une femme du plus ou moins de ſujets qu'elle donnoit à l'Etat. Une famille nombreuſe, bien loin d'inquiéter les mères, ajoutoit à ſa félicité & aux égards qu'on avoit pour elle; tous les enfans au-deſſus du nombre de ſix, & pluſieurs ſe glorifioient d'en compter juſqu'à dix-huit, étoient élevés & entretenus aux dépens du tréſor royal, qui ſe chargeoit enſuite de leur établiſſement (*i*).

(*i*) Rien n'eſt certainement ni plus ſage, ni mieux vu; faire dépendre la conſidération dont jouira une femme du nombre plus ou moins grand de ſujets qu'elle fournira à l'Etat, eſt le

CHAPITRE XXXVI.

Voyage à l'île de Pullqsin, détail sur cette île, passion que Sir George inspire à la Reine.

1772.

Les deux Apriliens que j'avois envoyé pendant mon absence, prendre des informations sur les habitans de l'île qui étoit dans le voisinage de Sarcosa, m'apprirent

---

moyen le plus propre de favoriser la population. Combien voit-on de familles anciennes dont les noms ne sont plus que dans l'histoire, & qui se seroient perpétuées jusqu'à nos jours, si leurs ancêtres n'eussent été retenus par la crainte d'une famille trop nombreuse ? Un artisan forcé de vivre du fruit de son travail, qui tremble d'avoir beaucoup d'enfans, est à demi excusé par la modicité de sa fortune ; mais l'homme riche qu'une pareille crainte retient, montre l'égoïsme le plus condamnable, & malheureusement le plus connu. Ce vice est encore à naître à Aprilis. *Note de l'Editeur.*

qu'elle étoit gouvernée par une femme qui y régnoit despotiquement : l'usage de ce peuple étoit différent de celui de toutes les contrées du monde ; le sexe féminin y avoit pris un tel empire, que les hommes soumis en esclaves aux volontés de leurs épouses, n'avoient d'autre occupation que de travailler à la terre, & de se parer pour plaire à leurs belles maîtresses. Les armées n'étoient composées que de femmes, la Reine ne formoit son conseil & n'admettoit aux premières places de son Royaume que ses favorites ; les femmes y étoient en un mot ce que les hommes sont par-tout ailleurs.

Curieux de plus en plus de connoître un Gouvernement aussi original, je fis prier mes deux alliés de faire tous leurs efforts pour me mettre à portée de voir ce peuple, dont les bisarres coutumes me présentoient l'idée du monde renversé. Je reçus la nouvelle, quelque temps après, que la Reine qui s'appelloit Rasilina, fut tout ce qu'on lui avoit dit d'extraordi-

naire à mon ſujet, paroiſſoit flattée que je vouluſſe aller la viſiter; ſur-le-champ je la fis prévenir par Bartoucha, que je me préparois à me rendre inceſſamment auprès d'elle.

Au commencement de Septembre, je m'embarquai ſur le Royal George, dont John avoit le commandement, accompagné des douze principaux Anglo-Apriliens; & pour donner une haute idée de ma puiſſance à ce peuple d'Amazones, je conduiſis avec moi toute la muſique de mon régiment des gardes, une partie de celle du ſpectacle, & ſix cents fuſiliers qui furent portés ſéparément dans une trentaine des plus grands canots que nous euſſions.

Nous nous arrêtâmes chez Bartoucha, d'où nous nous remîmes en route pour l'île de Pulloſin, où nous abordâmes de bonne heure avec aſſez de difficulté. Je fis former à la deſcente un bataillon quarré à mes gardes; je plaçai ſur les côtés les tambours, les fifres, les haut-bois, les

baſſons & les cors ; les drapeaux étoient au centre, & moi entouré de mes Officiers & précédé de vingt-quatre pages, j'attendis à la tête des troupes que les courriers que j'avois expédiés à la Reine vinſſent m'apprendre ce que j'avois à faire.

Plus d'une heure après, Raſilina parut elle-même portée par douze hommes ſur un trône d'or ; elle avoit à la main une fourche du même métal à trois branches, reſſemblant aſſez au trident de Neptune. Une douzaine de jeunes femmes aux trois quarts nues, armées d'arcs & de flèches, étoient auprès d'elle, portées de même ſur des trônes de différentes couleurs ; deux à trois mille jeunes filles armées de fourches, dont la pointe étoit garnie d'or, ſuivoient à pied dans le plus grand ſilence.

Auſſi-tôt que la Reine fut à une portée de fuſil, les tambours ſe firent entendre ; & m'étant apperçu que faiſant arrêter ſa troupe, elle s'approchoit ſeulement avec ſes douze compagnes, par une manœuvre

qui se fit rapidement, je rangeai mes gardes sur deux lignes; alors, accompagné de mes pages, & précédé par toute ma musique, je m'avançai à sa rencontre: elle parut entendre avec plaisir le son des instrumens; car leur ayant fait signe de se taire lorsque je fus près d'elle, elle en témoigna du regret.

Rasilina avoit des vêtemens légers qui défendoient assez mal la pudeur; ses dames d'honneur étoient vêtues de même, avec la différence qu'elles n'avoient point, comme la Reine, un long manteau de toile de coton parsemé d'étoiles d'or; une espèce de demi-lune qu'elle avoit sur la tête lui donnoit l'air d'une Diane entourée de ses Nymphes; les femmes qui étoient auprès d'elle portoient toutes des carquois sur leurs épaules. La langue Aprilienne étant celle des trois îles qui formoient l'Archipel, je n'eus pas de peine à me faire entendre; & mon compliment, en la flattant beaucoup, lui inspira pour moi les sentimens les plus affectueux.

Elle m'engagea à monter avec elle dans son bliras (nòm qu'elle donnoit à sa voiture); je fis dire à mes gardès de me suivre de loin, & quarante hommes seulement étant restés pour veiller sur nos chaloupes, les autres marchèrent en bon ordre au son des fifres & des tambours. Chacune des femmes de la suite de Rasilina s'empressa de faire asseoir auprès d'elle les Officiers & les Pages qui m'escortoient, & ma musique marcha en avant jouant les airs les plus agréables. Nous traversâmes de cette manière entre une haie de quatre mille Amazones armées de fourches, une avenue de près de deux milles qui nous conduisit au palais de la Reine, au milieu des acclamations de la foule qui se précipitoit sur notre passage.

Les hommes dans cette île n'ayant ni vices ni vertus, s'occupoient plus à peindre leurs visages & à tresser leurs cheveux, qu'à songer à sortir de la vile dépendance où ils étoient réduits; toutes les femmes avoient la gorge découverte, & presque

toutes l'avoient fort belle. Rafilina ne cédoit en rien à aucune de ses sujettes ; la couleur vive & animée de son teint, plus blanc que celui des autres femmes que nous vîmes à sa Cour, ses superbes cheveux blonds qui descendoient jusqu'à ses genoux, ses grands yeux bleux couronnés de sourcils noirs, & sa démarche noble, nous causoient un juste ravissement. Son palais, qui n'étoit composé que d'un rez-de-chaussée partagé en plusieurs pièces de file assez mal distribuées, mais encore avec plus de goût que je ne m'y serois attendu, étoit rempli de fleurs qui répandoient une odeur douce, & dont les couleurs variées flattoient agréablement la vue.

Nous nous étions assis sur des carreaux de plume ; & pendant que mes Pages déployoient les présens que j'apportois à la Reine, je dévorois des yeux les attraits répandus dans toute sa personne : trois pièces de taffetas rose, deux bleu de ciel, une lilas, provenans de la pacotille de

la Noſtra Signora, & ſix de mouſſeline brodée fabriquée dans nos atteliers, furent tout ce que je pus lui offrir. Le roſe l'enchantoit; elle en approchoit la fleur, & comparoit avec étonnement la reſſemblance de leur couleur. Sa vivacité ne lui permettoit pas d'achever une phraſe; elle faiſoit mille queſtions à-la-fois, & malgré toute ma promptitude je ne parvins jamais à pouvoir répondre à aucune. La joie qu'elle faiſoit paroître, & dont l'excès ne peut ſe rendre, étoit celle d'un enfant à qui on accorde des joujoux pour l'occuper quelques minutes; elle plioit & déplioit alternativement chaque étoffe, les quittoit pour me ſerrer la main, & bientôt après les reprenoit de nouveau pour en admirer le tiſſu, & les parcourir des yeux l'une après l'autre.

Ce fut dans un ſalon de verdure formé par pluſieurs gros arbres, dont le feuillage ſerré élevoit une voûte impénétrable aux rayons du ſoleil, que cinquante filles jeunes & belles n'ayant pour tout vêtement qu'une

couronne & une ceinture de fleurs, nous ſervirent un fort mauvais repas. Comme j'avois prévu ce qui nous arriveroit, j'avois fait apporter des proviſions qui pensèrent n'être utiles qu'à mes gardes, n'ayant oſé par décence les faire ſervir. Nous étions une trentaine aſſis autour d'un vaſte tapis de verdure; ſix hommes parés avec une honteuſe & ridicule affectation, que j'appris être les humbles époux de Raſilina, les douze femmes de ſa compagnie, trois des MM. Cumingam, deux des MM. Burnel, quatre des MM. Springle, M. Jarvis l'aîné, un de ſes frères & moi, formions les convives de ce banquet, où les yeux & l'odorat étoient les ſeuls ſens qui fuſſent ſatisfaits; la manière dont le poiſſon & le gibier étoient apprêtés ne nous engageant pas beaucoup à y toucher.

Dans l'entre-deux de chaque arbre qui étoit autour de nous, il y avoit alternativement un baſſin d'une eau fraîche & limpide, ou des touffes de fleurs en corbeille; la muſique du régiment égaya

d'autant plus le feftin, que fans un très-ample pâté de gibièrs que MM. Burnel eurent le courage d'aller enlever à l'appétit de nos gens, & de préfenter à Rafilina, nous nous ferions fort mal trouvés de fon invitation ; mais chacun, au bruit des inftrumens, en ayant dévoré une large portion, le pâté, tout vafte qu'il fembloit au premier coup-d'œil, difparut bientôt de deffus la table.

La promenade où la Reine nous conduifit en nous levant, étoit une efpèce de labyrinthe couvert de liannes qui faifoient l'effet du chevre-feuille, & dont les fleurs & les fruits pendoient enfemble au deffus de nos têtes. Il fallut répondre à fes queftions fur l'Europe, qui me furprirent d'autant plus, que je ne concevois pas d'où elle pouvoit favoir qu'il exiftât de grandes nations à plufieurs mille lieues de chez elle ; je lui appris que deux naufrages fucceffifs nous avoient jettés fur les rivages d'Aprilis, où nous avions apporté les arts de notre patrie ; elle me parut defirer

avoir de plus grands détails ſur les merveilles & l'immenſe étendue des quatre parties du monde. Je lui promis de ſatisfaire ſa curioſité lorſqu'elle viendroit à Charles Hire, où elle m'annonça qu'elle comptoit ſe rendre ſous quelque temps; la ville où elle faiſoit ſa réſidence, & qui étoit la capitale de Pulloſin, n'avoit aucun édifice qui méritât ce nom: elle contenoit vingt mille ames; le reſte des ſujets, diſperſé dans l'île, ſe réuniſſoit en un nombre infini de petites peuplades de trois à quatre mille perſonnes.

La Reine étoit impatiente de me montrer en quoi conſiſtoit l'armée qu'elle tenoit toujours ſur pied, & m'engagea à lui dire mon ſentiment ſur la manière dont elle étoit formée. Nous ſortîmes, après pluſieurs détours, de cette promenade myſtérieuſe, & parvînmes à la grande place qui étoit du côté de la façade du palais; cinq à ſix mille jeunes perſonnes de dix-huit à vingt ans, armées de fourches, d'arcs & de flèches, n'ayant ſur elles que leurs

cheveux & leurs armes pour vêtement & pour parure, nous présentèrent le spectacle le plus propre à remuer les sens, & sans doute le plus étonnant qui ait jamais été offert à la vue d'aucun homme; elles manioient leurs fourches avec beaucoup de dextérité, & ayant tiré toutes à la fois leurs flèches en l'air, nous les vîmes en retombant décrire une parabole qui nous prouva qu'elles pouvoient atteindre très-loin lorsqu'elles se servoient de cette arme; toutes avoient le tein d'un brun clair, relevé par la noirceur de leurs cheveux qui flottoient sur leurs épaules. Rasilina souhaitoit que je fisse manœuvrer ma garde; mais je m'en excusai sur la lassitude où je supposois qu'ils étoient, voulant me réserver le plaisir de lui donner plus d'étonnement lorsqu'elle viendroit à Charles Hire.

Une rivière fort large, qui bordoit cette esplanade, avoit dans le milieu une petite île couverte d'arbres: la Reine desira que nous nous y rendissions avec ses femmes;

mais au moment où nous entrions dans de petits canots qui devoient nous y porter, elle m'annonça que je ne devois y être suivi d'aucun de mes Officiers. Ne voulant point témoigner de méfiance à une personne qui me faisoit mille caresses, je me soumis à sa volonté, & les douze femmes de sa suite nous accompagnèrent seules dans cette île enchantée; c'étoit, comme je l'appris bientôt, le lieu où Rasilina recevoit ses époux, ou plutôt ses amans, & nul mortel, sans s'exposer à une mort certaine, ne pouvoit y aborder.

Les fleurs les plus recherchées y étoient rassemblées avec soin autour de plusieurs berceaux odorans délicieusement ombragés; un vaste bassin occupoit le centre, & la Reine aimoit à y prendre le plaisir du bain. Que Rasilina me parut belle dans ce voluptueux moment! Quel homme eût pu résister à l'attrait enchanteur qui m'entraînoit vers elle! Le trouble & l'agitation de mes sens ne me permirent plus de réfléchir; le feu dévorant qui

circuloit dans mes veines avoit enflammé mon cœur, & se communiquoit avec violence à toutes les parties de moi-même. Les regards languissans de la superbe Reine m'enhardirent, & sa douce sensibilité mit le comble à mon bonheur.

O combien les hommes sont foibles, me suis-je écrié souvent, en me rappellant cette scène qui eut tant de charmes pour moi! L'être le plus insensible eût cédé à l'appas dangereux qui m'étoit offert; & quoique armé d'avance de résolution, je devins foible dès que l'occasion s'en présenta. Ivre encore d'amour, & tout plein de la félicité dont je venois de jouir avec tant de fureur, je donnai la main à la divinité qui avoit partagé mon délire, & nous rentrâmes dans la ville aux acclamations de toutes ses femmes.

Les habitans de Pullosin, comme ceux d'Aprilis, avoient, comme je crois l'avoir dit plus haut, le tein plus approchant du blanc que ceux de l'île de Sarcosa, & les femmes qui avoient soin d'elles, ressem-

bloient plutôt à des Eſpagnoles qu'à des mulatreſſes. La Reine, que j'appris par la ſuite être la petite fille d'une Hollandoiſe & d'un Pulloſinain, ſurpaſſoit en beauté & en blancheur toutes celles de ſon Royaume. La connoiſſance de ſon origine m'expliquoit la cauſe de l'extrême propreté que j'avois apperçue dans ſes appartemens, de divers uſages qui m'avoient ſurpris, & d'une certaine recherche dans la diſpoſition de mille choſes que j'y avois vues.

La tendre Raſilina verſa beaucoup de larmes au moment de nous ſéparer; la promeſſe que je lui fis de la viſiter ſouvent, & la facilité qu'elle avoit elle-même de venir à Aprilis, calmèrent ſa douleur. Nos ſermens mutuels de nous aimer toujours, mille & mille fois répétés, prolongèrent nos adieux; elle me tenoit étroitement embraſſé, & je n'avois plus aſſez de force pour m'arracher de ſes bras; tout le monde étoit embarqué, & j'étois preſque ſeul ſur le rivage, lorſque la

honte de montrer tant de foibleſſe aux yeux de ceux qui étoient encore autour de moi, me fit retrouver aſſez de courage pour me ſéparer de cette beauté enchantereſſe. La nuit étoit avancée lorſque nous partîmes; un ciel ſerein & un beau clair de lune nous permettant de faire route ſans danger, nous arrivâmes le lendemain à Charles Hire à quatre heures après-midi.

Je m'occupai pendant le trajet à réfléchir ſur tous les évènemens de cette mémorable & raviſſante journée; quelquefois je me réjouiſſois d'avoir gagné les bonnes graces d'une voiſine puiſſante, dont le Royaume, d'un tiers plus grand que le mien, me paroiſſoit contenir une plus grande quantité de mines d'or; car j'appris que preſque tout celui que nous recevions des mains des Sarcoſiens leur étoit apporté par les ſujets de Raſilina, à qui ils faiſoient part de nos productions; ſouvent je me repentois d'avoir cédé ſi facilement, & de n'avoir pas ſu contenir

la violence de mes desirs. Je craignois que la Reine venant à Aprilis, & n'ayant pas l'habitude de se contraindre, ne laissât soupçonner notre intelligence à mes épouses, qui en auroient ressenti le plus vif chagrin; mais en cela comme en toute autre chose, je laissai au temps & aux circonstances à me suggérer les moyens de prévenir l'effet de son indiscrétion, sans m'embarrasser l'esprit d'avance de tout ce qui pourroit s'en suivre.

CHAPITRE XXXVII.

Création d'un nouveau régiment, accroissement de la famille de Sir George, & préparatifs d'une fête pour l'arrivée de la Reine de Pullosin.

1773.

CE fut quelques jours après mon retour, que Fanni me donna un fils; ses trois sœurs, pendant que je m'occupois des préparatifs de la fête que je voulois

donner à Rasilina, mirent chacune au jour des nouveaux gages de notre union; Sara & Lucie eurent des garçons, & Charlotte une fille.

Mon arsenal se trouvant suffisamment garni de fusils, je formai un second régiment des gardes composé, comme le premier, de neuf compagnies de cent hommes chacune; la seule différence qu'il y eut entre les deux troupes se remarquoit dans l'ornement de leurs bonnets de poil de matouchi, l'une portoit une plaque en or & une plume rouge, & l'autre la plaque en argent & la plume bleue. Pour les mieux distinguer, j'ajoutai quelques jours après des bandoulières rouges aux premiers & bleues aux seconds. Outre que cela tranchoit mieux avec leur habillement de toile de coton blanc, ils en avoient encore meilleure grace lorsqu'ils étoient réunis en corps; chacun des gardes s'étant empressé de montrer l'exercice à un de ceux du second régiment, il fut en état de figurer avant l'arrivée de Rasilina. Le corps des

piqueurs de la garniſon de Charles Hire, de deux mille hommes, fut porté à trois mille; il y avoit près de quinze cents ſurnuméraires qui me facilitèrent cette augmentation; ce que je faiſois, dans l'intention de ſurprendre & d'amuſer la charmante Reine de Pulloſin, ne tarda pas à devenir d'une utilité que j'étois encore bien loin de prévoir.

Huit matouchis familiariſés depuis longtemps, & que j'avois fait dreſſer pour traîner un chariot couvert que j'avois commandé pour promener mes enfans, m'offroient un brillant attelage, & de nouveaux ornemens que je fis ajouter à cette voiture, rendirent propre à recevoir Raſilina à ſa deſcente.

François Wallis, fils du maître canonier de l'Induſtry, avoit par mon ordre travaillé à compoſer des fuſées; le vieux Jarvis, en lui faiſant faire pluſieurs eſſais ſous ſes yeux, étoit parvenu enfin à obtenir un demi-ſuccès qui, s'il ne fut pas plus complet tout de ſuite, nous permettoit

au moins d'espérer que nous perfectionnerions ce genre d'artifice. J'encourageai moi-même cet ouvrier à imaginer quelque moyen de diversifier ses feux, & d'ajouter des soleils & différens autres jets étincelans aux boîtes & aux fusées qu'il préparoit.

L'abondante récolte que nous avions eu l'année dernière, & celle que nous annonçoit la saison qui s'approchoit, en répandant la joie & la prospérité dans toutes les parties du Royaume, me donnoit la facilité de me livrer sans réserve aux apprêts d'une fête que je voulois rendre aussi agréable que variée. La Tragédie du Comte d'Essex, dont j'avois achevé la traduction en langue Aprilienne, pour que tout le monde pût en goûter la représentation, fut heureusement prête pour le jour que j'avois marqué. Les troupes nouvelles manœuvroient matin & soir, & déjà la plus grande précision accompagnoit tous leurs mouvemens : les choses allant au gré de mes desirs, je me

livrai aux ſoins de mon Royaume, en attendant l'arrivée de Raſilma.

Le temple que j'avois fait conſtruire dans la place neuve venoit d'être achevé en deux ans de temps, & les travaux du canal qui devoit conduire l'eau dans le réſervoir touchoient à leur perfection. Je me hâtai de faire bâtir un magaſin immenſe qui devoit ſervir de grenier pour toute la Colonie; j'avois déjà un aſſez grand nombre de tailleurs de pierre, & une quantité conſidérable de briques; le bois de charpente fut préparé pendant qu'on creuſoit les fondemens de cet édifice, qui devoit avoir ſoixante & dix toiſes de large ſur cent quarante de profondeur.

Les Sarcoſiens à qui j'avois donné un établiſſement à l'embouchure de la rivière qui, paſſant près de Charles Hire, alloit enſuite traverſer Burnel, commençoient par mes ſoins, & l'exemple de quelques familles Apriliennes qui s'étoient réunies à eux, à jouir d'une aiſance qui leur avoit

été inconnue dans leur patrie. Plusieurs de leurs anciens compatriotes étoient venus les joindre, & cette nouvelle ville comptoit dans son enceinte ou ses environs près de six mille personnes. Une mine d'argent qu'ils découvrirent en travaillant à la terre me fournit dans les premiers temps des lingots, dont plusieurs pesoient jusqu'à cinq livres. Ne voulant pas obliger mes sujets à s'enterrer vivans, pour me procurer une quantité plus considérable d'un métal que les circonstances ne rendoient pas aussi précieux qu'il pouvoit le devenir par la suite, j'avois attention qu'on ne creusât jamais plus de dix à douze pieds; faisant alors combler la fouille, on plaçoit au-dessus une pierre gravée qui devoit me faire reconnoître le local, si je venois par la suite à desirer la continuation d'un travail toujours nuisible aux malheureux qu'on y destine (*l*), ou qui s'y livrent volontairement.

(*l*) Cette attention, dictée par l'humanité, fait l'éloge du caractère de Sir George; car on

Le libertinage d'un des tailleurs de pierre Eſpagnols qui m'étoient arrivés en dernier lieu m'engagea à faire un réglement ſur le plus ou moins de femmes que pouvoit avoir chaque particulier. Cet ouvrier en ayant déjà ſix, étoit ſur le point de s'unir encore à deux autres ; je le fis venir, & après lui avoir ſévèrement défendu de ſonger davantage à augmenter ſa famille, je publiai une ordonnance qui bornoit à cinq femmes le nombre qu'il étoit permis d'en avoir, ſans qu'on put, ſous aucun prétexte, s'écarter de cette loi, à moins d'une permiſſion particulière du Souverain.

---

ne peut ſe rappeller ſans frémir le nombre d'hommes que les Eſpagnols ont ſacrifié par milliers à l'exploitation de leurs mines du Mexique & du Pérou. L'Eſpagne en eſt-elle devenue plus riche ? Non ſans doute ; ſes terres ſont reſtées en friche, ſes villes ſe ſont dépeuplées, ſes manufactures ont bientôt manqué de bras, & la misère montra ſa façe hideuſe dans toutes les parties de ce Royaume, qui fleuriſſoit avant l'époque de la découverte du Nouveau-Monde.

Note de l'Editeur.

Plusieurs matelots de l'Industry en avoient eu jusqu'à douze dans les commencemens; Sir Charles n'y avoit vu qu'un bien, cela pouvoit être alors pour mieux resserrer les liens qui unissoient les deux nations; mais aujourd'hui qu'une nouvelle génération avoit succédé à celle qui existoit au temps de son arrivée, je crus sage d'arrêter le progrès du mal à sa naissance.

Une liberté indéfinie sur ce point devenoit un abus d'autant plus pernicieux, qu'il contrarioit entièrement le but qu'on se proposoit. En Europe les trois quarts des hommes en ont trop d'une, parce que le luxe y est parvenu à un tel point, que deux femmes coquettes ruineroient en très-peu de temps le particulier le plus riche. La simplicité uniforme de l'habillement des Apriliènes, leur assiduité à veiller sur leur ménage, le peu de dissipation qu'elles se permettoient, rendoient moins onéreux au mari la charge de plusieurs d'entr'elles. Si en lisant cet article on compare la vie d'une habitante d'Aprilis à

celle d'une jolie femme de Paris, qui dépense plus par mois en modes & pour sa toilette que six des premières familles de Charles Hire ne pouvoient faire dans l'année pour tout leur entretien, on sera surpris de la facilité qu'avoient les Apriliens d'agrandir leur famille; mais en ne considérant leurs épouses que comme je viens de les présenter, l'étonnement cessera, & l'agrément de trouver chez soi grande compagnie sans qu'il y ait d'étrangers dans la maison, bien loin de porter le mari à la fuir, l'y fera rentrer toujours plus empressé de jouir du contentement le plus parfait qu'un homme sage & raisonnable puisse goûter.

Mes quatre compagnons de naufrage, John, Will, Jac & Rik, heureux au sein de leurs familles qui augmentoient de jour en jour, n'auroient pas voulu changer leur sort pour celui du Chancelier de l'Echiquier. Le souvenir de leur patrie, des liens qui les y attachoient, des parens & des amis dont ils étoient depuis si long-

temps séparés, s'effaçoit de leur esprit, & l'aisance dans laquelle ils vivoient, étoit bien faite pour bannir toute idée étrangère à celle du bien-être inattendu qui devenoit leur partage.

Si une douzaine d'ouvriers étoient venus par quelque hasard s'établir à Charles Hire, je crois qu'il eût été possible d'y trouver tout ce qu'on peut desirer dans les plus grandes villes de l'Europe. La Peinture étoit le seul des arts qui, sans avoir de maître, s'y perfectionnât réellement. Une Ecole de Dessin, que j'avois formé sous mes yeux, m'offroit une vingtaine de jeunes artistes qui eussent fait de grands progrès, s'il avoit été en notre pouvoir de leur offrir des modèles. M. Jarvis suppléoit avec zèle dans tout ce qui dépendoit de lui ; & quoiqu'il dessinât très-bien & qu'il donnât d'excellens principes, ses soins étoient insuffisans, & l'on ne pouvait espérer, sans d'autres secours, de faire faire des progrès satisfaisans à nos élèves. Quinchila, un d'entr'eux, que

j'avois décoré d'une médaille l'année d'auparavant, venoit de faire un tableau dont je lui avois donné l'idée, repréſentant un payſage, des ruines & quelques beſtiaux; il n'y manquoit qu'un peu plus de goût, & un meilleur emploi des couleurs pour n'être pas déſagréable, avec ce que ſes diſpoſitions naturelles promettoit, trois à quatre années de ſéjour en Europe, où, ſous la conduite des grands maîtres, il auroit été contempler les chef-d'œuvres qui y ſont répandus, l'auroient perfectionné dans ſon art, & peut-être eût-il été un des meilleurs peintres de ſon ſiècle; il travailloit à me peindre ainſi que mes femmes, & nous admirions tous avec quelle facilité il ſaiſiſſoit les reſſemblances: l'arrivée de Raſilina, en ſuſpendant pour quelque temps ſon ouvrage, lui donna plus d'ardeur pour le continuer après ſon départ.



CHAPITRE XXXVIII.

Arrivée de Rafilina, manière dont elle est reçue, embarras de Sir George.

1775.

A la fin du mois de Mai, la ſuperbe Reine de Pulloſin vint à Charles Hire; M. Auguſtus Burnel avoit été la chercher ſur le Royal George. Trois mille hommes, armés de piques, bordoient la haie depuis le lieu du débarquement juſqu'à mon palais. La calêche, dans laquelle elle monta avec trois de ſes amies, étoit attelée de huit matouchis, & précédée de ſoixante & douze coureurs; elle fut accompagnée par quatre de mes principaux Officiers, qui ſe tenoient à cheval aux deux côtés de la portière ; cinquante jeunes filles de ſa ſuite, portées chacune dans des bliras ſur les épaules de ſix hommes, fermoient la marche. Par mon ordre, elle fit dans cet appareil un grand détour pour parvenir à

mon palais, où les deux régimens des gardes étoient rangés en bataille ſur la place à droite & à gauche; cent boîtes qui furent tirées à ſon approche, & dont le bruit étoit mêlé à celui des tambours & de la muſique des deux corps, l'avoient ſi fort étourdie, qu'elle eut de la peine à ſe remettre lorſque je fus au-devant d'elle avec mes épouſes, les deux Caciques de Sarcoſa que j'avois invité à cette fête, & le vieux Jarvis.

On lui ſervit un repas ſplendide en vaiſſelles d'or & d'argent, pendant que l'orcheſtre de l'opéra exécutoit différentes ſimphonies qui parurent plaire beaucoup à la Reine; pluſieurs cantatrices charmèrent ſes oreilles par quelques morceaux de choix, & un air Italien fort tendre que j'avois adapté à des paroles à ſa louange, lui fit autant de plaiſir par la douce mélodie du chant, que par la pureté de la voix de celle qui s'en étoit chargée.

Ses vêtemens, qui la couvroient un peu trop ſuperficiellement, m'ayant paru peu

convenables au lieu où elle étoit, je la priai d'en mettre quelques-uns de ceux de mes épouses, ce qu'elle fit d'abord par condescendance & ensuite par goût; car elle me demanda de lui en faire faire plusieurs de pareils, ne voulant plus, à ce qu'elle m'assura, être mise autrement. Son exemple, imité par toutes les personnes qu'elle avoit amené avec elle, firent naître à son retour, dans son Royaume, la mode de nos habillemens.

Elle fut le soir au Spectacle, où, après la Tragédie du Comte d'Essex, on lui donna le Ballet du Jugement de Pâris. La multitude d'idées qui se présentoient à-la-fois à son imagination, lui ôtoient la facilité de me faire des demandes sur chaque objet particulier qui frappoit sa vue, & je n'avois jamais assez de temps pour répondre à la diversité de ses questions. L'illumination générale que j'avois ordonnée lui fit, en retournant au palais, traverser des rues aussi éclairées qu'en plein jour; un feu d'artifice qui eût au moins le

mérite d'être tiré sans qu'aucune pièce manquât, la tenoit en extase, lorsque l'éruption subite de mille fusées remplissant le ciel d'étoiles brillantes la firent revenir à elle-même. Un bal où j'avois invité toutes les Anglo-Apriliennes lui procura l'amusement de plusieurs danses variées.

Le lendemain, dans un fort en bois & en terre que j'avois fait élever, cinq à six cents hommes, en se défendant contre le régiment des chasseurs & le corps entier des gardes, lui présentèrent le spectacle très-nouveau pour elle d'une place prise d'assaut; nos deux canons de fer, placés dans les embrâsures à côté de plusieurs autres en bois, firent un feu continuel, auquel se joignirent trois à quatre cents boîtes parties du dedans du fort, & cinq à six mille coups de fusils que tirèrent les assiégeans. Cette petite guerre lui auroit inspiré une frayeur dangereuse, si je n'avois été continuellement occupé à la rassurer. Après avoir fait jouer une mine qui fit écrouler un côté de nos remparts factices,

on donna le ſignal de l'aſſaut ; & malgré la réſiſtance des aſſiégés, le fort fut enlevé à la pointe de l'épée. Les deux régimens des gardes, après avoir exécuté différentes manœuvres en ſa préſence, défilèrent en bon ordre, ſuivis des chaſſeurs & de trois mille hommes armés de piques ; elle vit repréſenter le ſoir un Opéra-comique plein d'airs agréables pris de tous les compoſiteurs Européens, & le Ballet en quatre actes d'Armide ayant ſuivi, elle parut y prendre beaucoup plus de plaiſir.

Je variai ſes amuſemens autant qu'il me fut poſſible pendant les quinze à dix-huit jours qu'elle paſſa à Charles Hire ; elle étoit auſſi attentive à chercher toutes les occaſions de s'entretenir en particulier avec moi, que je le fus moi-même à tâcher de les éviter ; elle devina le motif de ma conduite, d'après la crainte que je lui avois témoignée de cauſer de la jalouſie à mes femmes. Un jour elle me joignit au fond du jardin, dans un moment où je ne pouvois raiſonnablement ſuppoſer

qu'elle dût s'y trouver; la douceur de ses reproches m'émut, elle me peignit si vivement ce qui lui en coûtoit pour se contraindre publiquement, qu'elle m'arracha la promesse de venir bientôt à Pullosin la dédommager de tout ce qu'elle souffroit. J'eus besoin de tout mon courage pour résister aux tendres avances qu'elle me fit; mais en sortant victorieux de cette pénible épreuve, je me promis bien de ne plus m'y exposer (*m*).

Rasilina, dont le caractère étoit encore celui d'un enfant, quoiqu'elle eût atteint sa dix-neuvième année, desiroit tout ce

(*m*) Vains projets! Sir George aime la jolie Rasilina, il ne peut plus s'en défendre; la passion que la vue de cette séduisante Princesse a allumé dans son cœur, ne se contraint pendant quelque temps que pour éclater avec plus de force. En la peignant telle qu'il nous la représente, il étoit difficile de résister à tant d'attraits. Sa première foiblesse avoit donné à la Reine trop de droits sur lui; il est tard lorsqu'on est vaincu de songer aux moyens qui eussent pu procurer la victoire. *Note de l'Editeur.*

qu'elle voyoit; mais aussi-tôt qu'elle avoit en sa possession l'objet de ses demandes, son attention se portoit ailleurs: elle desiroit encore pour satisfaire le caprice d'un moment. Elle souhaitoit d'abord que je lui envoyasse des ouvriers pour lui bâtir un palais à Pullosin; bientôt après, elle voulut que ce fût à Charles Hire qu'on l'élevât, afin de venir plus librement y demeurer quand la fantaisie lui en prendroit. Je la pressai avant son départ de choisir l'emplacement qui lui seroit le plus agréable; elle prétendoit que ce fût au milieu de mon jardin, moi je crus convenable de le fixer près de la nouvelle place où l'on construisoit des magasins. J'eus de la peine à obtenir d'elle de me laisser le soin de tout ce qui pouvoit concerner les agrémens & les commodités que je voulois y réunir.

Elle me demandoit un jour sérieusement de lui expliquer la cause qui l'empêchoit de faire des enfans, ayant six maris à ses ordres; comme c'étoit cette raison

même qui y contribuoit, elle résolut de les chasser désormais de chez elle, & de ne plus vivre que pour moi seul. Rendu à bord du Royal Georgé où je l'accompagnois, elle se mit à pousser des cris si douloureux lorsqu'il fallut nous séparer, que je fus forcé de rester deux heures avec elle pour la consoler par mes caresses; ses larmes ne purent tarir, elle en versoit encore au moment où je la quittai.

Comme elle m'avoit apporté en lingots d'or & d'argent près de six cents mille livres sterling, j'avois fait placer sur le vaisseau en pendules, montres, mousselines, étoffes de soie, plats, gobelets, flambeaux & pots à l'eau d'or, tout ce que j'avois imaginé devoir lui faire plaisir. J'y avois joint quelques volailles, & plusieurs livres de bled & de maïs dont je lui avois enseigné la manière de se servir. J'aurois voulu ne jamais me séparer d'elle, & je me trouvois forcé de la voir partir, en lui laissant trop connoître que je partageois la passion qui l'agitoit avec tant de violence.

CHAPITRE XXXIX.

Histoire de Rastlina.

LA Reine de Pullosin satisfit pendant son séjour à Charles Hire la curiosité de mes femmes, & la mienne en particulier, sur la cause de la différence sensible qu'on observoit entre la couleur de son teint, & celle des habitans de son Royaume. Il y a bien des années, nous dit-elle, qu'un bâtiment Hollandois vint mouiller à Pullosin ; & après que tous ses gens eurent mis pied à terre, ils pénétrèrent dans le pays, où ils commirent les excès les plus condamnables. Ils forçoient les habitans par toute sorte de vexation, & souvent, en les menaçant de la mort, de leur donner tout l'or qu'ils possédoient. Le Roi indigné de leur conduite, & las de voir ses filles violées & ses plus riches sujets battus & dépouillés, pensa à y mettre ordre. Trop effrayé de l'effet meurtrier

des armes à feu de ses nouveaux déprédateurs pour s'opposer à leur violence, il employa la ruse pour les détruire.

Entre divers moyens qui furent proposés dans son conseil, celui de la séduction, par le secours des femmes, parut le plus sûr par le penchant que ces étrangers avoient laissé connoître pour un sexe que la nouveauté séduit toujours. L'équipage de ce vaisseau consistoit en cinquante hommes & une femme; le Roi dissimula avec eux, les flatta, leur promit beaucoup plus d'or qu'ils n'en demandoient, & enfin sut obtenir assez leur confiance pour les attirer dans le piège qu'il leur avoit sagement préparé.

Ce fut au milieu d'une fête que les plus jolies filles de Pullosin, par des agaceries & des caresses multipliées, accordèrent de bonne grace leurs faveurs à ces étrangers; elles avoient adroitement eu soin d'éloigner leurs armes, & l'élite de nos guerriers tombant à l'improviste sur eux, ils en égorgèrent la plus grande

partie ; quelques-uns voulurent ſe garantir, par la fuite, de la mort qui les pourſuivoit ; mais enveloppés ſans armes par une multitude en furie, ils tombèrent accablés ſous le nombre. On courut au vaiſſeau la flamme à la main, & on reprit tout l'or qui y avoit été amaſſé ; trois à quatre matelots opposèrent une vaine réſiſtance à plus de deux mille hommes animés par la rage, le feu s'étendit dans toutes les parties de ce bâtiment, qui brûla pendant un jour entier.

La femme qui avoit été épargnée, devint l'épouſe du Roi, & le ſubjugua tellement, qu'il n'agiſſoit plus que par ſes ordres. La ſupériorité de ſes lumières & l'étendue de ſes connoiſſances qui n'étoient point à comparer à celles de ſon mari, la mirent à même de préparer de loin la révolution qu'elle méditoit ; elle eut du Roi un fils & une fille, ſa première intention fut de les unir enſemble dès qu'ils ſeroient en âge d'être mariés ; changeant enſuite d'intention, elle réſolut d'attendre

que le paſſage de quelque bâtiment de ſa nation ou de tout autre lui donnât les moyens d'accorder un époux à ſa fille. En attendant, elle fit reconſtruire le palais qu'elle occupoit, y tranſporta les plus belles fleurs, montra à perfectionner la manière dont on filoit le coton, ſe procura des toiles d'un tiſſu plus égal, créa une arme nouvelle ayant trois branches garnies d'or, dont les pointes aigues faiſoient de profondes bleſſures, bouleverſa tous les uſages, éloigna les hommes d'auprès d'elles, ne voulut confier qu'à des femmes la garde de ſon palais, & bientôt irritant leur amour-propre, les détermina à ſe réunir en corps d'armée pour forcer les hommes à ſe ſoumettre à toutes leurs volontés; elle trouva une facilité merveilleuſe à leur faire adopter ce plan, par le penchant qu'ont naturellement les femmes à gouverner.

Tant d'innovations entrepriſes coup ſur coup rencontrèrent divers obſtacles, que ſa fermeté & ſon courage parvinrent à

ſurmonter; les vieillards partiſans des anciens uſages, & ennemis des nouveautés, trouvèrent très-déraiſonnable qu'on imaginât de leur ôter le droit d'être les maîtres chez eux. Aſſemblés au nombre de pluſieurs mille, ils envoyèrent une centaine des plus diſpos faire au Roi des repréſentations reſpectueuſes ſur les vices de ſon Gouvernement. La Reine, loin d'être intimidée de leur audace, fit battre de verges par quelques femmes vigoureuſes les plus hardis d'entre les députés, pour leur apprendre à être plus circonſpects, & à vivre plus ſoumis aux volontés de leur Souveraine. Les Commiſſaires de la nation ainſi reçus, s'en retournèrent, bien fouettés & bien battus, inſtruire leurs commettans de la manière dont on recevoit aux pieds du trône les prières du peuple.

Il y eut une grande rumeur dans l'aſſemblée générale qui ſe tint à quelques milles de la réſidence de la Reine; les vieillards indignés faiſoient retentir l'air

des cris de leur désespoir; l'un montroit ses fesses écorchées, un autre son nombril macéré des bourades qu'il avoit reçu; tous enfin les divers outrages dont ils avoient à se plaindre. La colère fut universelle; les plus modérés s'arrachoient les poils du nez, en écoutant le récit déplorable que firent les députés; d'autres se rongeoient les ongles en se félicitant tout bas de n'avoir pas été choisis pour membre de cette fameuse ambassade. On balança les rapports, on disputa long-temps sur les détails, & on employa en vains raisonnemens un temps précieux, dont la Reine profita en femme expérimentée.

Pendant qu'on cherchoit les moyens de mettre des obstacles à ses vues ambitieuses, elle réunit dix à douze mille femmes, les arma comme elle put, les harangua d'une manière expressive, créa officiers celles qui lui parurent, par leur joli minois, plus propres à tenir le baton de commandement.

Ses dispositions ainsi faites, elle attendit

de pied ferme qu'on vînt lui disputer le droit de se faire obéir, ou lui représenter qu'elle ne s'y prenoit pas bien pour gagner le cœur de tous ses sujets. Son armée féminine pleine d'ardeur & de joie, chantoit des couplets en voyant approcher l'issue de cet évènement mémorable. Les hommes enfin, après deux grands mois d'irrésolution, vinrent, au nombre de trente mille, se présenter pour livrer un combat, qui devenoit décisif pour l'un ou l'autre parti. Les deux armées en présence ne furent pas long-temps sans se dire des injures; les femmes sur-tout excellèrent à en imaginer de nouvelles, & bientôt on en vint aux mains; il n'y eut pas de sang répandu, mais bien des soufflets distribués; les filles, d'une main légère, faisoient claquer leurs doigts sur la figure des combattans, qui n'osoient se servir de leurs massues de peur de les blesser; elles égratignoient, pinçoient, mordoient & rioient. L'action devenant plus vive, & l'avantage, à cause du nom-

F 6

bre, pouvant reſter aux ſéditieux, la Reine, pour faire pencher la balance de ſon côté, s'avance intrépidement dans l'endroit où ſes héroïnes fatiguées commençoient à plier, & un manche à balai à la main, frappe ſi rudement à droite & à gauche, qu'elle fit tout fuir devant elle. Les ennemis, en dix minutes, s'éclipsèrent; il ne reſta ſur le champ de bataille que ceux qui, ayant l'épine du dos briſée par les coups de baton qu'avoit ſi libéralement diſtribué notre redoutable Hollandoiſe, furent obligés de ſe rendre à diſcrétion; les autres s'éloignèrent pour ne plus reparoître.

Après la défaite des révoltés, le calme reparut, les plus jeunes en profitèrent pour propoſer un accommodement; ils ne pouvoient plus ſe paſſer de femmes, & on n'en voyoit nulle part autour d'eux; car le bruit de la victoire s'étant répandu dans toute l'île, jeunes & vieilles étoient accourues ſe joindre aux drapeaux de leurs amies. Comme elles faiſoient un tapage

épouvantable en parlant toutes à-la-fois, & qu'il n'étoit plus possible de se faire entendre à cette multitude, la Reine se détermina à accueillir les nouveaux envoyés, qui, après avoir demandé pardon de leur impertinence, offrirent de mettre bas les armes & de se soumettre aux caprices de leurs épouses, acceptant, pour les ravoir, toutes les conditions qui leur seroient prescrites. Tant d'humilité appaisa le courroux de la Souveraine ; elle leur rendit ses bonnes graces, & il fut fixé & convenu irrévocablement, que les hommes, dans son Royaume, vivroient dans une dépendance absolue ; depuis, elle régna despotiquement, en confiant toutes les places importantes à ses favorites.

Long temps après le Roi mourut, & la Reine, perdant l'espoir de revoir aucun de ses compatriotes, maria ensemble son fils & sa fille ; celle-ci élevée par elle, & nourrie dans les sentimens admirables qu'elle lui avoit inspiré, acheva la grande

révolution qui étoit commencée; tout prit une forme ſtable ſous ſes heureux auſpices. Au milieu de ſes ſuccès, la vieille Reine mourut en étouffant de colère contre une pauvre ſervante qui avoit ſali ſon appartement.

La jeune Reine ſuccéda à ſa mère, & n'en travailla que plus ardemment à éloigner tous les hommes d'auprès d'elle. Les femmes, accoutumées à manier les armes, tinrent leurs maris dans la ſoumiſſion; elles remplirent ſi bien les vœux de leur inſtitutrice, que moitié par force, moitié par néceſſité, ces êtres puſillanimes ne murmurèrent plus, & ſubirent avec réſignation le joug qu'on leur impoſoit. La Reine devint enceinte, & je fus le ſeul fruit de ſon union avec ſon frère, qui mourut pendant que j'étois encore dans l'enfance. Le mépris que ma mère avoit pour tous les hommes, & qu'elle eut ſoin de me faire partager dès que j'eus l'âge de connoiſſance, ſe fortifia ſi bien en moi, que j'ai été long-temps

croire que je vivrois plutôt fille toute ma vie que de m'unir à aucun de mes sujets: c'est elle-même qui me donna l'idée d'en choisir six des mieux faits, afin d'avoir des héritiers qui occupassent le trône après moi; mais elle m'engagea à les traiter en esclaves, & à ne leur confier aucune place dans le Gouvernement.

Je me suis prêtée, par obéissance, à ce qu'elle a voulu : j'eus fait tout au monde pour ne pas lui déplaire; & d'après ses maximes, qui ont été la base de ma conduite, j'ai agi de manière qu'elle n'a jamais été dans le cas de me faire des reproches. Je suis aimée, crainte & respectée; malgré cela je m'ennuye dans mon Royaume, & tous les plaisirs qu'on s'efforce de me procurer me paroissent insipides. La mort m'a enlevé ma mère il y a un an, rien n'a changé, l'usage a prévalu; je règne avec une autorité absolue, & tous les hommes de Pullosin, accoutumés à obéir, sont plus éloignés que

jamais de reprendre un pouvoir qu'ils ont laissé échapper de leurs mains.

A mon exemple, chaque femme a plusieurs maris; mais le droit de commander appartient à elle seule. Au moindre signal, elles prennent les armes pour mettre à la raison quiconque a l'audace de murmurer. Certaines d'être soutenues dans toutes leurs entreprises, elles augmentent de jour en jour le poids dont elles accablent des hommes qu'elles ont l'habitude de regarder comme leurs esclaves: ceux-ci ne trouvant du repos que dans une abnégation totale, loin de songer à faire aucun mouvement qui puisse irriter leurs maîtresses, ne s'occupent plus qu'à chercher tous les moyens de leur plaire.



CHAPITRE XL.

Productions d'Aprilis, & des deux îles voisines.

1773.

JE n'ai point parlé jusqu'à présent des productions indigènes de mon Royaume, pour ne point interrompre le cours des détails dans lesquels je suis entré.

L'île d'Aprilis peut avoir environ six cents mille de tour, celle de Sarcosa quatre cents, & celle de Pullosin neuf cents mille; la première est séparée par une longue chaîne de montagnes qui se prolonge du nord au sud. Le côté habité, qui forme les deux tiers de l'île, ne présente que de vastes plaines coupées par de belles rivières; la petite partie située à l'ouest est montueuse, & presque par-tout couverte de forêts. Sarcosa, dont les hautes montagnes ne laissent entr'elles que fort peu de plat pays, seroit peut-être plus fer-

tile qu'Aprilis; mais la pareſſe de ſes habitans laiſſoit preſque toutes leurs terres en friche, & ils aimoient mieux, en nous apportant de l'or, ſe procurer les choſes néceſſaires à leur ſubſiſtance, que de les obtenir par le travail. Pulloſin n'offroit qu'une plaine immenſe; quelques collines, à de très-grandes diſtances, empêchoient ſeules que ſon terrein ne fût entièrement uni. Les végétaux, les quadrupèdes & les oiſeaux étant les mêmes dans ces trois îles, je ne m'étendrai que ſur celle que j'habite, afin d'éviter des répétitions inutiles.

Une racine nommée yame dans les Indes occidentales, une eſpèce de pomme de terre d'un goût ſucré, des pois reſſemblans pour la forme à des lentilles, quoique deux fois plus gros, étoient les ſeuls objets de culture qu'on connût à Aprilis lorſque j'y arrivai. Le bled & le maïs que nous nous étions empreſſés de ſemer y avoient ſi bien proſpérés, qu'à la ſuite de trois à quatre récoltes j'avois commencé

à en permettre la consommation ; quelques années après, plusieurs champs de quatre à cinq cents arpens chaque furent couverts de ces deux nouvelles productions. On verra par la suite que les cannes de sucre, les ceps de vigne, les graines de café, & celles de divers légumes que le Capitaine Espagnol nous avoit apportés, s'y naturalisèrent également, & étendirent notre culture à un point qui surprendra tous ceux qui ne peuvent apprécier combien une terre neuve, sous un ciel tempéré, surpasse l'espérance du cultivateur.

Les fleurs étoient innombrables, & nous avions trente espèces différentes de fruits, tels à-peu-près qu'on les a à Saint-Domingue & à la Jamaïque. Un seul, que je ne me rappellois avoir vu nulle part, mérite une explication particulière ; c'étoit un fruit de la grosseur & de la couleur d'une pêche, dont la chair blanche avoit le goût de la figue, & qui renfermoit au milieu un large pepin plat & rouge ; cueilli encore vert & séché au

la préparation de quelques vernis lui donnoit le luiſant qu'on y remarquoit.

CHAPITRE XLI.

Quadrupèdes, oiſeaux, poiſſons & coquillages des trois îles.

1773.

NOUS avions cinq eſpèces de quadrupèdes ; le *matouchi*, de la groſſeur d'un très-fort daim, & au moins auſſi agile ; le *zotuane*, qu'on peut ranger dans la famille du renard, quoique beaucoup plus gros, ſon inſtinct étant abſolument le même, ſon poil doux & ſoyeux, eût rendu ſa peau très-propre à faire des fourrures ; le *cerpédos*, joli petit animal de la groſſeur d'un écureuil, ayant le poil blanc & les yeux rouges : on ne le voyoit guère que ſur les plus gros arbres, où il ſe nourriſſoit de feuilles & de fruits ; le *charlas*, eſpèce de lièvre, mais très-élevé ſur ſes jambes, & ayant une queue ſemblable à celle du

chat : la chair de cet animal étoit excellente à manger ; le *manitou*, connu par tous les voyageurs & les naturalistes.

Une multitude d'oiseaux de toute grosseur, dont le chant étoit aussi varié que le plumage, nous présentoit, à quelques-uns près, les mêmes espèces qu'on retrouve dans tous les climats chauds : le *tarlow*, le *pililli*, le *blicha*, différoient de tous les autres. Le premier tenant du faisan pour la forme & le goût, & du dindon pour la grosseur, devenoit excellent quand on le tuoit après la moisson ; dans toute autre saison, sa maigreur extrême n'offrant plus qu'un squelette plumé, eût découragé l'appétit le plus vorace. Le *pililli*, un peu plus gros qu'une tourterelle, avoit la queue & les ailes rouges, & tout le reste du corps bleu ; son bec très-long, qu'il enfonçoit dans la terre molle, lui servoit à en retirer les insectes dont il se nourrissoit, ou les grains nouvellement semés dont il étoit très-friand : c'étoit, sans contredit, le meilleur gibier

qui eût jamais existé. Le *plicha*, dont le chant étoit aussi mélodieux que celui du rossignol, avoit la forme d'une caille : rien n'étoit aussi familier que cet oiseau ; l'approche des passans ne le faisoit jamais envoler, & souvent il se posoit sur la tête ou sur l'épaule de l'homme occupé à travailler dans les champs.

La mer & les rivières d'Aprilis, & des îles voisines, étoient très-poissonneuses ; mes occupations continuelles m'ayant empêché d'examiner la différence qui se trouvoit entre les espèces connues en Europe & en Asie d'avec celles que nous avions, je ne suis pas en état d'entrer dans aucun détail à ce sujet. Le veau marin, qu'on assommoit le long des côtes lorsqu'on le trouvoit endormi, est connu par la description que vingt voyageurs en ont faite ; l'huile que nous en retirions nous a souvent été de la plus grande utilité.

Il en sera de même pour les coquillages, à l'exception du *purpuréus*, qui n'est

n'eſt, je crois, connu nulle part, & à qui nous donnâmes ce nom, parce qu'il renferme un petit ver rouge qui nous procuroit une très-belle couleur. La difficulté que nous avions à en trouver nous rendoit précieux ce coquillage, qui étoit toujours attaché au pied des rochers, à dix ou douze pieds dans l'eau.

Les différens beſtiaux que la Noſtra Signora avoit débarqué, s'étoient accoutumés ſans peine au climat où ils ſe trouvoient tranſportés. Le nombre de quelques-uns, déjà triplé dans l'eſpace de trois ans & demi, nous donnoit la perſpective de s'accroître encore d'une manière plus ſenſible auſſi-tôt que les petits ſe trouveroient en âge de ſe laiſſer approcher des mâles.

Les mines d'or ſe rencontroient en plus grand nombre, & plus abondantes que celles d'argent ; nous n'en avions que trois de ces dernières qui fuſſent de quelque rapport, mais le peu d'uſage que nous nous trouvions dans le cas d'en faire ne

nous porta à aucune recherche qui pût nous en découvrir de nouvelles. Il n'en étoit pas de même de celles de fer; deux forges devinrent plus que suffisantes pour préparer tout ce qu'on en retiroit des entrailles de la terre; & ces mines, prêtes à être épuisées, en augmentant pour nous le prix de ce dernier métal, nous rendoient indifférens sur la richesse des autres. Le cuivre étoit inconnu à Aprilis, ainsi que le plomb; heureusement nous pouvions nous passer de l'un & de l'autre (*n*).

(*n*) Par-tout où le fer est rare, l'or & l'argent sont communs. C'est toujours à ceux qui ne connoissent pas le prix de ces métaux, que le sort se plaît à les prodiguer. *Note de l'Editeur.*



CHAPITRE XLII.

Dénombrement exact des habitans d'Aprilis, & promotion faite dans les troupes.

1773.

CURIEUX de savoir au juste le nombre d'habitans que j'avois dans mon Royaume, j'avois demandé les regiſtres des différens Préfets qui devoient m'offrir un état précis de la population, que je n'avois connu jusqu'alors que par des apperçus qui n'étoient point satisfaisans. On comptoit dans la préfecture,

de Charles Hire . . .	143257	personnes.
dans celle de Burnel .	110829	
dans celle de Springle .	88934	
dans celle de Jarvis . .	73412	
dans celle de Cumigam	96796	
	515138	
dans le nouvel établiſſement des Sarcoſiens, environ	7000	personnes.

Total du dénombrement . . . . 522138 individus de tout âge & de tout sexe.

Le commerce de l'intérieur de l'île se faisant avec beaucoup de difficultés, je fus forcé de faire battre une nouvelle monnoie pour le faciliter; des guinées, qui eurent la valeur courante de vingt-cinq livres tournois, des pièces d'argent, dont cinq formoient la valeur de la guinée, & une pièce beaucoup plus petite, valant à-peu-près une livre, furent les espèces mises en circulation, & les seules qui eussent cours dans Aprilis. Cette île, qui avoit porté avant l'arrivée de Sir Charles le nom de Solémir, faisoit alors ses échanges, à l'aide d'une monnoie toute ronde de la forme d'une très-petite noisette; douze boules d'argent, de la même grosseur, répondoient à la valeur de la boule d'or: elles étoient percées dans le milieu, & s'enfiloient comme des perles. On se servoit encore à Sarcosa & à Pullosin des espèces semblables pour le trafic de l'une à l'autre île.

Voulant donner de plus en plus une forme régulière aux troupes que j'avois toujours sur pied, je fixai, par une proclamation, le rang que chaque Officier devoit tenir : la promotion suivante fut la première qui eût paru depuis mon arrivée. Les fils des quatre Officiers de l'Industry, MM. Edouard Burnel, Henri Springle, John Cumigam, François Jarvis, furent faits Officiers généraux ; quatre de leur frères, MM. Augustus Burnel, William Springle, Thomas Cumigam, Charles Jarvis, furent nommés Majors généraux ; huit de leurs cadets, MM. François & George Burnel, William & James Springle, Jac & Albert Cumigam, Edouard & John Jarvis, passèrent au rang de Colonel : trente-deux autres des mêmes familles furent créés Capitaines, & je choisis parmi les Anglo-Apriliens cent cinquante jeunes gens, dont la moitié fut nommée Lieutenant, & l'autre sous-Lieutenant.

J'étois encore occupé à régler la marque qui devoit distinguer le rang que chaque

Officier tiendroit dans les troupes, lorsque je reçus un exprès de Pullosin qui m'annonçoit que la Reine, tombée dangereusement malade, demandoit avec empressement à me voir. Quoique je ne crus rien de ce que me disoit son émissaire, je pris le parti de m'embarquer pour me rendre auprès d'elle.

Rasilina, comme je l'avois deviné, n'étoit rien moins qu'en danger de mourir. Ennuyée de ne plus me voir, elle s'étoit servie de ce prétexte pour m'attirer auprès d'elle, sans qu'on pût soupçonner l'intérêt qu'elle pouvoit y prendre. Il ne fallut pas la quitter d'une minute, pendant huit jours que je passai à Pullosin; nous fûmes souvent à l'île enchantée, où le bassin mystérieux nous offroit dans ses eaux limpides un rafraîchissement salutaire.

Lorsqu'elle vit approcher l'instant qui alloit me séparer d'elle, ses larmes recommencèrent, & sa vive douleur me déchira l'ame. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner la plus grande sensibilité & les

regrets les plus touchans, d'être forcé de m'éloigner. Tout d'un coup elle me dit avoir trouvé un moyen de vivre toujours avec moi; je la pressai de me l'indiquer, promettant de faire tout ce qui seroit en mon pouvoir pour jouir sans interruption du plaisir que je goûtois auprès d'elle. Enhardie par le ton que je mis à cette promesse, elle me demanda de se marier avec moi, & de la recevoir au nombre de mes femmes, en me faisant un don de son Royaume.

Etonné d'une proposition à laquelle je ne m'attendois pas, je lui déclarai que, quoique déterminé à l'accepter, je desirois que ce fût elle-même qui en parlât la première à mes épouses, & qu'à cet effet j'annoncerois à Charles Hire son prochain retour; elle m'accompagna jusques sur le Royal George, en convenant que je a renverrois prendre sur le vaisseau avant la fin du mois.

Elle ne se fit pas attendre long-temps; John croyant faire une chose qui me se-

toit agréable, hâta son départ, & la belle Rassina vint une seconde fois se faire admirer à Charles Hire. Rien, en effet, n'étoit plus majestueux que sa taille; ses grands yeux bleus, qu'accompagnoient de longues paupières noires, ne s'entr'ouvroient jamais sans porter dans l'ame un sentiment de volupté dont il étoit difficile de se garantir; la voir, & ne pas l'aimer, étoit une chose impossible; il ne falloit pas la regarder, si on vouloit conserver sa liberté.

Ses insinuations, ses caresses, mirent bientôt mes femmes dans ses intérêts; aucune d'elles n'auroit voulu me céder à une autre: mais forcées de partager entr'elles ma tendresse, elles trouvèrent très-naturel, d'après l'avantage qui en résultoit par la cession de Pullosin, d'augmenter leur nombre d'une personne de plus, qu'elles n'avoient pu s'empêcher d'aimer dès le premier moment qu'elle étoit venue à Charles Hire: tel est l'effet de la beauté, qu'elle soumet tout à son

empire. Peu de femmes étoient aussi belles que Rasilina, & peu de femmes le savoient aussi peu qu'elle-même: elle se méfioit de ses charmes; elle auroit voulu, mais cela n'étoit pas possible, avoir encore une beauté plus parfaite, uniquement pour me plaire davantage.

Nous employâmes un mois à faire les arrangemens, & à convenir des articles du traité que nous devions passer ensemble. Les largesses que Rasilina avoit répandues sur le peuple lui avoient gagné tous les cœurs; la joie brilla à nos noces, qui furent célébrées avec une magnificence jusqu'alors inconnue à Charles Hira.



CHAPITRE XLIII.

Sir George épouse Rasilina, & devient Roi de Pullosin; voyage qu'il fait dans cette île pour s'y faire reconnoître.

1775.

AU commencement de l'année, je partis avec ma nouvelle épouse pour me faire reconnoître Roi de l'île dont j'allois prendre possession; cent hommes du premier régiment des gardes, & trois cents piqueurs composèrent ma suite. Les principaux de la nation assemblés, me reçurent avec enthousiasme pour leur Roi, & firent éclater la joie que cet évènement leur causoit. Je profitai de ce moment de chaleur pour les faire rentrer en eux-mêmes, & leur faire sentir à quel degré d'avilissement ils s'étoient laissés réduire. Les plus âgés d'entr'eux furent les premiers à applaudir à mon discours, & leur exhortation faisant sortir les plus jeunes

de l'espèce d'engourdissement où ils étoient plongés, tous prirent la résolution de rentrer dans leurs droits, & de vivre désormais en homme.

Rasilina, de son côté, engagea les femmes à mettre bas les armes, & à se renfermer dans les devoirs de leur ménage, & dans l'éducation de leurs enfans. Toutes obéirent; quelques-unes, à la vérité, en murmurant laissèrent passer leur autorité entre les mains de leurs maris. Cette grande révolution s'opéra sans effusion de sang; elle fut pour toute l'île un jour de fête & de réjouissance. L'exemple des chefs fut imité par tous les habitans; & au bout de quelque temps, nos fières Amazones, transformées en tranquilles ménagères, reprirent les fonctions naturelles à leur sexe. Manquant de femmes à Apinlis pour satisfaire les demandes de tous ceux qui desiraient avoir plusieurs épouses, & le sexe féminin étant d'un grand tiers plus nombreux à Pullossin, je fis partir pour Charles Hire six

cent des plus jolies filles, que j'adressai au vieux Jarvis, Gouverneur de la ville, en lui prescrivant l'emploi que je desirois faire de cette cargaison de femmes; en moins de six semaines, il n'en resta pas une seule à marier, & prenant toutes pour modèle l'exemple de celles avec qui elles vivoient, elles oublièrent entièrement leur ancienne indépendance.

Je reçus quatre jours après une députation composée de douze vieillards, qui me remercièrent du service que je venois de rendre à leur patrie, & me supplièrent, au nom de leurs compatriotes, de leur donner des loix semblables à celles d'Aprilis, & de les faire participer aux avantages dont jouissoient mes autres sujets, au nombre desquels ils faisoient gloire de se compter. Loin de les traiter comme avoit fait la grand-mère de Rasilina, je leur témoignai combien j'étois sensible à leur démarche; & pour leur donner sur-le-champ une preuve de la confiance que j'avois en eux, je les chargeai de faire

choix parmi les jeunes gens de trois mille hommes, dont je destinois la moitié à apprendre différens métiers, & l'autre à composer un régiment de piqueurs sous les ordres d'Officiers Anglo-Apriliens. Je promis de leur envoyer des ouvriers, & une assez grande quantité de maïs pour en semer un vaste champ que j'ordonnai de préparer à cet effet.

Jamais tant de divorces ne s'étoient faits dans le même jour : tout reprit bientôt une face nouvelle. Je traçai moi-même le plan de la ville que je voulois qu'on bâtît, & qui porteroit le nom de Rassinette. Deux cents ouvriers que j'y fis venir furent chargés d'y travailler, & de montrer leur métier à quinze cents Pullosiniens, qui devoient, en attendant, leur servir d'aides & de manœuvres. Les quinze cents autres furent destinés à former la garnison de cette nouvelle ville ; ils furent instruits aux exercices de soldats par les trois cents piqueurs que je laissai à Pullosin, & les cent hommes du régi-

ment des gardes, en leur promettant de les faire remplacer dans trois mois par le même nombre de troupes. Le Major général Thomas Cuningam fut nommé Gouverneur de l'île. Je lui donnai, ainsi qu'à ses Officiers, le joli palais de Rasilina pour logement, en attendant qu'on leur eût bâti des maisons convenables.

Comme je comptois encourager souvent, par ma présence, les efforts de ceux qui devoient hâter la civilisation d'un peuple devenu le mien, je laissai des ordres pour qu'on me construisît un palais aussitôt que les nouveaux bâtimens seroient assez avancés, pour que la ville eût acquis une forme plus régulière : Rasilina elle-même étoit bien aise d'y revenir, aux conditions que je l'accompagnerois à chaque voyage que j'y ferois.

Pratimola, qui n'avoit pas vu d'un trop bon œil que j'eusse agrandi mon Royaume d'une portion aussi considérable, commença à craindre, qu'un peu plutôt, un peu plus tard, je ne parvinsse à en em-

parer de la petite partie sur laquelle il régnoit. Il fonda les dispositions du pacifique Bartoutcha, qu'il voyoit politiquement, pour essayer s'il pourroit, à l'aide de ce voisin, traverser les projets d'ambition qu'il me supposoit; celui-ci, naturellement insouciant, parut voir avec la plus grande indifférence un évènement qui causoit de si vives inquiétudes à son collègue, & s'efforça de le rassurer sur les suites d'un arrangement qu'il regardoit comme avantageux pour les Pullosimiens. Ce fut en retournant à Aprilis, que m'étant arrêté à Cachimi pour le visiter, il me fit part des allarmes de son voisin. L'air de candeur & de vérité avec lequel il m'ouvrit son ame, me fit regretter qu'une meilleure éducation n'eût pas poli un homme qui étoit fait, par ses excellentes qualités, pour être le meilleur Roi qui eût jamais régné dans aucune partie de l'Amérique. Sa franchise égaloit sa bonhomie, & ses sujets le chérissoient tous. Pratimola, au contraire, dont le

caractère ne s'accordoit avec celui de personne, voyoit journellement déserter des familles entières, mécontentes de sa dureté ou de ses injustices, pour venir augmenter la nouvelle ville qui s'élevoit au pied de mes montagnes.

Les cannes de sucre que j'y avois fait planter y venoient à merveille, & le voisinage de la rivière leur procurant le degré d'humidité qui convient à ce végétal; j'avois appris avec plaisir que cet établissement prenoit une forme qui me faisoit bien augurer des avantages qui en résulteroient. L'Aprilien que j'avois décoré d'une médaille d'or lors de ma dernière tournée, & que je nommai Gouverneur de la bourgade située à quelques milles de Springle, devoit être chargé de la culture du café; mais la lenteur des progrès de cet arbuste servoit mal mon impatience, & il me falloit encore bien des années avant de recueillir le fruit des peines que je me donnois avec tant de persévérance.

La grossesse de Rasilina, qui commença à se déclarer, lui causa des transports de joie si multipliés, que je fus long-temps à croire qu'elle ne parviendroit pas à porter son enfant à terme. Mes représentations, sur les inconvéniens qui en seroient les suites, furent seules capables de la rendre un peu plus raisonnable; elle vouloit toujours que je ne fusse occupé que d'elle: à peine me laissoit-elle le temps de donner mes soins à l'instruction de mes trois fils aînés, qui étoient prêts d'atteindre à leur sixième année. Le François, l'Italien & l'Anglois étoient les seules langues que je pusse leur montrer; & faute de pouvoir leur donner des maîtres, je me trouvois forcé de faire auprès d'eux le métier d'instituteur. Infatigable pour remplir les obligations que je m'étois imposé, je ne me trouvois pas aussi bien secondé que je l'aurois desiré par ceux à qui je confiois quelques détails de l'administration: le zèle & la bonne volonté ne suppléent pas toujours à l'incapacité,

& je ne trouvois personne qui pût me remplacer comme il l'auroit fallu.

Ce n'est pas tout que d'appercevoir le mal quelque part, il faut encore connoître le remède qui doit en prévenir l'accroissement, en attendant qu'on puisse en extirper jusqu'à la racine. Quand je me serois donné mille fois plus de peine, il n'en seroit souvent résulté que la connoissance de quelques abus, sans nul moyen pour les corriger. Un Etat, pour avoir peu d'étendue, n'en offre pas moins de difficulté à l'œil du Souverain, qui voudroit se porter à l'examen de toutes les branches d'un des départemens de son Royaume. Si sa vigilance veut tout embrasser, le temps lui manquant bientôt, ce n'est plus que très-superficiellement qu'il observe; alors il ne voit plus que ce qu'on lui montre; les subalternes intéressés à voiler à ses yeux une vérité qui l'affligeroit inutilement, lui présentent, sous le point de vue le plus flatteur, l'objet en lui-même le plus répréhensible:

Un Roi aſſez heureux pour rencontrer des gens habiles, & uniquement occupés du bonheur public & de la proſpérité de ſes Etats, jouit du double avantage de tout le bien qu'ils font, & de tout le mal qu'ils empêchent de faire. Comme homme, ils ſont ſujets à l'erreur; la plus légère quelquefois entraîne après elle une ſuite d'inconvéniens dont il n'eſt pas aiſé de ſe garantir lorſqu'ils ſont reconnus trop tard.

Je cherchois les moyens de fixer mon irréſolution ſur ceux que je devois nommer pour m'aider dans l'adminiſtration; un évènement tout ſimple ſuſpendit pour un moment mon projet, & des troubles qui ſurvinrent en reculèrent l'exécution. Une baleine d'une groſſeur prodigieuſe, qui, probablement après avoir été harponnée, s'étoit débarraſſée du trait qu'on lui avoit lancé, & perdant tout ſon ſang par cette large bleſſure, vint échouer ſur le rivage à quatre à cinq milles de Charles Hire. J'aurois pris de loin ce monſtrueux animal pour un rocher battu par la mer, ſi l'in-

fection qu'il exhaloit ne m'eût convaincu que l'élévation que j'appercevois sur la côte ne pouvoit être produite que par l'énorme cadavre qui y avoit été jeté. L'odeur, qui en étoit insupportable à trois ou quatre cents pas, étoit à peine sensible à une très-petite distance. Cette baleine avoit soixante & seize pieds de long, sans compter l'extrémité de la queue qui manquoit, & que nous évaluâmes à quinze pieds, & environ quarante de circonférence. La machoire supérieure, que je fis transporter chez moi lorsque les flots en eurent successivement enlevé toute la chair, mesurée exactement, avoit vingt-trois pieds de long, les deux parties les plus éloignées du triangle allongé qu'elle formoit étoit séparée l'une de l'autre de quatorze pieds. Qu'on apprécie après cela le volume des morceaux qui pouvoient entrer dans cette gueule effroyable : une des grosses dents qui s'en étoit détachée, avoit un pied & demi de long & huit pouces de large.

CHAPITRE XLIV.

Inquiétude de Sir George Wollap, route nouvelle qu'il fait pratiquer à travers les montagnes pour faciliter la communication de l'est à l'ouest de l'île Aprilis.

1774.

Je m'épuisois en raisonnemens & en suppositions, pour trouver la cause du retard du Capitaine Espagnol. Depuis trois ans qu'il n'avoit paru, quel évènement avoit pu s'opposer à ce qu'il tentât un second voyage, le premier lui ayant été si avantageux. Le manque de mille choses dont je sentois de plus en plus le besoin, me désespéroit quelquefois par l'impuissance de ne pouvoir y suppléer : un ministre pour desservir le temple, un chirurgien, quelques artistes & différens ouvriers, formoient l'objet de mes vœux. Construire, pour me les procurer, un vaisseau plus grand que celui que nous

avions, l'équiper tant bien que mal, m'embarquer dessus avec John, ses trois camarades, & une vingtaine de matelots Apriliens assez formés à la manœuvre, étoit bien une chose possible; mais à combien de dangers n'allois-je pas m'expose ? Et quelle certitude de réussir en tentant une entreprise aussi périlleuse ? Mes enfans, mes sujets avoient plus que jamais besoin de ma présence, & je devois être au moins deux ans absent, pour me procurer complettement tout ce qui m'étoit nécessaire.

M. Jarvis & mes quatre Officiers généraux, que je consultai dans mon irrésolution, rejettèrent unanimement le projet hasardeux que je leur communiquai. Après avoir long-temps débattu entre nous les raisons qui pouvoient empêcher l'arrivée de la Nostra Signora, nous tombâmes tous d'accord, ou qu'il avoit péri, ou que l'or qu'il avoit emporté lui avoit occasionné quelque revers. L'intérêt étant le grand mobile des actions des hommes, les Offi-

ciers du vaisseau Espagnol avoient peut-être pris le parti de tenter eux-mêmes ce qu'ils auroient empêché le Capitaine de pouvoir entreprendre ; & tout commerçant aspirant à l'exclusif, la jalousie avoit pû les porter à se nuire mutuellement : il falloit laisser au temps à éclaircir nos conjectures.

Mon trésor, considérablement augmenté par les dons de Rasilina, pouvoit être évalué à cinquante millions sterling ; avec de si puissans moyens que n'aurais-je pas fait, si le voisinage de l'Europe m'en eût donné la facilité ? Tout m'avoit réussi jusqu'à ce moment-là ; mais malheureusement le calme suit toujours de près l'orage : un pressentiment m'annonçoit celui dont j'étois menacé, & ce fut plus pour me distraire de cette idée, que pour m'assurer de la véritable situation des choses, que je pris le parti de faire un voyage dans les différentes parties de mon Royaume.

Le premier endroit où je me rendis fut

l'établissement des Sarcosiens; la vue de cette petite ville me causa des distractions si heureuses, qu'il me prit fantaisie d'y faire construire une maison de campagne, où je me promettois d'aller de temps en temps me délasser de mes fatigues. Des points de vue variés, un air vif & salubre, une température moins brûlante que celle de la plaine, rendoit la situation de ce lieu admirable lorsqu'on n'y demeuroit pas habituellement. Un malade qui auroit voulu abréger sa convalescence, étoit assuré de recouvrer bientôt sa santé en se transportant dans cette partie de nos établissemens. Un grand nombre des sujets de Pratimola qui étoient venus en dernier lieu s'y fixer, en imitant les premiers colons de cet endroit, s'étoient entièrement adonnés au travail; on en comptoit déjà huit mille sept à huit cents. Ce nombre eût été encore beaucoup plus considérable, sans la défense que j'avois faite d'en recevoir davantage.

Ce lieu fut appellé la Nouvelle-Ecosse,

& le Colonel Edouard Jarvis, qui m'accompagnoit, en fut nommé Gouverneur. Cent hommes du corps des piqueurs, à qui j'envoyai des ordres de s'y rendre, devoient former au métier des armes trois cents Sarcosiens, & devenir la garnison de ce beau lieu. Je chargeai le Colonel d'essayer pendant son séjour, de se frayer une route praticable par une des gorges de la montagne, afin d'avoir une communication avec le côté inhabité où le naufrage m'avoit si heureusement jetté, ayant toujours eu le dessein de rendre cette partie de l'île aussi cultivée qu'elle méritoit de l'être. La Nouvelle-Ecosse n'étant qu'à vingt-six milles de Charles Hire, un chemin une fois tracé à travers les montagnes, la partie de l'ouest se trouvoit plus rapprochée, & je n'étois plus forcé de faire un trajet de quarante lieues de mer pour m'y rendre. Je n'eus qu'à descendre la rivière dans des canots pour me trouver à Burnel; en trois heures je fis dix-neuf milles, & cette commo-

dité me présentoit d'une manière encore plus avantageuse la situation choisie pour les Sarcosiens. La ville me parut agrandie, chaque habitant occupé, & le bon ordre régner universellement. La tranquillité du citoyen que rien ne troubloit, étoit telle qu'on la remarque dans les provinces les plus policées de l'Europe: Je trouvai toutes les parties de l'île que je visitai, dans l'état le plus florissant : on étoit au commencement de la récolte, & tout sembloit en mouvement sur ma route. Ce voyage, quoiqu'agréable, ne put entièrement faire diversion au chagrin qui me dévoroit, à peine en suspendit-il l'amertume.

J'appris à mon retour que l'entreprise du Colonel Edouard avoit parfaitement réussie. A deux milles de la Nouvelle-Ecosse il venoit de découvrir une gorge, où, à l'aide de quelques mois de travail, on pourroit pratiquer un large chemin pour ouvrir une communication à l'ouest. Un Aprilien qui s'étoit offert pour le tra-

verſer ; lui avoit rendu un compte ſi avantageux de ſa miſſion, qu'il me l'adreſſoit pour le récompenſer. Je m'empreſſai de lui enjoindre de commencer ſans délai les travaux néceſſaires.

J'eus bien du regret de n'avoir pas entrepris plutôt la recherche de ce paſſage ; eût-il été mille fois plus commode & plus néceſſaire, l'idée n'en feroit venue à perſonne. Chacun content de ſon état, & ne deſirant point un bien être différent par l'ignorance de celui qu'il pouvoit ſe procurer, vivoit ſans regret, & ne portoit point ſes vues au-delà des lieux qu'il habitoit. Sans ceſſe occupé à ſonger à tous les moyens d'améliorer leur ſort, ils ſe repoſoient ſur moi de ce ſoin ; ils n'héſitoient jamais à faire tout ce que je propoſois, mais d'eux-mêmes ils n'euſſent pas planté un arbre de plus, ſi je ne le leur avois recommandé comme une choſe dont je leur expliquois l'avantage. Avec plus d'aptitude de leur part, ſi la même bonne volonté y eût été jointe,

j'aurois eu cent fois plus de repos à prendre, & eux un ſort mille fois plus avantageux (*o*).

Le Colonel Jarvis eut à vaincre des difficultés inouies dans le revers de la montagne ; d'énormes ſerpens ſemblables à celui qui nous avoit cauſé un effroi ſi naturel avant notre réunion à Charles Hire, s'étoient multipliés à l'oppoſé de la Nouvelle-Ecoſſe, & il fallut des précautions & du temps pour extirper entièrement cette famille de monſtres, dont la vue ſeule étoit capable de glacer de terreur. Un de ceux que je fis transporter empaillé avoit quarante-cinq pieds de long & trois de circonférence. Comme on n'en voyoit aucun dans la partie de l'île habitée, je préſumai que les premiers habitans qui étoient venus s'y établir,

---

(*o*) On doit admirer le ſoin infatigable de Sir George à travailler au bonheur de ſes ſujets, & les peines infinies qu'il ſe donnoit pour rendre ſes domaines plus floriſſans. *Note de l'Éditeur.*

après en avoir détruit un grand nombre, avoit forcé le reste à se réfugier dans le côté qui étoit resté désert.

CHAPITRE XLV.

Allarmes dans Charles Hire à la nouvelle de l'approche d'une escadre Espagnole, disposition de Sir Georges pour recevoir l'ennemi.

1774.

OCCUPÉ tout entier du soin de mon Royaume, je faisois chaque jour de nouveaux efforts pour en augmenter la prospérité. Pendant ce temps, une escadre Espagnole composée d'un vaisseau de cinquante pièces de canon & de quatre frégates, avoit patue à la hauteur de Pullosin. Le Major général Cumigam qui se tenoit sur ses gardes, d'après les inquiétudes dont je lui avois fait part, se sentant trop peu en forces pour opposer une résistance effective aux troupes qu'il

craignoit qu'on ne mît à terre, avoit rassemblé à la hâte six mille Pullosiniens armés de flèches, de tridens & de massues.

L'escadre, après avoir resté deux jours à louvoyer, débarqua environ trois cents hommes. Le Major général, qui ne put plus douter de leurs desseins en voyant paroître tant d'hommes armés, & ne voulant point commettre d'imprudence, envoya un sous-Lieutenant des gardes avec quatre fusiliers leur demander poliment la cause de leur venue; pour toute réponse, il vit qu'on les environna, & qu'on leur fit rendre les armes. Donnant aussi-tôt un signal, il fit courir sur eux les six mille Pullosiniens, en les faisant soutenir par quinze cents piqueurs, & marcha lui-même à la tête de la compagnie des gardes, à laquelle s'étoient joints les trois cents fusiliers nouvellement exercés.

Les Pullosiniens furent d'abord arrêtés par une décharge que firent les Espagnols, qui en tua plusieurs; mais ne pouvant reculer pressés par le corps des piqueurs

qui étoit derrière eux, & qui leur crioit d'aller en avant, après avoir fait pleuvoir sur les ennemis une grêle de flèches, ils se précipitèrent sur eux malgré une seconde décharge plus meurtrière que la première. Les Espagnols, renversés par ce choc, se battoient en retraite en faisant toujours un feu soutenu, & tâchoient de regagner le rivage, lorsque le Gouverneur se montrant à la droite pour les couper, leur fit essuyer une décharge à laquelle ils ne s'attendoient point. Dans le tumulte, l'Officier Espagnol croyant que les piqueurs qui parurent en même-temps sur la gauche, étoient aussi armés de fusils, & craignant d'être accablés par le nombre, cria sauve qui peut; alors ses troupes se débandant & courant à leurs chaloupes, furent poursuivies par les Pullosiniens, qui, les prenant par derrière avec leurs longues fourches, alloient en faire un massacre effroyable, lorsqu'une des frégates s'étant avancée, lâcha une bordée sur cette multitude qui

se dispersa dans les bois. Le Gouverneur suivit les Espagnols jusqu'au moment où ils se rembarquèrent en désordre, & nos troupes ne cessèrent de tirer qu'en les voyant hors de la portée.

Satisfait d'avoir retrouvé les cinq gardes qu'on lui avoit enlevé, & d'avoir repoussé les ennemis avec perte, le Major général avoit commandé qu'on leur laissât la facilité de regagner paisiblement leur chaloupe; mais l'ardeur de ses soldats ayant empêché que ses ordres ne fussent écoutés, il fut assez prudent pour ne pas abuser de la victoire, fit emporter cinq à six Espagnols qui lui parurent respirer encore, & leur prodigua les soins les plus généreux.

Il m'avoit aussi-tôt expédié un grand canot à rames, & le même sous-Lieutenant qui avoit été fait prisonnier, pour m'annoncer cet évènement & me prévenir de faire mes dispositions pour les recevoir. Il m'apprit que les Espagnols avoient perdu vingt-huit hommes, sans

compter les cinq blessés qu'il s'occupoit à soulager, & un plus grand nombre dont les blessures n'avoient pas été assez dangereuses pour les empêcher de regagner leurs vaisseaux; de son côté, il m'avouoit avoir eu soixante & seize hommes tués, & à-peu-près cent cinquante blessés. Quelle affreuse boucherie! Que de sang gratuitement répandu!

Je renvoyai le même Officier à Pullosin annoncer au Gouverneur, qu'approuvant sa conduite, je lui accordois le grade de Général, & en même-temps je lui fis remettre une médaille d'or, avec ordre de récompenser la bravoure de ses troupes, lui laissant à ce sujet la liberté d'en agir comme il jugeroit convenable. Je le chargeai aussi de témoigner aux peuples combien j'étois sensible au courage & au zèle qu'ils avoient montré dans cette périlleuse action. Une alerte aussi chaude m'apprenoit tout ce que j'avois à craindre de l'armement qui menaçoit mes frêles possessions; mais j'étois bien-aise

que le premier échec que les Espagnols eussent reçu, leur fît comprendre que nous étions en état d'opposer une vigoureuse résistance à leur injuste prétention.

Je n'avois point de temps à perdre. Après avoir envoyé des couriers dans toutes les villes, & principalement à Cumigam, qui, étant près de la côte, étoit plus exposée que les autres, je réunis en vingt-quatre heures dix mille Apriliens armés de toutes manières. Les ayant disposés le long de la rade de Charles Hire, je mis à leur tête les cinq cents hommes de la milice de la province, & mille hommes du corps des piqueurs, en leur faisant tenir le premier rang; mon ordre étoit, aussi-tôt que les vaisseaux ennemis se montreroient, de se former sur trois lignes, & de border toute la longueur du rivage en faisant bonne contenance. Je n'avois intention que d'éloigner les Espagnols du dessein que je leur supposois de faire une descente dans cet endroit, assuré de les vaincre s'ils dé-

barquoient dans tout autre lieu.

A dix-huit milles plus à l'est de Charles Hire, une anse assez profonde leur offrant une côte dégarnie de troupes, & commode pour faire avancer leurs chaloupes, devoit leur présenter moins de danger que celle de Charles Hire, où le rivage couvert d'hommes armés pouvoit au moins ne leur promettre qu'un succès douteux. Le corps des chasseurs de douze cents hommes, que je plaçai sur le chemin qu'ils devoient alors naturellement prendre, eut ordre de se tenir caché ventre à terre derrière des rochers qui étoient sur la gauche, & dans le creux d'une carrière où on avoit commencé à faire des fouilles. Je leur prescrivis de ne faire aucun mouvement que les ennemis n'eussent reconnu un bois qui étoit sur leur route & qu'il falloit qu'ils traversassent, mais d'aller aussi-tôt occuper la droite du bois, d'où ils attendroient les nouveaux ordres que je leur donnerois.

Les deux régimens des gardes & le

la plus grande confiance, je prévis avec raiſon que la ruſe, plutôt que la force, me donneroit la victoire. A tout évènement, je me diſpoſois de mon mieux à faire ce qu'il dépendoit de moi pour ſortir glorieuſement d'un combat, où l'avantage du nombre, qui étoit le ſeul que j'euſſe, n'en étoit réellement pas un à mes yeux.

Je convins avec le vieux Jarvis qu'il reſteroit dans le palais, & que ſi par malheur je venois à être battu, qu'il feroit partir mes femmes pour la Nouvelle-Ecoſſe, où je me propoſois d'aller le rejoindre avec ce que j'aurois pu réunir de mes ſoldats après la bataille. Je lui recommandai mes enfans, & je ne ſongeai plus qu'à attendre l'inſtant où l'ennemi paroîtroit.

CHAPITRE XLVI.

Guerre avec les Espagnols, qui débarquent quinze cents hommes d'infanterie & deux cents de cavalerie ; victoire complette que remporte Sir George.

1774.

LE lendemain, dès la pointe du jour, John vint m'annoncer que cinq vaisseaux de guerre cingloient sur Aprilis, & que nous n'allions pas tarder à les voir paroître. Je voulus tout de suite envoyer toute ma famille du côté de l'établissement des Sarcosiens, où, à tout hasard, elle seroit plus en sûreté qu'à Charles Hire ; mais la crainte de leur faire croire le danger plus grand qu'il ne pouvoit être, me fit, malgré moi, changer de sentiment, & je m'en tins à mes premiers arrangemens avec M. Jarvis. Je montai à cheval avec précipitation, & d'après ce que j'avois ordonné, je trouvai au rivage

le Général Springle faisant étendre sur trois rangs les dix mille Apriliens & les quinze cents piqueurs qui étoient sous ses ordres; ceux-ci plus aguerris que les autres, & mieux armés, étoient sur le devant, & formoient la première ligne.

Le Général John Cumigam partit aussi-tôt pour aller se mettre en ambuscade à la tête des chasseurs; je lui renouvellai les ordres les plus précis de ne pas bouger que les Espagnols n'eussent dépassé le bois, si par hasard ils prenoient cette route. Accompagné des Généraux Burnel & Jarvis, je fus me placer à la tête du corps des piqueurs & des deux régimens des gardes, prêt à me porter dans le lieu qui seroit attaqué.

A huit heures du matin, nous vîmes les vaisseaux ennemis raser de très-près la terre; & à la vue du simulacre d'armée que le Commandant apperçut sur le rivage, il fit mettre en travers, apparemment pour tenir conseil sur ce qu'il avoit à faire. Après deux heures d'irrésolution

de leur part & d'inquiétude de la nôtre, ils s'élevèrent en pleine mer pour dépasser la pointe sud-est de l'île : c'étoit justement ce que je desirois. Mes coureurs répandus sur la côte venoient toutes les heures m'apprendre le mouvement & la marche de l'escadre. Au coucher du soleil, on m'annonça qu'après s'être portée à quatre lieues au-delà de la grande anse, elle avoit viré de bord, & paroissoit vouloir y revenir ; ses chaloupes occupées à y sonder, étoient une indication du parti qu'ils vouloient prendre.

A dix heures du soir je ne pus contenir ma joie, lorsqu'on vint m'assurer que les cinq vaisseaux étoient mouillés dans la rade où je formois des vœux pour qu'ils s'arrêtassent ; trente coureurs placés à égale distance les uns des autres, depuis l'endroit où le Général Cumigam étoit posté avec les chasseurs jusqu'à la Capitale, m'instruisoient à toute minute des mouvemens des ennemis. Dès le matin du 18 Juillet, j'appris que quinze cents

hommes d'infanterie & deux cents de cavalerie venoient de débarquer. Je fis approcher les quinze cents piqueurs qui étoient au bord de la mer, & je les rejoignis au reste de leurs corps, de trois mille cinq cents hommes effectifs. A neuf heures, je reçus la nouvelle que l'armée ennemie étoit en marche, & qu'après avoir traversé le bois & y avoir laissé trois cents hommes pour le garder, le reste venoit droit où nous étions. J'expédiai deux de mes meilleurs couriers pour enjoindre au régiment des chasseurs de ne plus suivre l'ordre que j'avois donné, puisque le bois étoit occupé, & de venir, par une marche forcée, se joindre à nous, en évitant toute rencontre.

Je fis avancer les piqueurs par la gauche, & avec les deux régimens des gardes, je passai un ravin, & fus par la droite me rendre dans une plaine à deux milles de Charles Hire. A midi, l'avant-garde ennemie parut, & fut bientôt suivie du reste des troupes. J'avois cinq mille trois

cents hommes à opposer à quatorze cents; mais, comme je l'ai déjà dit, le nombre est un foible avantage dans un combat, lorsqu'on a contre soi des troupes accoutumées au feu : assuré de mes derrières, je ne fis aucune disposition pour faciliter ma retraite. A une heure, la cavalerie s'ébranla; aussi-tôt séparant les piqueurs en deux bandes, je leur ordonnai d'environner les deux cents cavaliers en présentant leurs longues piques, le premier rang à genoux & les autres debout, afin qu'ils trouvassent toujours le chemin barré. Jugeant que le corps des chasseurs ne devoit pas tarder à paroître, je donnai l'ordre à mes deux régimens des gardes d'attaquer les premiers l'infanterie Espagnole qui venoit au-devant de nous. Nos premières décharges, plus bruyantes que meurtrières, servant mal l'ardeur des chiens, je les partageai en trois corps, pour fusiller à-la-fois par les flancs & la tête la colonne Espagnole, qui se tenoit serrée en faisant un feu continuel. Mes

gardes fatigués, & peu accoutumés à une attaque réglée, commençoient à se rebuter; je fis battre la retraite pour leur faire reprendre haleine. Les ennemis se croyant assurés de la victoire, vinrent hardiment la bayonnette au bout du fusil pour nous enfoncer; ce second choc eût décidé de la journée, si je n'eusse eu l'attention de faire reculer chaque ligne de quatre pas aussi-tôt qu'elle avoit fait sa décharge.

Nous perdions beaucoup plus de monde que les ennemis; & l'avantage alloit leur rester, lorsque les dix mille Apriliens qui m'avoient suivi de loin sans que je le leur eusse demandé, crurent ne devoir pas rester les bras croisés pendant que leurs camarades combattoient pour eux. Ils arrivèrent tous à-la-fois, en poussant des cris effroyables; se jettèrent sur le derrière des Espagnols; & malgré les coups de fusil, les séparèrent en deux; ayant alors pénétré dans le milieu, nous n'en eûmes plus que six cents à combattre avec nos

deux régimens. Les autres, qui avoient affaire à la multitude qui les accabloit, & qu'ils massacroient, parvinrent avec beaucoup de peine à rejoindre leurs corps. Une centaine d'Espagnols renversés par terre, & tenus fortement par les Apriliens, attirant leur attention, ils firent quelque mouvement pour les débarrasser; nous nous mîmes entr'eux pour les en empêcher, & continuâmes à nous fusiller jusqu'au moment où ils apprirent que leur cavalerie venoit d'être faite prisonnière de guerre; alors craignant le même malheur (p), ils battirent en retraite, &

(p) Il faut convenir que le Général Espagnol étoit un imbécille. Sentant sa supériorité, il auroit dû faire un dernier effort pour repousser les deux régimens des gardes, ce qui lui réussissoit infailliblement, & courir après cela dégager ses cavaliers, qui se voyant secourus, eussent aidé l'infanterie dans l'entreprise qu'elle venoit tenter. Il est fort heureux, d'après l'inexpérience dont Sir George convient lui-même,

nous les suivîmes jusques hors de la plaine, où tout-à-coup changeant de dessein, je fis faire halte, ne voulant prudemment point mettre d'obstacle au prompt éloignement d'un ennemi en fuite.

Pendant que cette action se passoit sur la droite, la cavalerie, qui s'étoit vue environnée par un rempart hérissé de piques, essaya de faire avancer un escadron de cinquante hommes pour se faire jour à travers. Les chevaux éventrés par les piqueurs, qui tinrent bon malgré les coups de sabre & de pistolets, eurent bientôt renversé leurs cavaliers, & se rejettant sur le reste de la cavalerie, y eût mis le

---

qu'il n'ait pas eu affaire à un Officier plus instruit dans son métier. Le lecteur doit partager la satisfaction qui résulta de la faute des Espagnols; le beau pays des Apriliens eût subi le sort affreux des deux Royaumes que Pizarre & Cortès fournirent autrefois à la Couronne de Castille. *Note de l'Editeur.*

désordre sans la précaution qu'eut le Général de faire serrer les rangs. Les chasseurs survinrent dans ce moment; & quoique harrassés d'une marche qui les avoit mis hors d'haleine, ils s'approchèrent assez pour atteindre l'ennemi avec leurs javelots, qu'ils lançoient par-dessus la tête des piqueurs. Quoiqu'ils leur fissent beaucoup de mal, & que plusieurs chevaux se sentant blessés missent de la confusion dans plus d'un endroit, ils faisoient toujours bonne contenance. Les cris des dix mille hommes qui étoient venus fondre sur l'infanterie leur ayant fait craindre en la voyant dispersée qu'il ne leur tombât sur les bras de nouveaux assaillans, ils se resserrèrent dans le milieu de l'espace où ils étoient entourés, & de-là tiroient sur nos troupes avec leurs carabines. Le Général Jarvis perdant du monde, fit aller la pointe en avant sur eux dans la même position, & la mêlée alloit être terrible, lorsque les Espagnols

perdant tout eſpoir d'être dégagés par l'infanterie qu'ils crurent battue, rendirent les armes, en demandant quartier.

J'ordonnai en arrivant qu'ils miſſent pied à terre; & les joignant aux quatre-vingt-quatorze hommes pris par les Apriliens, je les fis conduire à Charles Hire eſcortés de mille piqueurs, & précédés du régiment des chaſſeurs; avec ce qui me reſtoit de troupes, je fis examiner les bleſſés des deux partis, & les ſéparer des morts. Nous eûmes cinquante-deux gardes de tués & cent trente-trois de bleſſés, vingt-ſept piqueurs tués & cinquante ſix bleſſés. Parmi les Apriliens qui étoient venus ſe jetter à la boucherie, il y en eut cent ſeize tués, & près du double de bleſſés. Je verſai des larmes au milieu du champ de bataille ſur le corps du Colonel John Jarvis, qui mourut entre mes bras; du côté des Eſpagnols, il y eut quarante-huit ſoldats ou cavaliers tués, ſoixante & quinze bleſſés, dont vingt ſurvécu-

rent,

rent, & deux cents ſoixante-trois priſonniers, outre quarante chevaux tués, & les autres perdus pour eux (*q*).

CHAPITRE XLVII.

Suite du précédent, propoſition de paix; généroſité de Sir George, avantage qu'il retire de la victoire.

1774.

LA joie fut extrême dans la Capitale, lorſqu'on vit arriver les priſonniers ſuivis des cent ſoixante chevaux conduits par le régiment des chaſſeurs: toute la ville vint au-devant de moi, & remplit les chemins où je devois paſſer avec le reſte de mon armée victorieuſe. Les transports

(*q*) Voilà ce qui s'appelle une victoire bien complette. On ſe réjouit de la voir reſter du côté de Sir George; car ç'eût été dommage que ſa défaite changeant la face des choſes, ne lui eût plus offert ſon petit Royaume que comme un beau rêve.

de la joie publique furent suspendus à la vue du grand nombre de blessés que nous transportions avec nous. J'ordonnai qu'on eût le plus grand soin de ces malheureux, & sur-tout qu'on n'épargnât rien pour sauver les Espagnols, dont plusieurs étoient expirés sur la route, des suites de leurs blessures. J'avois fait demander au Chef de l'escadre, des chirurgiens, qui, en soulageant nos prisonniers, panseroient ceux de mes soldats qui n'étoient pas mortellement atteints. Il m'en envoya trois qui n'arrivèrent qu'au milieu de la nuit, & qui mirent autant de zèle que de désintéressement à donner indistinctement des soins à tous ceux qui leur furent remis. Aidés des soi-disans médecins Apriliens, qui, avec le secours de quelques herbes, fermoient assez promptement les plaies, nous réussîmes à soulager & à guérir le plus grand nombre de nos malades.

Parmi les prisonniers, il y avoit le Commandant de la cavalerie & huit de ses Officiers, deux autres d'infanterie, & un

troisième, dont une balle n'avoit fait que traverser la partie charnue de l'épaule, & qui fut réuni à ses camarades. Ces douze Officiers furent logés dans la maison que j'avois fait construire à la place neuve pour Rasilina, & dont la destination avoit été changée lors de son mariage; cinquante hommes de garde à leurs portes, & des sentinelles placées tout autour de leurs demeures, les retenoient dans une prison qui ne devoit pas, à leurs yeux, en avoir l'apparence : les deux cents soixante-trois soldats furent gardés à vue par cinq cents piqueurs. Je donnai l'ordre qu'on remplaçât sur-le-champ, comme on pourroit, les soldats que j'avois perdus dans cette malheureuse journée, pour être complet, si par hasard l'ennemi reparoissoit. Je remis aux chasseurs les chevaux à soigner, & j'assemblai le conseil pour décider le parti que nous devions prendre.

Nous résolûmes d'écrire au Commandant Espagnol, & de lui renvoyer un de ses Officiers, pour lui proposer de traiter

de la rançon des prisonniers. Nos coureurs étant venus nous apprendre que les ennemis s'étoient rembarqués, je fis prier les Officiers Espagnols de venir souper chez moi ; ils m'instruisirent alors que l'armement avoit été préparé par le Vice-roi du ****, sur le récit que lui avoit fait un homme, qui disoit être venu à Aprilis, de la quantité immense d'or qu'on y trouveroit, & de la facilité qu'on auroit de s'en emparer. Ce détail lui avoit été confirmé par deux autres particuliers qui s'étoient offerts de guider l'escadre jusqu'au lieu qu'ils indiqueroient ; ces deux mêmes personnes avoient fait les plus vives instances pour qu'on débarquât à Charles Hire : le Chef d'escadre avoit été sur le point de s'y déterminer ; mais la vue du grand nombre de troupes qui paroissoient les attendre, lui avoit fait prendre le parti de choisir dans le voisinage un autre endroit pour effectuer sa descente.

Je leur fis part du dessein que j'avois de nommer un d'entr'eux, pour le charger

d'entrer en pour-parler avec leurs Commandans, & de l'engager à venir mouiller dans la rade de Charles Hire, où nous pourrions traiter plus commodément des articles de la paix. Le Major général Burnel, chargé d'accompagner cet Officier, se mit en route avec lui dès le soir même, & le lendemain à midi ils revinrent nous apprendre que le Général Espagnol, sur ma proposition, & le récit de la manière dont j'en agissois à l'égard des prisonniers, avoit mis à la voile pour s'approcher de nous, & prendre des arrangemens définitifs. A cinq heures l'escadre parut, & jeta l'ancre dans la rade entre six & sept.

J'envoyai le Général Jarvis à bord de l'Amiral, pour le prier de défendre que qui que ce fût de son équipage ne mît pied à terre, à l'exception des Officiers, qui devoient préalablement être suivis par un garde qui ne les quitteroit qu'au moment où ils rentreroient dans leurs vaisseaux. Je le priai d'agréer ce premier article de nos conventions, qui étoit occa-

ſionné par des motifs qu'il approuveroit ; la rigueur dont j'en uſois n'ayant nullement rapport à lui, & n'étant fondée ſur aucune méfiance de ma part.

Un régiment des gardes, & la moitié de celui des chaſſeurs, reſtèrent toute la nuit ſous les armes ; à dix heures du matin, le Commandant Eſpagnol, accompagné de ſept à huit Officiers, vint me rendre viſite, & après quelques mauvaiſes excuſes, me pria de lui dire ce que j'exigeois pour la liberté de nos priſonniers. Je lui fis ſentir que toutes les puiſſances humaines ne pourroient me dédommager de la perte de plus de deux cents de mes ſujets qui avoient péri dans le combat. Il voulut ſe diſculper ; je l'interrompis bruſquement, pour lui objecter que rien au monde ne l'autoriſant à venir à main armée chez une nation qui ne pouvoit lui avoir donné aucun prétexte pour en agir ſi hoſtilement, je devrois traiter comme des pyrates les priſonniers que le ſort avoit mis dans mes fers, &

que leur juste punition n'empêchant point le mal qui étoit fait, serviroit du moins d'exemple pour l'avenir ; je trouve fort étonnant, repris-je, que sans aucun droit vous ayez prétendu envahir mes domaines, & vous emparer par la force de ce qui ne vous appartient pas. Me relâchant peu-à-peu de ce ton de rigueur, j'ajoutai : vous avez vu, Monsieur ; de quelle manière nous vous avons reçu ; puisse la vigoureuse résistance que nous vous avons opposée, dégoûter vous & vos pareils de toute entreprise de ce genre.

Après ce préambule, qu'il écouta avec autant de surprise que d'embarras, nous convînmes que de son côté il me laisseroit les cent soixante chevaux dont j'étois en possession, de même que les armes des prisonniers, des blessés & des morts ; qu'il me remettroit vingt pièces de canon, dont douze de vingt-quatre & huit de dix-huit ; de plus, vingt milliers pesant de fer, quarante barrils de poudre, cinq cents boulets, & quelques autres articles de peu

de conſéquence pour lui ; moi, j'offrois de lui payer le double de leur valeur toutes les choſes que je recevrois, & de lui rendre les priſonniers. Nos conventions ayant été ſignées de part & d'autre, nous renvoyâmes au lendemain à conclure ce traité. Je l'invitai, ainſi que les Officiers qui étoient deſcendus avec lui, à dîner chez moi, & j'y joignis la compagnie des douze autres qui attendoient l'évènement de notre entrevue.

Une table de ſoixante couverts, ſervie avec le faſte d'un Souverain, leur fit juger que le rapport qu'on leur avoit fait étoit auſſi vrai qu'ils avoient eu de la peine à ſe le perſuader. La vaiſſelle d'or que j'affectai d'étaler à leurs yeux avec profuſion, dut les éblouir d'autant plus, qu'aucun Monarque de la terre ne pouvoit en offrir une auſſi conſidérable ; ils durent, à la vue de la quantité qui couvroit la table & les buffets, ſentir bien amèrement le regret de ne s'être pas emparé de tant de richeſſes. Je me permettois cette petite

vengeance pour leur causer un dépit plus vif, d'avoir perdu la bataille qui les en auroit rendus possesseurs. Je les conduisis tous le soir au spectacle, où, après un opéra-comique moitié Italien, moitié Anglais, on exécuta le ballet pantomime de Diane surprise au bain par Actéon. Les Nymphes de la suite de la Déesse, remplirent si bien leur rôle, que les Espagnols, transportés à la vue des contours heureux, & de la beauté des formes qui s'offroient sur la scène, après s'être regardés mutuellement les uns les autres, pensèrent n'être plus maîtres d'eux.

Le détail de ce spectacle, dont ils régalèrent ceux qui étoient restés sur l'escadre, leur parut si séduisant, qu'ils vinrent quelques jours après me supplier en corps, quand nous eûmes livré de part & d'autre tous les objets convenus, de leur permettre d'assister à une représentation dans le même genre. Débarrassé de toutes mes inquiétudes, j'y consentis pour le jour même, & le ballet d'Armide & de Renaud

leur fit éprouver des sensations qu'ils m'avouèrent leur avoir été inconnus jusqu'à ce moment-là.

Le temple que j'avois fait bâtir fut, à ma prière, solemnellement béni par l'aumônier du Chef d'escadre, accompagné des Chapelains des autres vaisseaux. Mes troupes restèrent rangées en bataille au milieu de la place, & toute la ville assista à cette cérémonie, qui fut encore plus brillante par le concours de tous les Officiers Espagnols qui se firent un devoir d'y assister. Ils rembarquèrent tous les malades, à l'exception de trois, don tl'état de foiblesse ne permettoit pas le transport; un seul d'entr'eux en revint, & s'établit parmi nous.

Je réfléchis, après leur départ, aux suites qu'auroit eues l'apparition des Espagnols, si j'eusse été battu par eux; que seroit devenu ce peuple réduit en esclavage par leur barbare vainqueur, qui, après avoir pillé mon palais, eussent forcé les habitans de se dépouiller de tout leur

or pour ſatisfaire l'inſatiable cupidité de leurs nouveaux maîtres. Je perdois en un jour le fruit de tant de peines, & les farouches dévaſtateurs de l'Amérique euſſent bientôt fait un déſert de l'île la plus floriſſante du monde. Je frémiſſois longtemps après à cette ſeule idée ; elle rempliſſoit mon ame de terreur, & l'augmentation que je ne tardai pas à faire dans mes troupes, fut la ſuite de la juſte crainte qu'une ſeconde viſite de leur part ne leur fût plus avantageuſe que la première.



CHAPITRE XLVIII.

La paix est faite, Rasilina accouche d'une fille, Sir George va visiter le lieu de son naufrage, il commence des travaux pour la construction d'un fort à Charles Hize.

1774.

UN jeune Officier Espagnol m'avoit fait demander une entrevue secrète par le Major général Jarvis; curieux de connoître la cause de l'empressement qu'il témoignoit à vouloir me parler en particulier, je consentis à sa demande. Ce jeune homme m'avoua qu'étant né peu favorisé des biens de la fortune, il desiroit vivement de rester à Aprilis si je voulois lui en donner la permission. L'ardeur avec laquelle il s'exprimoit, me fit soupçonner que quelques raisons qu'il me taisoit contribuoient au parti qu'il vouloit prendre; l'ayant pressé de s'expliquer clairement, il convint que la vue d'une des princi-

pales danseuses, nommée Zulantilla, lui avoit fait une si profonde impression, qu'il étoit sûr de ne pouvoir vivre, à moins que je n'eusse la bonté de lui laisser l'espérance de la revoir.

Attentif à tout mettre à profit, je lui proposai deux mille guinées comptant, & six mille à son retour, outre l'objet de sa passion, s'il consentoit à me rendre le service d'engager un Capitaine Anglois à venir à Aprilis, & d'y amener une douzaine d'artistes, & au moins autant d'ouvriers de différentes professions, dont je lui donnai une note. Il me jura qu'il s'acquitteroit avec zèle & célérité de la commission dont je voulois bien le charger, & qu'il seroit de retour avant six mois. Il fit quelques difficultés pour prendre les deux mille guinées; mais lui ayant déclaré que son refus me désobligeroit, il en emporta la valeur en lingots, & fut, plein d'amour & d'espoir, rejoindre ses camarades, qui, le lendemain, me firent le plaisir de s'éloigner par un vent favorable.

Soupirer pour le repos, lorſqu'après avoir fait une route fatigante on arrive au terme de ſon voyage, fut la ſituation où je me trouvai, en me voyant quitte pour beaucoup d'inquiétude de tous les dangers que j'avois courus. Ce fut une terrible leçon pour moi, & rien ne m'eût excuſé de ne pas prendre d'avance toutes les précautions qui pourroient me raſſurer contre une pareille attaque. Avec le double de force, ſi les Eſpagnols euſſent mis pied à terre dans un lieu plus voiſin de la capitale, il ne m'eût pas été poſſible de leur réſiſter; j'aurois été forcé de me rendre après avoir perdu beaucoup de monde, & d'en paſſer par toutes les conditions qu'il auroit plu au vainqueur de m'impoſer.

Mon premier ſoin, après avoir été avec mes femmes, mes enfans & tout mon Etat-major rendre grace à Dieu dans le Temple, fut de faire une revue générale de mon armée. Je remerciai tous mes braves Apriliens du courage qu'ils avoient montrés dans cette occaſion; je louai les

uns, donnai des médailles aux autres, & les récompensai tous généreusement. Je créai un nouveau corps qui étoit destiné à servir à cheval : il fut composé de douze escadrons de cinquante hommes chaque; & comme je n'avois que cent soixante chevaux, il fut réglé qu'ils monteroient alternativement pour s'exercer jusqu'à ce que je pusse parvenir à me procurer six cents chevaux effectifs. Ce régiment porta le nom de Royal Ecossais, & fut la première cavalerie qui servit à Charles Hire.

Ayant des canons à employer, je traçai vers le milieu à droite de la rade le plan d'un fort qui devoit la défendre, & mettre la capitale en sûreté. Les trois tailleurs de pierre Espagnols avoient mis quatre à cinq cents Apriliens en état de faire leur besogne. Je ne laissai pas passer un jour sans aller visiter les travaux, & les hâter par des promesses & des gratifications. Mes troupes désormais aguerries, m'offroient de vrais soldats, sur lesquels je pouvois compter avec plus de fondement que je

n'avois fait jufqu'alors. Une fois ma citadelle bâtie, je ne craignois plus aucun ennemi, & je mettois mon Royaume en sûreté contre toute efpèce d'invafion.

A la fin du mois de Septembre, Rafilkina fe vit mère pour la première fois, & mit au monde une fille; je fus vingt fois forcé de la lui ôter des mains, dans la crainte que l'excès de fes careffes ne nuisît à fon enfant. Sa joie immodérée lui eût fans doute été funefte, fans ma continuelle attention à en modérer l'excès par mes repréfentations & mes prières.

La route que le Colonel Edouard Jarvis avoit été chargé de frayer à travers les hautes montagnes qui étoient auprès de la Nouvelle-Ecoffe, me fit entreprendre la vifite du lieu où j'avois été jetté par la tempête : je voulus que John, Rik, Will & Jac fuffent du nombre de ceux qui m'accompagneroient. Nous trouvâmes notre maifon encore fur pied, mais en fi mauvais état, que je la fis démolir. J'ordonnai que fur le terrein qu'elle occupoit

feroit bâtie une nouvelle ville qui porteroit le nom d'Edimbourg. Une cinquantaine de familles que j'y fis passer avec les ouvriers nécessaires pour leur élever des bâtimens, furent les premiers habitans de cette plantation, que je me proposois de rendre par la suite plus considérable à mesure que je verrois croître la population de mon Royaume. Les derniers recensemens la portoient déjà, comme je l'ai marqué, à cinq cents vingt & quelques mille ames; & un nombre prodigieux de jeunes filles & de jeunes garçons, prêts d'atteindre à l'âge de se marier, alloient encore incessamment accroître le nombre de mes sujets.

Que de réflexions m'assaillirent dans ce lieu! Je me rappellois avec effroi la douleur dont j'avois été accablé, lorsque échappé, comme par miracle, du danger que j'avois couru, & après avoir été vingt fois exposé à être englouti par les vagues, je me trouvai sur une terre inconnue, sans secours, sans asyle, au milieu d'un

déſert, où la crainte accompagnoit tous mes pas. Séparé du reſte de la terre, je me voyois environné de mes malheureux camarades, dont le déſeſpoir ajoutoit encore à l'horreur de ma ſituation. A la perſpective d'une mort affreuſe, ſuccéda le foible eſpoir que les ſecours retirés du Winterton firent naître dans mon ame déſolée. Quel changement dans mon ſort! & par combien de traverſes l'inviſible main de la Providence m'avoit conduit au Trône où j'étois aſſis! L'évènement qui avoit été ſur le point de l'ébranler, ſervoit au contraire à l'établir ſur des baſes plus ſolides, & la nouvelle que les Eſpagnols rapporteroient de leur défaite & de ma généroſité, devoit m'empêcher de craindre déſormais les efforts qu'ils pourroient faire pour porter atteinte à la proſpérité de mes Etats.

Je voulus que le ſouvenir de mon malheur ne pût jamais s'effacer (*r*); & au

(*r*) Les Anciens élevoient des monumens pareils pour conſerver le ſouvenir des évènemens

milieu d'une place que j'avois tracée dans le centre de l'emplacement de la nouvelle ville d'Edimbourg, je marquai l'endroit pour élever une colonne où l'on graveroit mon nom & celui de mes quatre compagnons, à la suite de l'historique de notre naufrage. Je présentois par-là à la postérité un exemple récent de la vicissitude des choses humaines. La lecture de cette inscription devoit porter, dans le cœur de tous les malheureux, une consolation d'autant plus douce, qu'ils apprendroient par ce monument que la même main qui avoit travaillé avec effort dans

---

remarquables qui se passoient sous les différens règnes de leurs Rois. Il paroît que tant de colonnes & d'obélisques répandus dans la haute Egypte, le berceau des hommes & des arts, ne furent chargés d'hiéroglyphes que pour transmettre aux générations suivantes les hauts faits & les vertus des Pharaons qui la gouvernèrent. Le temps approche peut-être où l'on parviendra à déchirer le voile qui nous cache sous des caractères énigmatiques l'histoire de tant de siècles.

ce même lieu pour se procurer une subsistance incertaine, avoit long-temps tenu le sceptre pour veiller au bonheur de tous les êtres qui vivoient dans son empire.

CHAPITRE XLIX.

Cause extraordinaire jugée à Charles Hire ; découverte d'un complot pour l'incendie de la Nouvelle-Ecosse, jugement du coupable, leur punition.

1774.

LE fort qui étoit l'objet principal dont je m'occupois, malgré l'ardeur des ouvriers, avançoit avec une lenteur qui servoit mal mon impatience. Ce n'étoit qu'un carré long assez spacieux pour loger cinq cents hommes, & qui devoit être entouré d'un fossé de six toises de large. Les douze canons de vingt-quatre placés sur le premier rempart de quarante pieds de hauteur, & ceux de dix-huit sur une tour qui seroit élevée du côté de la rade,

étoient les seules fortifications que je pusse opposer à l'ennemi qui viendroit troubler la tranquillité dont je jouissois.

Pratimola ayant su que son voisin étoit venu me complimenter sur la victoire que nous avions remportée, se hâta de l'imiter ; & malgré toute son attention à cacher le dépit qu'il ressentoit de nos succès, je n'apperçus que trop qu'il eût été enchanté que le contraire me fût arrivé. Bartoucha se plaignit que je ne lui eusse pas demandé du secours; il fût venu, à ce qu'il dit, combattre sous mes ordres & périr à mes côtés. Le bon-homme ne savoit pas qu'avec une compagnie de mes gardes, je me croyois plus sûrement défendu qu'avec toute son armée ; mais lui tenant compte de son zèle & de son amitié, j'affectai, pour lui en témoigner ma reconnoissance, de lui donner devant Pratimola les preuves de la haute opinion que j'avois de sa bravoure & de ses sentimens : ils admirèrent tous deux ma nouvelle cavalerie, dont la vue leur causa

autant de ſurpriſe que d'admiration.

Auſſi-tôt que ces deux Caciques furent retournés chez eux, j'appris que le Colonel Edouard Jarvis venoit d'arrêter à la Nouvelle-Ecoſſe pluſieurs Sarcoſiens, qu'il m'envoyoit ſous bonne garde. Pour mettre le lecteur au fait de la cauſe de la détention de ces turbulens inſulaires, je dois prendre les choſes d'un peu plus haut.

Pratimola ayant toujours ſur le cœur la victoire que ſon voiſin Bartoucha avoit obtenue ſur lui, aidé par les ſecours que nous lui avions donnés, renfermoit ſecrètement dans ſon ame le reſſentiment qu'il en avoit conſervé. N'étant point aſſez fort pour nous attaquer, il avoit pris le parti des lâches, & travailloit ſourdement à nous nuire, en attendant que le temps lui procurât quelque moyen de ſatisfaire ſa vengeance. Sa haine inquiette s'étoit accrue, lorſqu'il apprit que mon mariage avec Raſitina me rendoit poſſeſſeur de l'île qu'elle m'apportoit en dot. Tremblant

pour son très-petit Royaume, & me jugeant d'après lui-même, il crut que mon ambition réglée par mon pouvoir, alloit me porter à Sarcosa pour réunir cette île à ma domination. Recourant alors à son voisin, il avoit, par de mal-adroites insinuations, employé toute son adresse pour engager celui-ci à s'unir contre l'ennemi commun. Bartoucha, dont rien n'ébranloit la fidélité, loin de se rendre à ses sollicitations, m'avoit prévenu à temps des allarmes de son rival; & tranquille par l'amitié que je lui témoignois, il m'auroit vu maître du monde entier, qu'il n'auroit pas eu la pensée d'armer un guerrier de plus à Cachimi.

Pratimola voyant qu'il ne pouvoit rien tirer de ce Cacique qu'il traitoit d'imbécille, se retournant d'un autre côté, avoit engagé un de ses confidens, que le commerce attiroit souvent à Charles Hire, de venir s'établir à la Nouvelle-Ecosse. Le prétexte des échanges facilitant à ce Sarcosien les allées & les venues, il s'arrêtoit

toujours dans ma capitale, où s'informant avec soin de tout ce qui se passoit, il alloit en rendre fidèlement compte à son maître; jusques-là il n'étoit que traître à mon égard, & le secret restant entre le Cacique & lui, je n'aurois jamais pu le soupçonner d'être un espion. Il s'étoit enrichi par les dons que ses rapports vrais ou faux lui faisoient obtenir de son maître, & ayant augmenté son négoce, il jouissoit parmi nous d'une espèce de considération.

L'état florissant de l'établissement des Sarcosiens rendoit furieux Pratimola, parce qu'il n'avoit commencé que par quelques familles mécontentes qui étoient venues me demander un asyle contre ses violences; comme il ne pouvoit mettre obstacle aux progrès de cette colonie, il voulut au moins en tirer un avantage, en attendant qu'il pût la ruiner. Son émissaire avoit travaillé par son ordre à débaucher quelques ouvriers ses compatriotes, & à les faire passer à Sarcosa. Ce coquin, nommé Zamba, voyant que tout

lui

réussissoit, enflammé par les promesses & la confiance de son maître, n'en étoit pas resté-là. Suivi de cinq à six de ses associés, il s'étoit rendu à la Nouvelle-Ecosse, où ils devoient, de concert, mettre le feu dans plusieurs quartiers à-la-fois, & l'attiser adroitement, en paroissant se joindre à tous les habitans pour l'éteindre. Afin que rien ne nuisît à l'effet de leurs scélératesses, ils devoient planter à la hâte, auprès du corps de logis où la garnison étoit casernée, une centaine de petits morceaux de bois taillés en pointe, de six pouces de long, jusqu'aux trois quarts enfoncés dans la terre; une échancrure dans le bout qui étoit au niveau du terrein, en se détachant de l'autre partie, par l'effort de celui qui se sentant blessé auroit retiré le pied, y laissoit attaché le morceau de bois. Ce moyen affreux étoit bien combiné; il pouvoit empêcher que les secours ne fussent prompts, parce que les soldats allant nuds pieds, & sortant confusément au moment de l'allarme, euf-

ſent été forcés de rentrer pour porter remède à cette bleſſure dangereuſe, & ſouvent mortelle dans un climat chaud (ſ).

Cette trame ourdie par le génie diabolique de Pratimola, fut découverte par une Sarcoſienne nouvellement arrivée, auprès de qui Zamba & ſes complices étoient logés, & qui, au travers d'une cloiſon, avoit entendu l'arrangement de ce complot abominable; elle fut effrayée du mal que ſes compatriotes alloient ſouffrir, & commençant à ſe plaire dans cette petite ville, elle voyoit avec regret qu'on travaillât à la détruire. Après avoir balancé quelque temps ſur le parti qu'elle avoit à prendre, elle ſe détermina le jour même fixé pour l'exécution de ce projet à venir ſe jetter aux pieds du Gouverneur,

(ſ) On n'a point d'idées du nombre preſque incroyable de nègres qui périſſent dans les îles des Indes occidentales par la piqûre d'un clou ou d'une groſſe arète de poiſſon, lorſque par haſard ils y mettent le pied deſſus. *Note de l'Editeur.*

& lui raconter le danger qui menaçoit sa nouvelle colonie. Le Colonel Edouard, après lui avoir promis que sa délation ne resteroit pas sans récompense, la fit garder à vue chez lui. Sur les cinq heures de l'après-midi, il donna ordre publiquement à cent piqueurs de se rendre à Charles Hire; il étoit convenu avec l'Anglo-Aprilien commandant ce détachement, qu'il feroit arrêter sa troupe à cinq milles, & qu'à la nuit fermante se remettant en marche pour revenir, il arriveroit à petit bruit pour surprendre nos incendiaires au moment où ils seroient occupés à planter leurs piquets au détour de la rue qui conduisoit au logement de la garnison.

Ce départ avoit réjoui nos scélérats, qui, voyant l'éloignement d'une partie des troupes, croyoient pouvoir exécuter plus facilement le projet criminel que l'infâme Cacique leur avoit suggéré. A onze heures du soir, le détachement, de retour à la ville, surprit nos six coquins sur le fait; ils furent attachés de deux en

deux jusqu'au lendemain matin. Le Colonel s'empressa de bonne heure à les faire partir pour Charles Hire, où il se rendit lui-même, & me rendit compte de ce que je viens de raconter.

Je voulus moi-même interroger Zamba. Croyant que j'ignorois tous les détails ci-dessus, il répondit sans s'effrayer à mes premières questions ; mais après lui avoir appris que j'étois aussi instruit que lui de toutes les circonstances de son crime, je lui annonçai que s'il ne me déclaroit pas sur-le-champ le nom de celui qui l'avoit porté à commettre un pareil attentat, j'allois, par la violence des tortures, lui en arracher l'aveu. Vous pouvez faire tout ce que vous voudrez, me dit-il ; j'ignore ce dont on m'accuse, & je n'ai rien fait. J'envoyai chercher un serrurier, & je lui commandai d'arracher une dent à ce malheureux avec des tenailles. La mal-adresse de l'ouvrier lui causa une douleur horrible, qui n'ébranla cependant pas son courage ; on me l'amena la bouche

en ſang, & je l'interrogeai de nouveau: pas plus de ſatisfaction que la première fois; une ſeconde dent n'eut pas plus de ſuccès. Comme on alloit procéder à faire ſauter la troiſième, le compatiſſant dentiſte l'engagea à tout avouer, en lui exagérant ma bonté naturelle, & lui donnant l'aſſurance de ſon pardon; le vieux Jarvis lui parla avec bonté, & lui promit de me diſpoſer en ſa faveur, pourvu qu'il ne s'obſtinât pas à m'aigrir, en gardant un ſilence d'autant plus criminel, que je connoiſſois déjà parfaitement le fond de cette affaire: il héſita quelques minutes, & demanda à être de nouveau conduit devant moi.

Je ſuis coupable, s'écria-t-il; mais je ne ſuis que l'inſtrument du crime. Je vais faire un aveu qui me coûte, & je me repoſe ſur ta clémence, qui eſt auſſi étendue, à ce que l'on m'aſſure, que les rayons du ſoleil ſont chauds & brillans. En attendant que le Conſervator James Parkinſon fût venu pour écrire ſa dépoſition, je lui

fis porter de l'eau & du vinaigre pour laver sa bouche dégoûtante de sang; quand tout fut disposé pour l'entendre, il commença ainsi :

Pratimola, mon Souverain, m'a poussé à faire ce qui m'attire ta disgrace; il te haït, & ne cherche qu'à te nuire : il raconta alors ce que j'ai dit plus haut touchant l'incendie projettée de la Nouvelle-Ecosse. Après il ajouta : tu ne connois pas tous ses crimes; & puisque j'ai commencé, je vais t'en révéler qui te prouveront que tu as en lui un ennemi dangereux. Lorsque les derniers vaisseaux qui t'ont fait la guerre ont passé près de Sarcosa, j'ai été expédié dans un canot pour aller dans la nuit joindre ces étrangers, & leur indiquer le chemin qu'il falloit prendre pour parvenir directement chez toi. Comme je n'entendois pas assez bien leur langue, ce fut par mes gestes que je leur expliquai ma mission, & c'est en marchant avec eux, que je les ai conduits dans la plaine où tu les rencontras. Agent

fidèle de mon maître, je lui rendis compte de ta valeur & de la défaite de tes ennemis. Il laissa alors éclater des mouvemens de rage, en jurant que la destruction préméditée de la Nouvelle-Ecosse n'étoit pas le seul moyen qu'il eût pour traverser tes desseins; il me confia qu'il avoit des émissaires distribués dans plusieurs quartiers de l'île de Pullosin pour soulever le peuple, & le porter à la révolte. Dans peu, ajouta-t-il, je lui apprendrai, de même qu'à son imbécile ami Bartoucha, qu'ils n'ont point affaire à un lâche, & je frotterai leur nez contre mon nombril (*t*), ou j'aurai bien du malheur.

Voilà tout ce que j'ai à te dire; je te demande pardon de t'avoir offensé; mais ce n'est pas sur moi que ta colère doit tomber. Si tu es sage, tu profiteras de

---

(*t*) Terme en usage à Sarcosa pour marquer le mépris qu'on y fait de quelqu'un. *Note de l'Editeur.*

l'avis que je te donne, & je te supplie de m'accorder la vie en récompense de l'aveu que je viens de te faire.

On conçoit aisément quelle indignation s'empara de moi au récit que je venois d'entendre. Je renvoyai Zamba en prison ; & voulant mettre fin aux crimes de Pratimola, je fis partir sur-le-champ le Royal George avec cent gardes, en donnant ordre au Général Burnel d'aller prendre ce Cacique odieux, & de me l'amener mort ou vif. Ils arrivèrent à Sarcosa à la fin de la nuit ; le Général plaça sa troupe à l'entrée de la bourgade où demeuroit Pratimola, & fut le trouver suivi d'un seul Officier, en le priant de ma part de venir à Aprilis, où j'avois quelque chose de fort important à lui communiquer, de même qu'à notre allié Bartoucha. — Que ne nous le disoit-il il y a huit jours, lorsque nous y étions, répondit-il avec un peu d'embarras. — Je l'ignore, ajouta le Général ; mais ne perdons pas de temps, parce qu'il faut que nous nous rendions à Ca-

chimi, où le Cacique nous attend. — Allez-y, reprit Pratimola; j'irai vous y joindre, & nous partirons ensemble. Comme il cherchoit encore des défaites, le Général dit à l'Officier qui étoit resté à la porte; faites avancer la garde. Pratimola, troublé à cet ordre, voulut faire du bruit, & appeller du secours; le Général, en lui appuyant le pistolet sur la poitrine, lui déclara fermement qu'au moindre geste il lui lâcheroit le coup, ainsi qu'il n'avoit qu'à le suivre dans la minute. Il resta interdit à cette menace; & le bruit que firent les gardes en approchant, lui découvrant qu'il n'avoit plus d'autre parti à prendre que la résignation, il ne se fit pas presser davantage. Comme plusieurs de ses guerriers & une nombreuse populace étoient accourus par curiosité, le Général engagea le Cacique à prendre un air gai, afin que ses sujets crussent qu'il partoit de bonne volonté. Par orgueil, il se soumit à tout ce qu'on exigea de lui; & soit dans le chemin, soit sur le vaisseau,

il n'ouvrit pas la bouche pour se plaindre du traitement qu'il éprouvoit (*u*).

J'étois fort embarrassé de la manière dont j'allois procéder contre ce Cacique, sur qui n'ayant aucune espèce de pouvoir, je ne devois pas raisonnablement m'attribuer le droit de prononcer un jugement. Le coup d'autorité qui le ramenoit à Charles Hire étoit un premier pas fait, qui m'enhardissoit à tout entreprendre pour avoir raison des perfidies & des horreurs dont j'avois à me plaindre (*v*).

(*u*) Voilà un acte de violence qu'on ne pardonnera pas à Sir George, & on aura raison; mais malheureusement c'est toujours le plus fort qui fait la loi au plus foible. *Note de l'Editeur.*

(*v*) Sir George avoit à s'en plaindre à la vérité; mais s'il vouloit le punir, que n'alloit-il à main armée se venger de son ennemi sur ses terres. Lorsque Pizarre fit le procès au malheureux Athualpa, il ne s'y prit pas d'une autre manière; mais moins humain que notre Anglois, il poussa la cruauté jusqu'à faire mettre à exécution l'arrêt barbare qui condamnoit à mort le sage Inca qu'il avoit vaincu par surprise. *Note de l'Editeur.*

Notre allié Bartoucha, qui le ſuivoit de près, fut nommé préſident du conſeil, qui devoit examiner la cauſe; les juges furent M. Jarvis & les quatre Officiers généraux qui ſe trouvèrent dans la ville; le Conſervator prit la place de Greffier de ce Tribunal extraordinaire.

Pratimola arriva ſur le ſoir; il fut conduit dans la ſalle où tout étoit prêt pour l'interroger : je n'y parus que comme ſimple accuſateur. Auſſi-tôt qu'il me vit, il me pria de l'inſtruire des raiſons qui occaſionnoient la violence avec laquelle on l'avoit arraché de chez lui. Je lui répondis qu'on alloit lui communiquer les différens griefs dont ſon émiſſaire Zamba l'avoit chargé, & que les perſonnes préſentes devoient recevoir ſa juſtification. Les faits rédigés ſous mes yeux par le Conſervator, lui furent lus; à chaque article il ſe récrioit contre la fauſſeté de tout ce qu'on lui imputoit : il atteſtoit de ſon innocence tantôt le ſoleil, tantôt la lune & les étoiles. La lecture finie, il

protesta de nouveau que le tout n'étoit qu'un amas de mensonges, & que personne au monde n'oseroit lui soutenir en face, qu'il eût eu directement ou indirectement aucune part à tous les crimes mentionnés dans cette absurde & inique accusation.

Pour hâter le jugement, on fit comparoître Zamba, qui, après s'être prosterné devant lui, répéta & soutint avec fermeté que ce n'avoit été que par obéissance à ses ordres qu'il avoit trempé dans toutes les atrocités dont il me demandoit un sincère pardon. Le Cacique stupéfait en voyant son complice l'accuser, & dévoiler la noirceur de ses crimes, prit le parti de conserver une apparence de sérénité, & de nier avec obstination qu'il eût jamais eu aucune connoissance de ce que Zamba avançoit.

Le vieux Jarvis lui représenta que ses crimes étant de nature à mériter une punition exemplaire, sans nul égard pour son rang, il devoit se hâter d'en faire

l'aveu, s'il vouloit s'épargner le désagrément d'être long-temps en captivité, jusqu'à ce qu'on eût acquis les preuves suffisantes pour le condamner au supplice. La nuit étant fort avancée, on lui donna jusqu'au lendemain pour faire ses réflexions; il fut conduit dans un appartement du palais avec deux sentinelles en dedans & autant en dehors de sa porte, qui devoient le garder à vue sans lui laisser la liberté de parler à personne.

J'engageai le jour suivant notre ami Bartoucha d'aller le voir, de l'effrayer par des menaces, & de lui faire connoître sur-tout que s'il vouloit conserver ses dents, il devoit sans délai faire une confession des crimes dont on l'accusoit.

J'étois bien éloigné d'avoir l'intention de lui faire aucun mal, & la visite de Bartoucha n'avoit pour but que de le déterminer à s'avouer coupable. A six heures du soir, on fut le chercher pour comparoître de nouveau devant ses juges; alors il demanda à me parler, je refusai

de l'entendre, en lui faiſant ſavoir que c'étoit devant ceux qui inſtruiſoient cette affaire qu'il devoit faire les aveux dont la connoiſſance ne m'appartenoit plus.

Après avoir écouté une exhortation touchante du vieux Jarvis, qui lui conſeilloit de dire la vérité ſans héſiter davantage, il prit la parole; & après beaucoup de lieux communs, il avoua être entré pour quelque choſe dans ce malheureux complot; mais il proteſta que ſon agent avoit été beaucoup plus loin qu'il ne le lui avoit ordonné.

Auſſi-tôt qu'on l'eut renvoyé dans ſon appartement, on me fit ſavoir ce qui venoit de ſe paſſer, & qu'on attendoit mes ordres pour prononcer. Je répondis, que ſur l'expoſé qu'on avoit de tous les faits, & d'après la conviction des coupables, on pouvoit aſſeoir un jugement auquel je ferois les modifications que je croirois néceſſaires. Pratimola fut condamné à perdre tous ſes droits & prétentions à la ſouveraineté de la partie de

Sarcofa fur laquelle il régnoit, & à être enfermé à Jarvis pour y paffer le refte de fes jours, fa couronne paffant à fon plus proche héritier. Zamba & fes cinq complices à être brûlés vifs au milieu de la place de la Nouvelle-Ecoffe.

J'ordonnai qu'on lui lût, en préfence des autres criminels, l'arrêt qui avoit été prononcé; après cela, m'étant rendu dans la falle du confeil, je reprochai au Cacique l'énormité des forfaits dont fa vie n'étoit qu'un tiffu, & que la mort la plus humiliante ne fuffifoit pas pour expier, & j'ajoutai que, n'écoutant que ma clémence, je voulois, en lui confervant la vie, annuller encore l'arrêt qu'il venoit d'entendre; je lui annonçai que je lui rendois fon royaume pour lui donner le temps de me prouver, par fon repentir & fa bonne conduite, que ce n'avoit été que par des mauvais confeils qu'il s'étoit porté à toutes les infâmies dont il étoit convaincu. La peine des autres fut également commuée; les oreilles coupées,

le fouet & le banniſſement furent leurs ſeules punitions.

Comme je deſirois que Pratimola aſſiſtât au châtiment de ſes complices, je les fis paſſer par les verges à Charles Hire. Zamba fit quatre courſes entre une haie de cinq cents piqueurs, & ſes camarades en furent quittes pour deux. Après qu'on leur eut coupé les deux oreilles, il leur fut défendu, ſous peine de mort, de paroître à Aprilis & à Pulloſin ; conduits à bord du Royal George, où le Cacique ſe rendit auſſi-tôt, ils furent débarqués à Sarcoſa. Je pris ſoin, dès ce moment-là, d'éclairer toutes les démarches de Pratimola, pour prévenir les projets que ſa haine & ſa colère ne manqueroient pas d'enfanter (*x*).

J'avois rabaiſſé ſon orgueil de toutes

(*x*) Qui peut plus peut moins ; Sir George, en pardonnant à ſon ennemi, donne une preuve de modération, qui doit diminuer dans l'eſprit du lecteur l'impreſſion déſavantageuſe de l'illégalité de ſa première démarche. *Note de l'Editeur.*

les manières; je savois le peu de cas qu'il faisait de Bartoucha, que j'avois prié d'être un de ses juges, & c'est cela même qui me l'avoit fait choisir. Trop vain pour n'être pas humilié de voir son égal, qu'il croyoit son inférieur, devenir l'arbitre de sa destinée, je voulus qu'il n'ignorât pas que c'étoit à sa sollicitation qu'on lui laissoit un Royaume qu'il apprécioit sans doute beaucoup, puisque toutes ses inquiétudes n'avoient pour fondement que la crainte qu'on ne travaillât sourdement à s'en emparer, s'imaginant peut-être que si ç'eût été mon dessein, je n'aurois pas osé, à force ouverte, l'en expulser & en prendre possession.

Je ne sais de quel prétexte il colora aux yeux des grands de sa cour le voyage forcé qu'il venoit de faire, & quel motif il donna à la punition de Zamba son favori. J'appris bientôt après, que la plus grande liaison subsistoit toujours entr'eux, & que par toutes sortes de bienfaits & de caresses, il cherchoit à lui faire oublier le

juſte châtiment qu'il avoit ſubi. Les ames atroces ſe recherchent communément; la conformité de leurs vices les enchaîne les unes aux autres, & ils ſe plaiſent à combiner enſemble tous les moyens deſtructeurs qu'ils mettent en uſage pour le malheur de l'humanité.

Bartoucha, bien fêté, retourna à Cachimi ſatisfait intérieurement de la myſtification de ſon voiſin; il rioit, en cauſant avec moi, de la frayeur qu'avoit eue Pratimola lorſqu'il lui avoit dit en particulier, ſi vous vous taiſez on vous arrachera vos dents & les poils de votre tête, & peut-être le Roi vous fera griller la peau du ventre (*y*); car il eſt en colère. Ne vous faites pas défigurer, & prévenez ſon intention en lui avouant tout; je me charge alors de l'appaiſer.

(*y*) Pratimola, naturellement cruel, avoit mis en uſage à Sarcoſa le ſupplice de griller avec une lame de métal rougie au feu, le ventre des malheureux qu'il puniſſoit avec barbarie pour les fautes les plus légères. *Note de Sir George.*

CHAPITRE L.

Voyage à Pullosin, projets de Sir George pour hâter la civilisation de ce peuple.

1774 & 1775.

JE partis à la fin de l'année pour Pullosin, avec la précaution d'embarquer cinq à six chevaux, afin de pouvoir aisément en parcourir toutes les parties, & me déterminer sur les divers établissemens auxquels je les trouverois propres. J'avois en outre à m'aboucher avec le Gouverneur, pour prendre ensemble les précautions que la sagesse nous dicteroit, afin de prévenir l'effet des troubles que les émissaires de Pratimola étoient chargés de fomenter dans cette île.

J'y trouvai le Général Thomas Cunnigam travaillant à faire exercer sous ses yeux les quinze cents Pullosiniens que j'avois destinés à suivre le métier des armes; trois cents d'entr'eux manioient

déjà très-adroitement leurs fusils; les autres n'avoient point l'air gauche la pique à la main. Les ouvriers Apriliens, en continuant leurs travaux, préparoient leurs compagnons à n'avoir plus bientôt besoin de maître; neuf maisons étoient achevées, & quatorze étoient près de l'être, sans compter un grand édifice déjà très-avancé qui devoit servir de logement aux soldats. Suivant l'usage de Sir Charles mon prédécesseur, je donnai à chaque Pullosinien quatre nouveaux apprentifs pour les aider & s'instruire; je chargeai les deux cents ouvriers Apriliens de veiller particulièrement aux travaux, & de donner des leçons à ceux qui, ayant moins d'intelligence, faisoient moins de progrès dans leurs métiers. Quadruplant ainsi le nombre des manœuvres, je pouvois achever plutôt la construction de la capitale de Pullosin, & commencer à fonder incessamment une seconde ville dans une autre partie de l'île.

Le maïs que j'y avois fait semer étoit

venu tout aussi bien qu'à Aprilis, & avoit fourni de quoi ensemencer trois champs qui faisoient espérer une nouvelle récolte, & rendroient cet objet de consommation commun à tous les habitans de ce quartier. Pullosin étant un pays plat, nous pûmes aisément le parcourir à cheval; nous ne traversions que des plaines à perte de vue, ombragées de temps en temps par des bouquets de gros arbres dont la cime se perdoit dans les nues; des forêts antiques & de nombreux ruisseaux offroient sur notre passage une verdure sans cesse renaissante. La partie de l'est, d'où découloit un fleuve très-rapide dont nous suivîmes le cours pendant quelques milles, se séparoit en allant vers l'ouest, & formoit une seconde rivière qui se tournoit vers le sud. Quoique ce lieu fût à deux cent vingt-cinq milles de celui où étoit Rasilinette, je décidai qu'on y bâtiroit une ville dans le confluent du fleuve, parce que ses deux branches facilitant les transports & la communi-

cation de cet endroit à plus de ſoixante milles, le rendoit favorable pour en faire une place de commerce. Je ne pouvois, pour l'inſtant, raiſonnablement y penſer; mais j'avois lieu d'eſpérer que dans un an j'aurois aſſez de Pulloſiniens inſtruits pour commencer cette entrepriſe.

Je reçus une députation de quinze à ſeize vieillards, qui vinrent me faire des remercîmens de tout ce que je me donnois la peine de préparer pour le bonheur à venir de leurs enfans. Je profitai de cette occaſion pour leur faire part des intentions pernicieuſes de Pratimola, & je les exhortai à veiller à ce que le bon ordre continuât de régner au milieu d'eux; ils s'engagèrent, par toute ſorte de ſermens, à me livrer le premier ſéditieux qui tenteroit de faire le moindre mouvement pour porter atteinte à mes droits, & troubler la tranquillité publique. Je leur montrai l'emplacement que je deſtinois à une ville qui deviendroit l'entrepôt de tous leurs échanges, & je leur expliquai

l'avantage qui résulteroit de sa situation. Ils m'accablèrent d'actions de graces, en me suppliant de disposer à mon gré d'eux & de tous leurs compatriotes.

Cette île, plus grande qu'Aprilis, auroit été plus propre à être le chef-lieu de cet Archipel, si le hasard y eût guidé les pas de Sir Charles. Sentant tout l'avantage que je pouvois retirer d'une aussi belle possession, je voulois, dans quelques années, la rendre aussi florissante & plus peuplée qu'Aprilis. Revenu à Rasilinette, j'y passai encore trois jours pour presser les ouvriers, & je n'en partis qu'après que j'eus vu que le palais que j'avois demandé pour loger la Reine commençoit à être couvert. Je me retrouvai avec plaisir dans l'île enchantée, & pour surprendre agréablement la belle Rasilina, je fis construire un kiosque à la chinoise sur le bord du bassin, où, sous la forme d'une Diane, elle m'avoit étalé pour la première fois tous les charmes que la nature lui avoit prodigués.

Je trouvai à Charles Hire une fête préparée pour mon retour ; elle étoit de l'invention de mes femmes, aidées du vieux Jarvis & d'un de ses fils. Sous une tente spacieuse on avoit dressé un théâtre, où mes trois fils aînés & ma petite Jenni me jouèrent une petite pièce Angloise, qui faisoit allusion à divers évènemens de ma vie. Toutes les dames de la ville furent invitées au souper & au bal, qui dura jusqu'au jour. Je me sentois fatigué de mes différentes courses, & je passai jusqu'à la fin de Février à me reposer & à surveiller les travailleurs qui étoient occupés au fort.

Les animaux que m'avoit apportés la Nostra Signora s'étoient multipliés étonnamment dans l'espace de près de quatre ans qu'ils étoient à Aprilis ; mon troupeau de mouton étoit composé de vingt-deux brebis & de trois béliers ; j'avois six vaches, trois génisses, deux veaux & un taureau ; mes deux jumens m'avoient produit quatre poulains, & elles étoient

prêtes

prêtes à mettre bas ; la volaille commençoit à devenir si commune, qu'on en voyoit dans toute l'île ; les cochons s'étoient rapidement multipliés ; j'avois une trentaine de paires de pigeons, & toute la nature sembloit se vivifier autour de moi.

J'appris en même-temps la découverte de deux mines considérables, l'une à trois milles de Springle, & l'autre à Pullosin auprès de Rasilinette. Ce métal si précieux n'avoit plus à mes yeux le même prix, depuis que je perdois l'espoir de voir réaliser mon projet favori d'avoir un commerce suivi avec les autres parties du monde, & d'échanger mon or pour tous les objets que mon île ne produisoit pas. La quantité que j'en avois amassée, & tout ce qui m'en étoit apporté des îles voisines, s'accumuloit inutilement ; je n'avois pas assez de débouchés pour lui donner toute la valeur qu'il a dans les pays civilisés (z). Une mine d'où j'aurois

(z) C'est une preuve de plus que les véri-

pu tirer du fer m'auroit été d'une plus grande utilité ; celles que j'avois à Aprilis ne m'en fournissoient plus suffisamment pour l'usage ordinaire, & ce métal, si commun en Europe, commençoit à devenir très-rare dans mon Royaume. Sans la quantité que j'en avois sauvé du Winterton, nous nous serions trouvé souvent forcés d'employer l'or ou l'argent à sa place. Deux vieux canons de fer & une ancre que j'avois payée très-cher à l'A-

---

tables richesses d'un Etat consistent, non dans un amas de métaux précieux, mais dans le commerce plus ou moins étendu, plus ou moins avantageux que font ses sujets. La Hollande, avec très-peu de terres à cultiver, & sans aucune mine d'or ou d'argent, a su, par son seul négoce, accumuler des richesses qui, en formant son crédit, ont été la base du pouvoir & de la réputation que cette République a acquise dans l'Inde. La rivalité ambitieuse de l'Angleterre ne portera point atteinte à sa prospérité, tant qu'une politique saine dirigera toutes ses démarches. *Note de l'Editeur.*

miral Espagnol étoient déjà employés, malgré l'économie avec laquelle on s'en étoit servi.

Fin du Tome second.

